



Théophile Gautier

# NOUVELLES IRONIQUES ET FANTASTIQUES

Le nid des rossignols  
Le petit chien de la marquise  
La toison d'or  
L'âme de la maison  
Une visite nocturne  
L'oreiller d'une jeune fille

1833 - 1845

*édité par les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*

VICTOR  
GARETHIUS  
PINGEBAT

---

Table des ma-  
tières

---

LE NID DE ROSSIGNOLS.	4
LE PETIT CHIEN DE LA MARQUISE.	16
CHAPITRE PREMIER. LE LENDEMAIN DU SOUPER.	17
CHAPITRE II. LE BICHON FANFRELUCHE.	20
CHAPITRE III. UN PASTEL DE LATOUR.	25
CHAPITRE IV. POMPADOUR.	28
CHAPITRE V. POURPARLER.	33
CHAPITRE VI. LA RUELLE D'ÉLIANTE.	36
CHAPITRE VII.	44
CHAPITRE VIII. PERPLEXITÉ.	48
CHAPITRE IX. LE FAUX FANFRELUCHE.	58
<i>Appendice</i> LE PARADIS DES CHIENS.	71
LA TOISON D'OR.	83
CHAPITRE PREMIER.	84
CHAPITRE II.	103
CHAPITRE III.	120
CHAPITRE IV.	137

CHAPITRE V.	153
CHAPITRE VI.	166
L'ÂME DE LA MAISON.	178
I	179
II	186
III	197
IV	205
V	215
VI	221
VII	227
UNE VISITE NOCTURNE	232
L'OREILLER D'UNE JEUNE FILLE.	
Conte.	241
Ce livre numérique :	263

# LE NID DE ROSSIGNOLS.

Autour du château il y avait un beau parc.

Dans le parc il y avait des oiseaux de toutes sortes : rossignols, merles, fauvettes ; tous les oiseaux de la terre s'étaient donné rendez-vous dans le parc.

Au printemps, c'était un ramage à ne pas s'entendre ; chaque feuille cachait un nid, chaque arbre était un orchestre. Tous les petits musiciens emplumés faisaient assaut à qui mieux mieux. Les uns pépiaient, les autres roucoulaient ; ceux-ci faisaient des trilles et des cadences perlées, ceux-là découpaient des fioritures ou brodaient des points d'orgue : de véritables musiciens n'auraient pas si bien fait.

Mais dans le château il y avait deux belles cousines qui chantaient mieux à elles deux que tous les oiseaux du parc ; l'une s'appelait Fleurette et l'autre Isabeau. Toutes deux étaient belles, dé-

sirables et bien en point, et les dimanches, quand elles avaient leurs belles robes, si leurs blanches épaules n'eussent pas montré qu'elles étaient de véritables filles, on les aurait prises pour des anges ; il n'y manquait que les plumes. Quand elles chantaient, le vieux sire de Maulevrier, leur oncle, les tenait quelquefois par la main, de peur qu'il ne leur prît la fantaisie de s'envoler.

Je vous laisse à penser les beaux coups de lance qui se faisaient aux carrousels et aux tournois en l'honneur de Fleurette et d'Isabeau. Leur réputation de beauté et de talent avait fait le tour de l'Europe, et cependant elles n'en étaient pas plus fières ; elles vivaient dans la retraite, ne voyant guère d'autres personnes que le petit page Valentin, bel enfant aux cheveux blonds, et le sire de Maulevrier, vieillard tout chenu, tout hâlé et tout cassé d'avoir porté soixante ans son harnais de guerre.

Elles passaient leur temps à jeter de la graine aux petits oiseaux, à dire leurs prières, et principalement à étudier les œuvres des maîtres, et à répéter ensemble quelque motet, madrigal, villa-

nelle, ou telle autre musique ; elles avaient aussi des fleurs qu'elles arrosaient et soignaient elles-mêmes. Leur vie s'écoulait dans ces douces et poétiques occupations de jeune fille ; elles se tenaient dans l'ombre et loin des regards du monde, et cependant le monde s'occupait d'elles. Ni le rossignol ni la rose ne se peuvent cacher ; leur chant et leur odeur les trahissent toujours. Nos deux cousines étaient à la fois deux rossignols et deux roses.

Il vint des ducs, des princes, pour les demander en mariage ; l'empereur de Trébizonde et le Soudan d'Égypte envoyèrent des ambassadeurs pour proposer leur alliance au sire de Maulevrier ; les deux cousines ne se lassaient pas d'être filles et ne voulurent pas en entendre parler. Peut-être avaient-elles senti par un secret instinct que leur mission ici-bas était d'être filles et de chanter, et qu'elles y dérogeraient en faisant autre chose.

Elles étaient venues toutes petites dans ce manoir. La fenêtre de leur chambre donnait sur le parc, et elles avaient été bercées par le chant des oiseaux. À peine se tenaient-elles debout que le

vieux Blondiau, ménétrier du sire, avait posé leurs petites mains sur les touches d'ivoire du virginal ; elles n'avaient pas eu d'autre hochet et avaient su chanter avant de parler ; elles chantaient comme les autres respirent : cela leur était naturel.

Cette éducation avait singulièrement influé sur leur caractère. Leur enfance harmonieuse les avait séparées de l'enfance turbulente et bavarde. Elles n'avaient jamais poussé un cri aigu ni une plainte discordante : elles pleuraient en mesure et gémissaient d'accord. Le sens musical, développé chez elles aux dépens des autres, les rendait peu sensibles à ce qui n'était pas musique. Elles flottaient dans un vague mélodieux, et ne percevaient presque le monde réel que par les sons. Elles comprenaient admirablement bien le bruissement du feuillage, le murmure des eaux, le tintement de l'horloge, le soupir du vent dans la cheminée, le bourdonnement du rouet, la goutte de pluie tombant sur la vitre frémissante, toutes les harmonies extérieures ou intérieures ; mais elles n'éprouvaient pas, je dois le dire, un grand enthousiasme à la vue d'un soleil couchant, et elles

étaient aussi peu en état d'apprécier une peinture que si leurs beaux yeux bleus et noirs eussent été couverts d'une taie épaisse. Elles avaient la maladie de la musique ; elles en rêvaient, elles en perdaient le boire et le manger ; elles n'aimaient rien autre chose au monde. Si fait, elles aimaient encore autre chose, c'était Valentin et leurs fleurs : Valentin, parce qu'il ressemblait aux roses ; les roses, parce qu'elles ressemblaient à Valentin. Mais cet amour était tout à fait sur le second plan. Il est vrai que Valentin n'avait que treize ans. Leur plus grand plaisir était de chanter le soir à leur fenêtre la musique qu'elles avaient composée dans la journée.

Les maîtres les plus célèbres venaient de très loin pour les entendre et lutter avec elles. Ils n'avaient pas plutôt écouté une mesure qu'ils brisaient leurs instruments et déchiraient leurs partitions en s'avouant vaincus. En effet, c'était une musique si agréable et si mélodieuse, que les chérubins du ciel venaient à la croisée avec les autres musiciens et l'apprenaient par cœur pour la chanter au Bon Dieu.

Un soir de mai, les deux cousines chantaient un motet à deux voix ; jamais motif plus heureux n'avait été plus heureusement travaillé et rendu. Un rossignol du parc, tapi sur un rosier, les avait écoutées attentivement. Quand elles eurent fini, il s'approcha de la fenêtre et leur dit en son langage de rossignol : « Je voudrais faire un combat de chant avec vous. »

Les deux cousines répondirent qu'elles le voulaient bien, et qu'il eût à commencer.

Le rossignol commença. C'était un maître rossignol. Sa petite gorge s'enflait, ses ailes battaient, tout son corps frémissait : c'étaient des roulades à n'en plus finir, des fusées, des arpèges, des gammes chromatiques ; il montait et descendait, il filait les sons, il perlait les cadences avec une pureté désespérante ; on eût dit que sa voix avait des ailes comme son corps. Il s'arrêta, certain d'avoir remporté la victoire.

Les deux cousines se firent entendre à leur tour ; elles se surpassèrent. Le chant du rossignol

semblait, auprès du leur, le gazouillement d'un passereau.

Le virtuose ailé tenta un dernier effort ; il chanta une romance d'amour, puis il exécuta une fanfare brillante, qu'il couronna par une aigrette de notes hautes, vibrantes et aiguës, hors de la portée de toute voix humaine.

Les deux cousines, sans se laisser effrayer par ce tour de force, tournèrent le feuillet de leur livre de musique, et répliquèrent au rossignol de telle sorte que sainte Cécile, qui les écoutait du haut du ciel, en devint pâle de jalousie et laissa tomber sa contrebasse sur la terre.

Le rossignol essaya bien encore de chanter, mais cette lutte l'avait totalement épuisé : l'haleine lui manquait, ses plumes étaient hérissées, ses yeux se fermaient malgré lui ; il allait mourir.

« Vous chantez mieux que moi, dit-il aux deux cousines, et l'orgueil de vouloir vous surpasser me coûte la vie. Je vous demande une chose : j'ai un nid ; dans ce nid il y a trois petits ; c'est le

troisième églantier dans la grande allée du côté de la pièce d'eau ; envoyez-les prendre, élevez-les et apprenez-leur à chanter comme vous, puisque je vais mourir. »

Ayant dit cela, le rossignol mourut. Les deux cousines le pleurèrent fort, car il avait bien chanté. Elles appelèrent Valentin, le petit page aux cheveux blonds, et lui dirent où était le nid. Valentin, qui était un malin petit drôle, trouva facilement la place ; il mit le nid dans sa poitrine et l'apporta sans encombre. Fleurette et Isabeau, accoudées au balcon, l'attendaient avec impatience. Valentin arriva bientôt, tenant le nid dans ses mains. Les trois petits passaient la tête et ouvraient le bec tout grand. Les jeunes filles s'apitoyèrent sur ces petits orphelins, et leur donnèrent la becquée chacune à son tour. Quand ils furent un peu plus grands, elles commencèrent leur éducation musicale, comme elles l'avaient promis au rossignol vaincu.

C'était merveille de voir comme ils étaient privés, comme ils chantaient bien. Ils s'en allaient voletant par la chambre, et se perchaient tantôt

sur la tête d'Isabeau, tantôt sur l'épaule de Fleurette. Ils se posaient devant le livre de musique, et l'on eût dit, en vérité, qu'ils savaient déchiffrer les notes, tant ils regardaient les blanches et les noires d'un air d'intelligence. Ils avaient appris tous les airs de Fleurette et d'Isabeau, et ils commençaient à en improviser eux-mêmes de fort jolis.

Les deux cousines vivaient de plus en plus dans la solitude, et le soir on entendait s'échapper de leur chambre des sons d'une mélodie surnaturelle. Les rossignols, parfaitement instruits, faisaient leur partie dans le concert, et ils chantaient presque aussi bien que leurs maîtresses, qui, elles-mêmes, avaient fait de grands progrès.

Leurs voix prenaient chaque jour un éclat extraordinaire, et vibraient d'une façon métallique et cristalline au-dessus des registres de la voix naturelle. Les jeunes filles maigrissaient à vue d'œil ; leurs belles couleurs se fanaient ; elles étaient devenues pâles comme des agates et presque aussi transparentes. Le sire de Maulevrier voulait les

empêcher de chanter, mais il ne put gagner cela sur elles.

Aussitôt qu'elles avaient prononcé quelques mesures, une petite tache rouge se dessinait sur leurs pommettes, et s'élargissait jusqu'à ce qu'elles eussent fini ; alors la tache disparaissait, mais une sueur froide coulait de leur peau, leurs lèvres tremblaient comme si elles eussent eu la fièvre.

Au reste, leur chant était plus beau que jamais ; il avait quelque chose qui n'était pas de ce monde, et, à entendre cette voix sonore et puissante sortir de ces deux frêles jeunes filles, il n'était pas difficile de prévoir ce qui arriverait, que la musique briserait l'instrument.

Elles le comprirent elles-mêmes, et se mirent à toucher leur virginal, qu'elles avaient abandonné pour la vocalisation. Mais, une nuit, la fenêtre était ouverte, les oiseaux gazouillaient dans le parc, la brise soupirait harmonieusement ; il y avait tant de musique dans l'air, qu'elles ne purent

résister à la tentation d'exécuter un duo qu'elles avaient composé la veille.

Ce fut le chant du cygne, un chant merveilleux tout trempé de pleurs, montant jusqu'aux sommités les plus inaccessibles de la gamme, et redescendant l'échelle des notes jusqu'au dernier degré ; quelque chose d'étincelant et d'inouï, un déluge de trilles, une pluie embrasée de traits chromatiques, un feu d'artifice musical impossible à décrire ; mais cependant la petite tache rouge s'agrandissait singulièrement et leur couvrait presque toutes les joues. Les trois rossignols les regardaient et les écoutaient avec une singulière anxiété ; ils palpitaient des ailes, ils allaient et venaient, et ne se pouvaient tenir en place. Enfin elles arrivèrent à la dernière phrase du morceau ; leur voix prit un caractère de sonorité si étrange, qu'il était facile de comprendre que ce n'étaient plus des créatures vivantes qui chantaient. Les rossignols avaient pris la volée. Les deux cousines étaient mortes ; leurs âmes étaient parties avec la dernière note. Les rossignols montèrent droit au ciel pour porter ce chant suprême au Bon Dieu,

qui les garda tous dans son paradis pour lui exécuter la musique des deux cousines.

Le Bon Dieu fit plus tard, avec ces trois rossignols, les âmes de Palestrina, de Cimarosa et du chevalier Gluck.

FIN DU NID DE ROSSIGNOLS

**LE PETIT CHIEN  
DE LA MARQUISE.**

# CHAPITRE PREMIER.

## LE LENDEMAIN DU SOUPER.

Il ne fait pas encore jour chez Éliante ; cependant midi vient de sonner.

Midi, l'aurore des jolies femmes ! Mais Éliante était priée d'un souper chez la baronne, où l'on a été d'une folie extrême ; Éliante n'a mangé, il est vrai, que des petits pieds, des œufs de faisan au coulis et autres drogues ; elle a à peine trempé ses lèvres roses dans la mousse du vin de Champagne et bu deux travers de doigt de crème des Barbades ; car Éliante, comme toute petite-maîtresse, a la prétention de ne vivre que de lait pur et d'amour. Pourtant elle est plus lasse que de coutume et ne recevra qu'à 3 heures.

L'abbé V\*\*\*, qui était du souper, s'est montré d'une extravagance admirable, et le chevalier a fait au commandeur la mystification la plus originale ; ce qu'il y a de parfait, c'est que le brave

commandeur n'a pas voulu croire qu'il ait été mystifié. À la petite pointe du jour, l'on a été en calèche découverte manger la soupe à l'oignon dans la maison du garde pour se remettre en appétit, et après le déjeuner la présidente a ramené dans son vis-à-vis Éliante, dont le carrosse n'était pas encore arrivé.

Éliante, un peu fatiguée, vient d'entrouvrir son bel œil légèrement battu, et un faible sourire, qui dégénère en un demi-bâillement, voltige sur sa petite bouche en cœur que l'on prendrait pour une rose pompon. Elle pense aux coq-à-l'âne de l'abbé et aux impertinences du chevalier, au nez de plus en plus rouge de la pauvre présidente ; mais ces souvenirs agréables s'effacent bientôt et se confondent dans une pensée unique.

Car, il faut bien se l'avouer, si coquet et si galant qu'ait été M. l'abbé, si turlupin que se soit montré M. le chevalier le succès de la soirée n'a pas été pour eux.

Un autre personnage, qui n'a rien dit et que l'on a trouvé plus spirituel qu'eux, qui ne s'était

pas mis en frais de toilette et qu'on a déclaré le suprême de la grâce et de l'élégance, a réuni tous les suffrages de l'assemblée ; l'abbé lui-même, quoiqu'il en fût jaloux, a été forcé de reconnaître ce mérite hors du commun et de saluer l'astre naissant.

Ce personnage, dont toutes les dames raffolaient et qui occupe en ce moment la pensée d'Éliante, pour ne pas vous faire consumer en recherches et en conjectures inutiles un temps que vous pourriez employer beaucoup mieux, n'est autre chose que le petit chien de la marquise, un bichon incomparable qu'elle avait apporté dans son manchon ouaté.

## CHAPITRE II.

### LE BICHON FANFRELUCHE.

Pour faire l'éloge de ce bichon merveilleux, il faudrait arracher une plume à l'aile de l'Amour ; la main des Grâces serait seule assez légère pour tracer son portrait ; le crayon de Latour n'aurait rien de trop suave.

Il s'appelle Fanfreluche, très joli nom de chien, qu'il porte avec honneur.

Fanfreluche n'est pas plus gros que le poing fermé de sa maîtresse, et l'on sait que M<sup>me</sup> la marquise a la plus petite main du monde ; et cependant il offre à l'œil beaucoup de volume et paraît presque un petit mouton, car il a des soies d'un pied de long, si fines, si douces, si brillantes, que la queue à Minette semble une brosse en comparaison. Quand il donne la patte et qu'on la lui serre un peu, l'on est tout étonné de ne rien sentir

du tout. Fanfreluche est plutôt un flocon de laine soyeuse où brillent deux beaux yeux bruns et un petit nez rose, qu'un véritable chien. Un pareil bichon ne peut qu'appartenir à la mère des amours, qui l'aura perdu en allant à Cythère, où M<sup>me</sup> la marquise, qui y va quelquefois, l'a probablement trouvé.

Regardez-moi cette physionomie intéressante et spirituelle ; Roxelane n'aurait-elle pas été jalouse de ce nez délicatement rebroussé et séparé dans le milieu par une petite raie comme celui d'Anne d'Autriche ? Ces deux marques de feu, au-dessus des yeux, ne font-elles pas meilleur effet que l'*assassin* posé de la manière la plus engageante ?

Quelle vivacité dans cette prunelle à fleur de tête ! et cette double rangée de dents blanches, grosses comme des grains de riz, que la moindre contrariété fait apparaître dans toute leur splendeur, quelle duchesse n'envierait leur pureté et leur éclat ? Le charmant Fanfreluche, outre les moyens physiques de plaire, possède mille talents de société : il danse le menuet avec plus de grâce

que Marcel lui-même ; il sait donner la patte et marquer l'heure ; il fait la cabriole pour la reine et mesdames de France, et distingue sa droite de sa gauche. Fanfreluche est très docte et il en sait plus que messieurs de l'Académie ; s'il n'est pas académicien, c'est qu'il n'a pas voulu ; il a pensé, sans doute, qu'il y brillerait par son absence. L'abbé prétend qu'il est fort comme un Turc sur les langues mortes, et que, s'il ne parle pas, c'est une pure malice de sa part et pour faire enrager sa maîtresse.

Du reste, Fanfreluche n'a point la voracité animale des chiens ordinaires. Il est très friand, très gourmet et d'une nourriture difficile ; il ne mange absolument qu'un petit vol-au-vent de cervelle qu'on fait exprès pour lui, et ne boit qu'un petit pot de crème qu'on lui sert dans une soucoupe du Japon. Cependant, quand sa maîtresse soupe en ville, il consent à sucer un bout d'aile de poularde et à croquer une sucrerie du dessert ; mais c'est une faveur rare qu'il ne fait pas à tout le monde, et il faut que le cuisinier lui plaise. Fanfreluche n'a qu'un petit défaut, mais qui est parfait

en ce monde ? Il aime les cerises à l'eau-de-vie et le tabac d'Espagne, dont il mange de temps en temps une prise ; c'est une manie qui lui est commune avec le prince de Condé.

Dès qu'il entend grincer la charnière de la boîte d'or du commandeur, il faut voir comme il se dresse sur ses pattes de derrière et comme il tambourine avec sa queue sur le parquet ; et, si la marquise, enfoncée dans les délices du whist ou du reversi, ne le surveille pas exactement, il saute sur les genoux de l'abbé, qui lui donne trois ou quatre cerises confites. Avec cela, Fanfreluche, qui n'a pas la tête forte, est gris comme un suisse et deux chantres d'église ; il fait les plus drôles zig-zags du monde, et devient d'une férocité extraordinaire à l'endroit des mollets un peu absents du chevalier, qui, pour conserver ce qui lui en reste, est obligé de serrer ses jambes sur un fauteuil. Ce n'est plus un petit chien, c'est un petit lion, et il n'y a que la marquise qui puisse en faire quelque chose. Il faut voir les singeries et les mutineries qu'il fait avant de se laisser remettre dans son manchon ou coucher dans sa niche de bois de rose

matelassée de satin blanc et garnie de chenille bleue. On ne sait pas combien les incartades de Fanfreluche ont valu de coups de buse et d'éventail sur les doigts à M. l'abbé, son complice.

## CHAPITRE III.

### UN PASTEL DE LATOUR.

Si la transition n'est pas trop brusque d'un joli chien à une jolie femme, permettez-moi de vous tirer un léger crayon d'Éliante.

Éliante est d'une jeunesse incontestable ; elle a encore dix ans à dire son âge sans mentir ; le nombre de ses printemps ne se monte qu'à un chiffre peu élevé. C'est bien le cas de dire : *aurea mediocritas*. On sait encore où sont les morceaux de sa dernière poupée, et elle est si notoirement *enfant*, qu'elle accepte sans hésiter les rôles de vieille, de duègne et de grand-mère dans les proverbes et les charades de société. Heureuse Éliante, qui ne craint pas d'être confondue avec le personnage qu'elle représente, et qui peut se grimmer hardiment sans courir le risque de faire prendre ses fausses rides pour de vraies !

En revanche, M<sup>me</sup> la présidente, dont le nez s'échauffe visiblement, à la grande satisfaction de ses amies, et qui commence à se couperoser en diable, trouve les rôles de jeune veuve de vingt-cinq ans beaucoup trop vieux pour elle.

Éliante, qui est née et ne voit que l'extrêmement bonne compagnie, a épousé à quinze ans le comte de \*\*\* ; elle sortait du couvent et n'avait jamais vu son prétendu, qui lui sembla fort beau et fort aimable ; c'était le premier homme qu'elle voyait après le père confesseur. Elle ne comprenait d'ailleurs du mariage que la voiture, les robes neuves et les diamants.

Le comte a bien quarante ans passés ; il a été ce qu'on nomme un roué, un homme à bonnes fortunes, un coureur d'aventures sous le règne de l'autre roi. Il est parfait pour sa femme ; mais, comme il avait ailleurs une affaire réglée, un engagement formel, son intimité avec Éliante n'a jamais été bien sérieuse, et la jeune comtesse jouit de toute la liberté désirable, le comte n'étant nullement susceptible de jalousie et autres préjugés gothiques.

La figure d'Éliante n'a pas de ces régularités grecques dont on s'accorde à dire qu'elles sont parfaitement belles, mais qui au fond ne charment personne ; elle a les plus beaux yeux du monde et un jeu de prunelles supérieur, des sourcils finement tracés qu'on prendrait pour l'arc de Cupidon, un petit nez fripon et chiffonné qui lui sied à ravir ; une bouche à n'y pas fourrer le petit doigt : ajoutez à cela des cheveux à pleines mains, et qui, lorsqu'ils sont dénoués, lui vont jusqu'au jarret ; des dents si pures, si bien faites, si bien rangées, qu'elles forceraient la douleur à éclater de rire pour les montrer ; une main fluette et potelée à la fois, un pied à chausser la pantoufle de Cendrillon, et vous aurez un ensemble d'un régal assez exquis. Éliante, dans toute sa mignonne perfection, n'a de grand que les yeux. Le principal charme d'Éliante consiste dans une grâce extrême et une manière de porter les choses les plus simples. La grande toilette de cour lui va bien ; mais le négligé lui sied davantage. Quelques indiscrets prétendent qu'elle est encore mieux *sous le linge*. Cette opinion nous paraît ne pas manquer de probabilité.

## CHAPITRE IV.

### POMPADOUR.

Éliante est appuyée sur son coude, qui s'enfonce à moitié dans un oreiller de la plus fine toile de Hollande, garnie de point d'Angleterre. Elle rêve aux perfections de l'inimaginable Fanfre-luche ; elle soupire en pensant au bonheur de la marquise ; Éliante donnerait volontiers trois mousquetaires et deux petits collets en échange du miraculeux bichon.

Pendant qu'elle rêve, jetons un coup d'œil dans sa chambre à coucher, d'autant que cette occasion de décrire la chambre à coucher d'une jolie femme du temps ne se présentera pas de sitôt, et que le Pompadour est aujourd'hui à la mode.

Le lit, de bois sculpté, peint en blanc, rehaussé d'or mat et d'or bruni, pose sur quatre pieds tournés avec un soin curieux. Les dossiers, de

forme cintrée, surmontés d'un groupe de colombes qui se becquettent, sont rembourrés mollement pour éviter que la jolie dormeuse ne se frappe la tête en faisant quelque rêve un peu vif où l'illusion approche de la réalité. Un ciel, orné de quatre grands bouquets de plumes et fixé au plafond par un câble doré, soudent une double paire de rideaux d'une étoffe couleur cuisse-de-nymphe moirée d'argent. Dans le fond, il y a une grande glace à trumeau festonné de roses et de marguerites mignonnement découpées ; cette glace réfléchit les attitudes gracieuses de la comtesse, fait d'utiles trahisons à ses charmes en montrant ce qu'on ne doit pas laisser voir. En outre, elle égaye et donne de l'air et du jour à ce coin un peu sombre. Éliante est tournée de façon à n'avoir pas besoin de s'entourer des prudences du mystère ; elle n'a que faire du demi-jour et des teintes ménagées.

Sur un guéridon tremble, dans une veilleuse de vieux Sèvres, une petite étoile timide, à qui les joyeux rayons du soleil, qui filtrent par l'interstice des rideaux et des volets, ont enlevé sa nocturne

auréole ; car l'on croyait que Madame rentrerait de bonne heure, au sortir de l'Opéra, et les préparatifs de son coucher avaient été faits comme à l'ordinaire.

Les dessus-de-porte, en camaïeu lilas tendre, représentent des aventures mythologiques et galantes. Le peintre a mis beaucoup de feu et de volupté dans ces compositions, qui inspireraient, par la manière agréable et leste dont elles sont touchées, des idées amoureuses et riantes à la prude la plus rigide et la plus collet monté.

La tenture semblable aux rideaux est retenue par des ganses, des cordes à puits, et des nœuds d'argent. Cette tapisserie a l'avantage, par l'extrême fraîcheur de ses teintes, de faire paraître épouvantables et enluminées comme des furies toutes les personnes qui n'ont pas, comme Éliante, un teint à l'épreuve de tout rapprochement. Cette nuance a été malicieusement choisie par la jeune comtesse pour faire enrager deux de ses meilleures amies que l'abus du rouge a rendues jaunes comme des coings, et qu'elle affecte de recevoir toujours dans cette pièce.

Des miroirs avec des cadres rocaille remplissent l'entre-deux des croisées ; il ne saurait y avoir trop de glaces dans la chambre d'une jolie femme ; mais aussi je casserais volontiers celles qui sont exposées à doubler de sots visages. Est-ce que ce n'est pas assez de voir une fois la présidente et la vieille douairière de B\*\*\* ?

La cheminée est chargée de magots de la Chine, de groupes de biscuit et de porcelaine de Saxe. Deux grands vases en vert céladon craquelé, richement montés, garnissent les deux angles. Une superbe pendule de Boule, incrustée d'écaille, et dont l'aiguille est sur le chemin de 3 heures, pose sur un piédouche d'une égale magnificence et terminé par des feuillages d'or. Devant la cheminée où brille une grande flamme, un garde-feu en filigrane argenté se replie plusieurs fois et se brise à angles aigus. Des écrans de damas avec des bois sculptés, une duchesse et un métier pour broder au tambour, complètent l'ameublement de ce côté.

Un paravent en véritable laque de Chine, tout chamarré de hérons à longues aigrettes, de dra-

gons ailés, d'arbres palmistes, de pêcheurs avec des cormorans sur le poing, empêche le perfide vent coulis de pénétrer dans ce sanctuaire des grâces ; un tapis de Turquie, apporté par M. le comte qui fut autrefois ambassadeur près la Sublime Porte, amortit le bruit des pas, et de doubles volets matelassés empêchent les sons extérieurs de pénétrer dans cet asile du repos et de l'amour. Telle était la chambre à coucher de la comtesse Éliante.

Nous espérons que, par la littérature de commissaire-priseur où nous vivons, l'on nous pardonnera aisément cette description un peu longue, en songeant qu'il ne tenait qu'à nous qu'elle le fût deux fois plus, et que personne n'aurait pu nous faire mettre en prison pour cela.

# CHAPITRE V.

## POURPARLER.

**Fanchonnette**, la femme de chambre de M<sup>me</sup> Éliante, entre sur la pointe du pied, s'avance timidement jusqu'auprès du lit, et voyant qu'Éliante ne dort plus : Madame...

**Éliante** : Eh bien ! Fanchonnette, qu'y a-t-il ? est-ce que le feu est à la maison ? tu as l'air tout effaré.

**Fanchonnette** : Non, Madame, le feu n'est pas à la maison, c'est pis que cela : M. le duc Alcindor qui fait pied de grue depuis deux heures, et qui voudrait entrer.

**Éliante** : Il faut lui dire que je ne suis pas visible, que j'ai une migraine affreuse, que je n'y suis pas.

**Fanchonnette** : Je lui ai dit tout cela, il ne veut pas s'en aller ; il prétend que, si vous êtes sortie, il faudra bien que vous rentriez, et que, si vous êtes chez vous, il faudra bien que vous finissiez par sortir. Il est décidé à faire le blocus de votre porte.

**Éliante** : Quel homme terrible !

**Fanchonnette** : Il va se faire apporter une tente et des vivres pour s'établir définitivement dans votre salon. La démangeaison qu'il a de vous parler est si grande, qu'il escaladera plutôt la fenêtre.

**Éliante** : Quelle étrange fantaisie ! cela est d'une folie qui ne rime à rien ! Que peut-il donc avoir à me dire ? Fanchonnette, comment suis-je aujourd'hui ? je me trouve d'une laideur affreuse ; il me semble que j'ai l'air de M<sup>me</sup> de B\*\*\*.

**Fanchonnette** : Au contraire, Madame n'a jamais été plus charmante ; elle a le teint d'une fraîcheur admirable.

**Éliante** : Rajuste un peu ma cornette, et va dire au duc que je consens à le recevoir.

## CHAPITRE VI.

### LA RUELLE D'ÉLIANTE.

#### ÉLIANTE, LE DUC D'ALCINDOR

**Alcindor** : Incomparable Éliante, vous voyez devant vous le plus humble de vos sujets que le grand désir qu'il avait de déposer ses hommages sur les marches de votre trône a poussé jusqu'à la dure nécessité de se rendre importun.

**Éliante** : Duc, je vous ferai observer que je suis couchée et non sur un trône, et je vous demanderai en même temps pardon de ne pas vous recevoir debout.

**Alcindor** : Est-ce que le lit n'est pas le trône des jolies femmes ? Quant à ce qui est de ne pas me recevoir debout, j'espère que vous me permettrez de considérer cela comme une faveur.

**Éliante** : Au fait, vous m'y faites penser, je vous défends, Alcindor, de regarder comme une faveur d'être admis dans ma ruelle ; vous êtes un homme si pointilleux, qu'il faut prendre ses précautions avec vous.

**Alcindor** : Méchante, vous fûtes toujours pour moi de la vertu la plus ignoble, et cependant Dieu sait que j'ai toujours nourri à votre endroit la flamme la plus vive. Vous me faites sentir des choses...

**Éliante** : Alcindor, quand vous parlerez de votre flamme, allumez un peu votre œil et tâchez d'avoir un débit un peu moins glacial ; on dirait que vous avez peur d'être pris au mot.

**Alcindor** : Vous dites là des choses affreuses ; Éliante, il en faudrait dix fois moins pour perdre un homme de réputation. Heureusement que de ce côté-là je suis à couvert. Je vous ferai voir...

**Éliante** : On ne veut point voir.

**Alcindor**, *prenant un livre sur la table* :  
Qu'est ceci ? encore une production nouvelle ?  
quelque rapsodie ? MM. les auteurs sont vraiment  
des animaux malfaisants. Est-ce que vous recevez  
de ces espèces-là ?

**Éliante** : Mon Dieu ! non. J'ai deux poètes  
qui couchent à l'écurie et mangent à l'office. Ils  
me font remettre ce fatras par Fanchonnette,  
qu'ils appellent Iris et Vénus.

**Alcindor**, *se rapprochant du lit* : Au vrai, la  
cornette de nuit vous va à ravir, et vous êtes  
charmante en peignoir.

**Éliante** : Oh ! non, je suis laide à faire peur.

**Alcindor** : Je vous demande un million de  
pardons de vous donner un démenti, mais cela est  
de la plus insigne fausseté. Dussé-je me couper la  
gorge avec vous, je ne me rétracterai pas.

**Éliante** : Je dois avoir la figure toute renver-  
sée ; je n'ai pas fermé l'œil.

**Alcindor** : Vous avez une fraîcheur de dévot et de pensionnaire. Je vous trouve les yeux d'un lumineux particulier. Est-ce que vous étiez d'un petit souper chez la baronne ? On dit que tout y a été du dernier mieux. L'abbé surtout était impayable, à ce qu'on dit. Je me meurs de chagrin de ne pas m'être rendu à l'invitation de cette chère baronne, mais on ne peut pas être partout. Ce que je crève de chevaux est incroyable ; mon coureur est sur les dents, et je ne sais vraiment pas comment j'y résiste. Ah ! vous étiez de cette partie ? D'honneur ! je vais m'aller pendre ou me jeter à l'eau en sortant d'ici de ne l'avoir pas deviné.

**Éliante** : La marquise y est venue avec un petit chien que je ne lui connaissais pas, un bichon de la plus belle race, je n'en ai jamais vu un pareil ; il s'appelle Fanfreluche. Ô l'amour de chien ! Duc, quelle est donc la cause qui vous faisait tant désirer de me voir ?

**Alcindor** : Je voulais vous voir ; n'est-ce pas un excellent motif ?

**Éliante** : Si fait, très excellent. Mais n'aviez-vous point quelque chose de plus important à me dire ?

**Alcindor** : Pardieu ! je désirais vous faire ma déclaration en règle et m'établir en qualité de soupirant en pied auprès de vos perfections.

**Éliante** : Vous extravaguez, duc ; vous savez tout aussi bien que moi que vous n'êtes pas amoureux le moins du monde.

**Alcindor** : Ah ! belle Éliante, figurez-vous que j'ai le cœur percé de part en part ; regardez plutôt derrière mon dos, vous verrez la pointe de la flèche.

**Éliante** : Une physionomie intéressante au possible, des soies longues comme cela, des marques de feu, des pattes torses. Oh ! mon Dieu ! je crois que je deviendrai folle si je n'ai un bichon pareil ; mais il n'en existe pas !

**Alcindor** : Je vous aime, là, sérieusement.

**Éliante** : Une queue en trompette.

**Alcindor** : Je vous adore !

**Éliante** : Des oreilles frisées.

**Alcindor** : Oh ! femme divine !

**Éliante** : Oh ! charmant animal ! l'abbé dit qu'il parle hébreu. Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! il danse si bien ! Je déteste cette marquise ; c'est une intrigante, et elle a de faux cheveux.

**Alcindor** : Que faut-il faire pour vous consoler ? faut-il traverser la mer, sauter à pieds joints sur les tours Notre-Dame ? C'est facile, parlez.

**Éliante** : Je ne veux que Fanfreluche ; je n'ai eu dans ma vie qu'un seul désir violent et je ne puis le satisfaire. Je crois que j'en aurai des vapeurs ; ah ! les nerfs me font déjà un mal affreux. Duc, passez-moi les gouttes du général Lamothe. Tenez, ce flacon sur la table... je me sens faible.

**Alcindor**, *lui faisant sentir le flacon* : L'admirable tour de gorge que vous avez là ! c'est du point de Malines ou de Bruxelles, si je ne me trompe.

**Éliante** : Alcindor ! finissez ; vous m'agacez horriblement. Ah ! j'embrasserais de bon cœur le diable, mon mari lui-même, s'il paraissait ici avec Fanfreluche sous le bras !

**Alcindor** : C'est fort ! Dans le même cas serais-je plus maltraité que le diable et votre mari ?

**Éliante** : Non ; peut-être mieux. C'est mon dernier mot. Sonnez Fanchonnette, qu'elle vienne me lever et m'habiller.

**Alcindor** : Je vous obéis, madame. Ma foi ! le sort en est jeté, je me fais voleur de chien.

Ô mes aïeux, pardonnez-moi ! Jupiter s'est bien changé en oie et en taureau ; c'était déroger encore plus. L'amour se plaît à réduire les plus hauts courages à ces dures extrémités. Adieu, madame, au revoir, je vais à la conquête de la toison d'or.

**Éliante** : Adieu. Cupidon et Mercure vous soient en aide ! Ayez bien soin de ne revenir qu'avec Fanfreluche, ou je vous annonce que je vous recevrai en tigresse d'Hyrkanie, à belles

dents et à belles griffes. Voilà Fanchonnette ; bonsoir, duc.

## CHAPITRE VII.

Alcindor, rentré chez lui, se jeta sur une chaise longue et poussa un soupir modulé et flûté qui se pouvait traduire ainsi : « Que le diable emporte toutes ces bégueules maniérées et vaporeuses, avec leurs fantaisies extravagantes ! » Il pencha sa tête en arrière, regarda fixement les moulures du plafond, et allongea languissamment sa main vers le cordon de moire d'une sonnette. Il l'agita à plusieurs reprises, mais personne ne vint. Comme Alcindor était naturellement fort vif et ne pouvait souffrir le moindre retard, il se pendit des deux mains au cordon de la sonnette qui se rompit. Alcindor, privé de ce moyen de communication avec le monde de l'office et de l'antichambre, et décidé à ne pas sortir de sa chaise, se mit à faire un vacarme horrible.

« Holà ! Giroflée, Similor, Marmelade, Galopin, Champagne, quelqu'un ! Il n'y a pas une personne de qualité en France qui soit plus mal servie

que moi ! Holà ! maroufles, butors, bëlîtres, marauds, gredins, vous aurez cent coups de bâton ! gare les épaules du premier qui entrera ! Ha ! canaille noire et blanche, je vous ferai tous aller aux galères, pendre et rouer vifs comme vous le méritez si bien. Je vous recommanderai à M. le prévôt, soyez tranquilles. Morbleu ! ventrebleu ! corbleu ! têtebleu ! sacrebleu ! Ces drôles me feront à la fin sortir de mon caractère. Champagne, Basque, Galopin, Marmelade, Similor, Giroflée, holà ! Les bourreaux ! je n'en puis plus, je meurs ! ouf ! »

Le duc Alcindor, suffoqué de rage et étranglé par un nouveau paquet d'invectives qui lui montait dans la gorge, tomba comme épuisé sur le dossier de sa chaise.

La porte de la chambre s'ouvrit et laissa passer enfin une grosse tête de nègre, ronde, joufflue, et d'autant plus joufflue qu'elle avait les bajoues fort exactement remplies d'une caille au gratin, dérobée à l'office, et dont la déglutition avait été interrompue par les cris forcenés d'Alcindor. C'était Similor, le nègre favori de M. le duc. Par-

derrière pointait timidement le nez aigu de Giroflée.

« Ze crois que petit maître blanc appeler moa noir », dit le nègre Similor d'un ton demi-patelin, demi-effrayé, en tâchant de remuer sa large langue à travers l'épaisse pâtée de pain et de viande qui lui farcissait la bouche.

« Ah ! tu crois, brigand, que je t'appelais ! Je te ferai écorcher vif et retourner comme un vieil habit, pour voir si la doublure de ta peau est aussi noire que l'étoffe. Tiens, misérable !... » Et le duc, dont la rage s'était ravivée en s'exhalant, prit un flambeau sur la table et le jeta à la tête du nègre. Le flambeau alla droit à une glace qu'il rompit en mille morceaux.

Similor, habitué à ces façons d'agir, se laissa tomber à plat ventre sur le tapis en criant piteusement : « Aïe ! aïe ! aïe ! petit maître, ze suis mort ! » et en faisant des grimaces bouffonnes qui manquaient rarement leur effet : « Le zandelier m'a passé à travers le corps. Ze sens un grand trou. Ze suis bien mort cette fois. Couic !

– Allons ! cuistre », dit Alcindor dont la colère était passée, en lui donnant un grand coup de pied au derrière, « finis tes singeries ; et vous, Giroflée, puisque vous voilà, accommodez-moi, car je ne veux plus sortir aujourd’hui. Coiffez-moi de nuit, Giroflée, et vous, Similor, allez faire défendre la porte à tout le monde. Cependant, s’il vient une dame en capuchon noir, petit pied et main blanche, laissez-la monter. Mais, pour Dieu ! qu’on n’aille pas se tromper et admettre Elmire ou Zulmée, deux espèces qui m’assomment et dont j’ai assez depuis huit jours. »

Cela dit, Alcindor s’établit dans une duchesse, et Giroflée commence à l’accommoder. Similor se tenait debout devant lui, tendant des épingles à mesure qu’on en avait besoin, montrant la langue, faisant des grimaces, et tirant la queue à un sapa-jou qui, à chaque fois, poussait un glapissement aigre et faisait grincer ses dents comme une scie.

## CHAPITRE VIII.

### PERPLEXITÉ.

Je dois l'avouer, le duc Alcindor, quoiqu'il eût deux cent mille livres de rentes, la jambe bien faite et de belles dents, n'avait pas la moindre invention et était d'une pauvreté d'imagination déplorable. Cela ne paraissait pas tout d'abord, il avait du jargon et du vernis ; ajoutez à cela l'assurance que peuvent donner à quelqu'un qui n'est pas mal fait de sa personne une fortune de deux cent mille livres de rentes en bonnes terres, un grand nom, un beau titre, l'espoir d'être nommé bientôt grand d'Espagne de la première classe, et vous concevrez facilement que le duc ait pu passer dans un certain monde pour un homme extrêmement brillant ; mais une nullité assez réelle se cachait sous ces belles apparences.

Alcindor, qui se croyait obligé d'avoir la comtesse Éliante parce qu'elle était à la mode, et que

naturellement toutes les femmes à la mode reviennent aux hommes en vogue, avait d'abord été fort charmé que le don de Fanfreluche eût été mis comme seule condition à son bonheur.

Il avait redouté de passer par tous les ennuis d'une affaire en règle et d'un soupirant avoué, et craint qu'Éliante, pour rendre son triomphe plus éclatant, ne lui fît grâce d'aucune des gradations d'usage que le progrès des lumières a singulièrement simplifiées depuis nos gothiques aïeux, mais qui peuvent bien encore durer huit mortels jours quand la divinité que l'on adore tient à passer pour une femme à grands principes et à grands sentiments.

D'ailleurs, le chevalier de Versac, le rival détesté d'Alcindor pour l'élégance de sa fatuité, le bon goût de ses équipages, la richesse et le nombre de ses montres et de ses tabatières, avait eu M<sup>me</sup> Éliante avant lui, et même, disait-on, en premier. C'est ce qui avait porté Alcindor à désirer prendre un engagement avec Éliante, et à lui rendre des soins extrêmement marqués. Quoique Éliante l'eût reçu toujours assez favorablement, sa

flamme n'avait guère eu la mine d'être couronnée de sitôt, jusqu'à l'espérance, pour ainsi dire positive, que la jeune comtesse lui avait donnée à propos du bichon Fanfreluche.

Une jolie femme pour un joli chien ! cela avait semblé tout d'abord au duc Alcindor un marché très excellent. Rien ne lui avait paru plus aisé que d'avoir Fanfreluche, mais au fond rien n'était moins facile. Les pommes d'or du jardin des Hespérides gardées par des dragons n'étaient rien au prix de cela ; on s'en fût procuré un quarteron avec moins de peine qu'il n'en eût fallu pour arracher de la précieuse toison de Fanfreluche une seule de ses soies.

Comment en approcher ? Le demander à la marquise ? elle aurait plutôt renoncé au rouge et donné ses diamants. Le voler ? elle le portait toujours dans son manchon. Le pauvre duc ne savait que résoudre : sa perplexité était au comble.

« Ah ! ma foi ! vivent nos chères impures ! Il n'y a rien de tel au monde que l'Opéra pour la commodité des soupirs. Ces demoiselles sont

pleines de bon sens et ne donnent pas ainsi dans les goûts bizarres ; elles veulent du solide et du positif. Avec des diamants, de la vaisselle plate, un carrosse ou quelque autre misère de ce genre, on en est quitte. Je vous demande un peu quelle idée est celle-là, de vouloir le bichon de la marquise précisément ? Je lui donnerais bien volontiers, en retour de ses précieuses faveurs, une meute tout entière de petits chiens tout aussi beaux que Fanfreluche, mais point ; c'est celui-là qu'elle veut. Ce n'est pas que je sois fort amoureux de cette Éliante ; elle n'a de beau que les yeux et les dents, elle est maigre et son charme consiste plutôt dans les manières et la tournure. Pour ma part, je préfère la Rosine et la Desobry ; mais je dois à ma réputation d'avoir et d'afficher Éliante, car l'on m'accuse de trop me laisser aller aux facilités en amour, et quelques-uns de mes envieux, en tête desquels est Versac, répandent sous le manteau que je n'ai pas la suite qu'il faut pour avoir des triomphes de quelque consistance. Ainsi donc, il est d'urgence que j'aie Éliante, mais pour cela il faut Fanfreluche. Diable ! diable ! quelle fantaisie de rendre un duc et pair voleur de chien !

– Si Monsieur remue ainsi, objecta timidement Giroflée, je ne pourrai jamais venir à bout de le coiffer.

– Monsieur blanc remuer effectivement beaucoup, ajouta Similor en pinçant l'oreille du sapa-jou.

– Giroflée, mon valet de chambre, et vous, Similor, mon nègre favori, je vous avouerai que vous coiffez un duc dans le plus grand embarras.

– Qu'y a-t-il ? monsieur le duc », dit Giroflée en roulant une dernière boucle ; « qu'est-ce qui peut embarrasser un homme comme vous ?

– Vous croyez, vous autres faquins, qu'un duc et pair est au-dessus des mortels ; cela est bien vrai, mais cela n'empêche pas que je ne sache que résoudre dans une situation difficile où je me trouve. Ô Giroflée ! ô Similor ! vous voyez votre maître chéri dans une perplexité étrange.

– Si Monseigneur daignait s'ouvrir à moi... dit Giroflée en posant la main sur son cœur.

– S’ouvrir à nous... » interrompt Similor, qui voulait à toute force entrer dans la confiance pour partager les bénéfices qu’elle amènerait inévitablement.

« Et me confier... continua Giroflée.

– Et nous confier... interrompt de nouveau Similor.

– Ce qui le tourmente. »

Similor, croyant avoir constaté sa part dans la confiance et sachant qu’il n’était pas à beaucoup près aussi grand orateur que Giroflée, le laissa achever tranquillement sa phrase.

« Je pourrais lui être de quelque utilité et lui suggérer quelques idées. Je saisis ici l’occasion de protester de mon dévouement à Monsieur le duc, et je lui promets que, s’il fallait que le fidèle Giroflée exposât sa vie pour lui faire plaisir, il n’hésiterait pas un instant.

– Nous... » ajouta monosyllabiquement le silencieux Similor, qui tenait à établir la dualité, et

que les *je trop* fréquents de Giroflée inquiétaient singulièrement.

« Bien, bien, mes enfants, vous m'attendrissez, ne continuez pas. Voici en deux mots de quoi il s'agit : il faut voler Fanfreluche, le bichon de la marquise. Cinquante louis pour vous si vous l'avez cette semaine, et vingt-cinq si vous ne l'avez que dans quinze jours. »

Giroflée pâlit de plaisir, Similor fit la roue, car voler un chien semblait à ces deux fripons fieffés un pur enfantillage. Même Similor, qui était consciencieux, dit à son maître :

« Monsieur le duc, si vous voulez, on vous volera encore quelque chose par-dessus le marché.

– Ah çà ! marauds, ne volez que le chien, ou je vous roue de coups tout vifs », ajouta le duc en manière de réflexion patriarcale ; « Similor, vous avez trop de zèle. »

Giroflée, qui était un homme d'une prudence consommée, eut soin de se faire avancer par le duc la moitié de la somme, disant que l'argent est

le nerf de la guerre, et qu'il faut en avoir même pour voler. Le duc, dont la confiance en la probité de Giroflée n'était pas des plus illimitées, fit d'abord la sourde oreille, mais enfin il se décida à donner les vingt-cinq louis. Giroflée, pour le consoler, lui fit un mémoire admirablement circonstancié d'après lequel il paraissait même devoir mettre de l'argent de sa poche.

## MÉMOIRE DE GIROFLÉE

Dix louis pour acheter un déshabillé gorge-de-pigeon à M<sup>lle</sup> Beauveau, femme de chambre de la marquise et gardienne du petit chien Fanfreluche, afin de la disposer favorablement à l'égard de Giroflée et lui faciliter l'accès dans la maison.

Dix louis pour faire boire le suisse et captiver sa confiance, afin qu'il ne s'opposât pas à la sortie du susdit Fanfreluche emporté par le susdit Giroflée.

Un louis de gimbettes, croquignoles, caramels, amandes, pralines et autres sucreries, destinés à affrioler et à corrompre la probité du bichon.

Plus quatre louis pour une petite chienne carline qui aiderait considérablement Giroflée dans ses projets de séduction.

Sur ce mémoire le délicat valet de chambre ne comptait pas son temps, sa peine tant spirituelle que corporelle, et ce qu'il en faisait n'était que par pure affection envers M. le duc, pour qui il eût volontiers risqué les galères. Alcindor, touché d'un si beau dévouement, ne put s'empêcher de trouver que le mémoire était fort raisonnable.

Similor et Giroflée, après s'être partagé les vingt-cinq louis, se mirent en campagne avec une ardeur si incroyable, qu'au premier coin de rue ils se sentirent une prodigieuse altération qui les força d'entrer dans un cabaret pour boire une bouteille ou deux. Mais leur soif ne se le tint pas pour dit, et ils furent obligés de faire venir deux autres bouteilles, ainsi de suite jusqu'au lendemain, de

sorte que les jambes leur flageolaient un peu lorsqu'ils sortirent de ce lieu de délices, ce qui ne les empêcha pas d'aller faire une nouvelle Station dans un nouveau cabaret à vingt pas de là, jusqu'à l'épuisement de leurs finances. Alors ils s'en furent sur le Pont-Neuf acheter un bichon assez conforme à Fanfreluche, qui leur coûta une pièce de vingt-quatre sous, et qu'ils apportèrent triomphalement au duc Alcindor.

## CHAPITRE IX.

### LE FAUX FANFRELUCHE.

Alcindor fut on ne saurait plus satisfait de la célérité d'agir de Similor et de Giroflée ; il possédait donc ce précieux bichon qui faisait tourner la tête à tant de jolies femmes, ce ravissant Fanfreluche qui avait fait pâlir l'étoile de l'abbé de V\*\*\*, ce délicat et curieux animal dont la marquise était plus fière que de son attelage de chevaux soupe au lait, de son chasseur haut de six pieds et demi, et de son jockey à fourrer dans la poche, qu'elle aimait plus que ses amants, son mari et ses enfants, plus que le whist et le reversi. Quelle allait être la joie d'Éliante en recevant le cher petit chien dans un corbillon doublé de soie et tout enrubanné de faveurs roses ! Quels langoureux tours de prune, quels regards assassins, quels adorables petits sourires allaient être décochés sur l'heureux Alcindor, jusqu'au moment, sans doute très pro-

chain, où sonnerait l'heure du berger si impatientement attendue ! « Versac va en crever de rage, car, malgré ses airs détachés, je le soupçonne très fort d'être encore amouraché de la comtesse Éliante et de mener une intrigue sous main avec elle », se dit Alcindor en faisant craquer ses doigts en signe de jubilation.

Le duc, pour ne pas perdre de temps, résolut d'aller porter le soir même à la jeune belle le Fanfreluche supposé dont il était loin de suspecter l'identité ; la mine innocente de Similor et de Giroflée éloignait du reste toute idée de fraude ; Alcindor était à cent lieues de supposer que ce chien pour lequel il avait donné vingt-cinq louis ne coûtait effectivement que vingt-quatre sous. La ressemblance était complète : pattes torses, nez retroussé, marque sur les yeux, queue en trompette ; deux gouttes d'eau, deux œufs ne sont pas plus pareils. Alcindor heureusement ne s'avisa pas de faire répéter le menuet au Sosie de Fanfreluche ; le bichon du Pont-Neuf, totalement étranger aux belles manières du grand monde, se fût trahi par la gaucherie et l'inexpérience de ses pas.

Alcindor, voulant soutenir avantageusement la concurrence avec Fanfreluche, fit une toilette extraordinaire ; son habit était de toile d'or, doublé de toile d'argent, avec des boutons de diamant, disposés de manière à ce que chaque bouton formât une lettre de son nom ; un jabot de point de Venise valant mille écus, et noblement saupoudré de quelques grains de tabac d'Espagne, s'épanouissait majestueusement sur sa poitrine par l'hiatus d'une veste de velours mordoré ; sa jambe, emprisonnée dans un bas de soie blanc à coin d'or, se faisait remarquer par l'élégante rotondité du mollet et la finesse aristocratique des chevilles. Un soulier à talon rouge comprimait un pied déjà très petit naturellement ; une frêle épée de baleine à fourreau de velours blanc, avec une garde de brillants, la pointe en haut, la poignée en bas, relevait fièrement la basque de son habit. Quant à sa culotte, j'avoue à regret que je n'ai pas pu constater assez sûrement de quelle étoffe elle était faite ; il y a cependant lieu de croire qu'elle était de velours gris de perle ; cependant je ne veux rien affirmer.

Quand Giroflée eut achevé de ramasser avec un couteau d'ivoire la poudre qui était attachée au front de M. le duc, il éprouva un mouvement d'orgueil ineffable en voyant son maître si bien habillé et si bien coiffé, et il courut prendre un miroir qu'il posa devant le duc. « Monsieur, je suis content de moi ; vous êtes au mieux, et je ne crois pas que Monsieur rencontre beaucoup de cruelles ce soir.

– Si Monsieur avait la figure peinte en noir, il serait bien plus beau encore, mais il est bien comme cela », ajouta Similor toujours attentif à se maintenir en faveur et à ne pas se laisser dépasser en flagornerie par l'astucieux Giroflée.

« Similor, appelez Marmelade », dit le duc. Marmelade parut ; c'était un nègre de grande taille. « Faites atteler le carrosse. »

La voiture prête, le duc descendit en fredonnant un petit air ; il portait à son cou, dans un petit corbillon, le faux Fanfreluche avec la plus parfaite sécurité. L'équipage du duc était du meilleur goût et conforme au dernier patron de la mode :

cocher énorme, bourgeonné, ivre mort, avec la coiffure à l'oiseau royal, un lampion volumineux, des gants blancs, des guides blanches, un monstrueux collet de fourrure ; des laquais à la mine convenablement insolente, portant des torches de cire, deux devant et trois derrière, le tout dans les règles les plus étroites. Le carrosse était sculpté et doré, avec les armoiries du duc sur les panneaux, et d'une magnificence tout à fait royale. Quatre grands mecklembourgeois, alezan brûlé, la crinière tressée et la queue nouée de rosettes aux couleurs du duc, traînaient cette volumineuse machine.

Alcindor, enchanté de lui-même et plein des plus flatteuses espérances, dit au cocher de toucher vivement ses chevaux et d'aller grand train. Le cocher, qui ne demandait pas mieux que de brûler le pavé, qui, pour un empire, n'aurait pas cédé le haut de la chaussée à personne, et qui eût coupé l'équipage d'un prince du sang, tant il était infatué de la dignité de sa place, lança ses quatre bêtes au plein galop, nonobstant les cris des bourgeois et autres misérables piétons qu'il couvrait

malicieusement d'un déluge de boue. En quelques minutes on fut à la porte de l'hôtel d'Éliante.

Le duc monta et fit annoncer : « *Il signor Fanfrelucio* et le duc Alcindor. » Quoique Éliante ne fût pas visible, parce qu'elle s'habillait pour aller à l'Opéra, le nom magnifique de Fanfreluche, pareil au : *Sésame, ouvre-toi*, des contes arabes, fit tourner les portes sur leurs gonds et tomber toutes les consignes.

Quand Éliante vit dans le corbillon suspendu au cou d'Alcindor le faux Fanfreluche assis sur son derrière et levant le museau d'un air passablement inquiet, elle fit un petit cri aigu, et, frappant de plaisir dans ses deux mains, elle courut vers le duc et lui dit : « Alcindor, vous êtes charmant. »

Puis elle prit le bichon ébaubi de tant d'honneur et le baisa fort tendrement entre les deux yeux.

Alcindor ne fut nullement surpris de la préférence de la comtesse pour le bichon et attendit patiemment son tour. Nous avons oublié de dire

qu'Éliante s'était levée si brusquement, que son peignoir de batiste s'était dérangé de façon qu'Alcindor reconnut avec plaisir qu'il s'était abandonné à un mouvement de mauvaise humeur, et qu'Éliante n'avait pas de beau que les dents et les yeux.

« Madame, fit gracieusement le duc Alcindor, je ne suis pas le diable, je ne suis pas votre mari, je suis tout bonnement un homme qui vous adore. Voilà Fanfreluche ; souvenez-vous de ce que vous avez dit. »

Éliante donna un franc et loyal baiser au duc Alcindor ; mais vous savez qu'en fait de baiser avec les jolies femmes, chacun se pique de générosité et ne veut pas garder le cadeau qu'on lui fait. Alcindor, qui n'était pas avare, rendit donc à Éliante son baiser considérablement revu et augmenté. Heureusement que Fanchonnette entra fort à propos.

« Ayez la bonté de vous tenir un peu derrière ce paravent ; dès qu'on m'aura mis mon corset, l'on vous appellera.

– Venez, Monsieur, c’est fait », dit Fanchonnette.

Alcindor sortit de derrière son paravent.

Éliante était toute coiffée avec un œil de poudre, deux repentirs de chaque côté du col, un hérisson sur le haut de la tête, les sept pointes bien marquées et des crêpés neigeux qui faisaient admirablement près de sa fraîche figure. Des plumes blanches posées en travers lui donnaient une physionomie agaçante et mutine. Bref, elle était suprêmement bien.

On lui mit sa robe, elle avait un panier de huit aunes de large. La jupe était relevée de nœuds et de papillons de diamants ; sa robe de moire, rose paille, du ton le plus tendre, flottait autour de sa taille de guêpe avec des plis riches et abondants ; son corset, à demi fermé par une échelle de rubans, laissait entrevoir des beautés dignes des princes et des dieux ; elle n’avait d’ailleurs ni collier ni rivière ; Éliante savait trop bien que le cou distrairait du collier, et que chacun crierait au meurtre pour le moindre vol fait aux yeux ; pour

tout ornement, une seule petite rose pompon naturelle s'épanouissait à l'entrée de ce blanc paradis. Ses mules pareilles à sa robe auraient pu servir à une Chinoise.

« Duc, j'ai une place dans ma loge, dit Éliante ; vous me reconduirez », ajouta-t-elle en souriant.

Le duc Alcindor s'inclina respectueusement ; Éliante prit Fanfreluche-Sosie dans son manchon, et l'on partit pour l'Opéra.

On donnait un ballet d'un chorégraphe à la mode ; la salle était comble ; depuis les loges de clavecin jusqu'aux bonnets d'évêque, toutes les places étaient prises. Ce chorégraphe excellait surtout à rendre le sentiment de l'amour par une suite de poses d'un dessin tout à fait voluptueux, sans jamais outrager la décence. La vivacité de cet impérieux sentiment qui soumet les dieux et les hommes se traduisait par des pas pleins de feu et des attitudes passionnées prises sur la nature. On applaudissait le gracieux Batylle et la pétillante Euphrosine comme ils le méritaient, c'est-à-dire à

tout rompre ; les vieux connaisseurs de l'orchestre avaient beau vanter aux jeunes gens la grâce noble et les poses majestueuses de la danseuse qui tenait auparavant ce chef d'emploi, on les traitait de radoteurs, et personne ne voulait les écouter.

Alcindor, tout à sa conquête, ne prêtait qu'une très légère attention à ce qui se faisait sur la scène, Éliante était enivrée du bonheur de posséder Fanfreluche et de l'idée du désespoir de la marquise privée du bichon chéri.

Cependant les décorations étaient fort belles et méritaient des spectateurs plus attentifs.

On y voyait la grotte du dieu de l'onde, avec des madrépores, des coraux, des coquilles, des nacres de perles imités en perfection et du plus singulier éclat ; un palais enchanté au-dessus de tout ce que les contes de fées renferment de plus opulent et de plus merveilleux, des descentes avec des gloires et des vols de machines admirablement exécutés. Mais Alcindor s'occupait d'Éliante, et Éliante s'occupait de Fanfreluche, et aussi un

peu d'Alcindor, dont la mine et le riche habillement l'avaient frappée particulièrement le soir.

Pour le faux Fanfreluche, il faisait assez pitteuse figure ; il n'était pas accoutumé à se trouver en si bonne compagnie, et, les deux pattes appuyées sur le devant de la loge, il considérait tout d'un œil effaré.

Soudain, ô coup de théâtre inattendu ! la porte d'une loge s'ouvre avec fracas. Une dame, étincelante de pierreries, très décolletée, avec du rouge comme une princesse, en bel habit bien porté, se place avec deux ou trois jeunes seigneurs : c'est la marquise. Un petit chien sort la tête de son manchon, pose les pattes sur le devant de la loge avec un air d'impudence digne d'un duc et pair ; c'est Fanfreluche, le vrai, le seul inimitable Fanfreluche.

Éliante l'aperçoit, ô revers du sort ! Elle lance au duc stupéfait un regard foudroyant ; puis, suffoquée par l'émotion, elle se pâme et s'évanouit complètement. On la remporte chez elle, où l'on est plus d'une heure à la faire revenir : ni les sels

d'Angleterre, ni l'eau du Carme, ni celle de la reine de Hongrie, ni les gouttes du général Lamothe, ni la plume brûlée et passée sous le nez, ne peuvent la tirer de cet évanouissement, et, si la menace de lui jeter de l'eau à la figure ne l'eût rappelée subitement à la vie, on aurait pu la croire véritablement morte. Alcindor est inconsolable.

Car Éliante ne veut plus le recevoir, et il se distrait de sa douleur en bâtonnant deux fois par jour Giroflée et Similor, que cette considération seule l'a empêché de chasser.

Cependant on prétend que quelques jours après il a reçu d'Éliante un petit billet ainsi conçu :

Mon cher duc, j'ai cru que vous aviez voulu me tromper sciemment ; j'ai su depuis que vous aviez été vous-même la dupe de Similor et de Giroflée. Le bichon que vous m'avez donné ne manque pas de dispositions et ne demande qu'à être cultivé pour éclipser Fanfreluche ; vous dan-

sez comme un ange, voulez-vous être son maître à danser ? Adieu, Alcindor.

Deux mois après, le bichon Pistache, plus jeune, plus souple et plus gracieux, avait complètement effacé la gloire du bichon Fanfreluche, et Alcindor avait donné un bon coup d'épée au chevalier de Versac qui ne voulait pas que l'on allât sur ses brisées. Versac ne se releva pas de cet échec, et Alcindor devint décidément l'homme à la mode.

Lecteur grave et morose, pardonne ce précieux entortillage à quelqu'un qui se souvient peut-être trop d'avoir lu *Angola* et *Le Grelot*, et dont la seule prétention a été de donner l'idée d'un style et d'une manière tout à fait tombés dans l'oubli.

FIN DU PETIT CHIEN DE LA MARQUISE

## *Appendice*

### **LE PARADIS DES CHIENS.**

Aristote définit l'homme un animal ingénieux.  
Aristote a tort.

Beaucoup trop de monde serait en dehors de la définition, mais sans doute par l'homme il a voulu désigner le contrebandier, qui dit le contrebandier, dit l'homme, à moins qu'il ne dise le chien ; car aujourd'hui le chien est devenu un contrebandier.

On sait toutes les ruses qu'ont imaginées les contrebandiers, personnages beaucoup plus inventifs que les poètes et qui emploient plus de

moyens et de machines pour passer en fraude un quarteron de tabac ou un demi-litre d'eau-de-vie qu'il n'en faudrait pour devenir ministre ou faire un drame en sept actes.

Tout le monde, excepté les douaniers, connaît les ruses classiques du tonneau déguisé en nourrice avec un petit baril pour poupon ; les grossesses de schall et de tissu d'Angleterre, les hydropisies d'esprit-de-vin, les voitures à double fond, les laquais en fer-blanc, les tournures en marchandises prohibées, les appas sujets aux droits et mille autres tromperies plus ou moins imitées du cheval de Troie et renouvelées des Grecs.

Le contrebandier qui est l'homme du siècle le plus progressif et qui a lu la *sciencianova* et autres écrits palingénésiques, de Vico et de Herder, ne voulant pas rester en arrière dans la grande évolution de l'humanité, dédaigne aujourd'hui ces moyens puérils et honnêtes de tromper d'innocents gabelous, nés peu malins et peu vaudevillistes, contrairement au reste des Français.

Il a senti lui-même que tout cela était frivole, rococo, académique et antédiluvien, il s'est dit : il faut imaginer quelque chose de mieux et il a imaginé quelque chose de mieux.

Qu'on nous permette ici de dépasser la lancette du *Figaro* et d'emprunter pour un moment à la muse Clio son trombone héroïque. L'importance du sujet le réclame impérieusement.

Est in secessu locus.

Il est un lieu retiré, c'est-à-dire sauvage, peu fréquenté des mortels et encore moins des immortels ; sur le penchant d'un vallon chéri du ciel, non loin d'une onde pure, entre des touffes d'arbre d'un vert printanier, on y aperçoit une habitation dont les murs d'une blancheur de crème et les volets peints à neuf semblent réaliser le vœu de Jean-Jacques Rousseau.

Oh ! sans doute ces murs renferment une Sophie, une Julie à l'imagination ardente et romanesque ; c'est là qu'existent l'idée et le rêve du poète ; oh ! si l'on pouvait passer dans cet asile avec une amie de son choix, des jours tissus de

soie et d'or (vieux style) loin des cours et du bruit des cités. Hélas ! tant de bonheur n'est pas fait pour des chiens.

Dans cette maison, espèce d'abbaye de Thélème, vivent six cents chiens, plus heureux que des rois, plus heureux que des Chauvins, plus heureux que des chats de vieilles femmes.

Au-dessus de la porte, sur une tablette de marbre bleu turquin, on lit écrit en lettres d'or : PARADIS DES CHIENS. Tout ce qu'une imagination à quatre pattes peut rêver de plus délirant se trouve réuni dans ce lieu de délices, le Bon Dieu lui-même, quand il ne sait plus comment divertir sa société d'élus, y vient quelquefois prendre l'idée de nouvelles réjouissances : le paradis des chrétiens, le harem céleste de Mahomet, le Walhalla des Scandinaves, l'Élysée des anciens sont très peu de chose à côté, l'Eldorado et le pays de coccagne ne sont rien du tout.

Nous allons décrire tout au long les magnificences intérieures de cette somptueuse habitation.

On entre d'abord dans une cour dallée de marbre blanc et noir, avec un jet d'eau au milieu. Une galerie couverte soutenue par des colonnes encadre cette cour. C'est là que se promènent MM. les chiens quand le temps est humide ; entre chaque arcade sont posés, sur des piédestaux élégants, des groupes de bronze et de marbre de Barye, représentant des chiens dans des postures glorieuses et triomphantes.

Les appartements de ces messieurs donnent dans cette cour ; ils se composent chacun de deux pièces meublées uniformément. Un tapis de Perse, des divans, un matelas de satin noir pour les chiens blancs, et blanc pour les chiens noirs, un coffre de bois des Îles incrusté d'ivoire et tout rembourré intérieurement, deux terrines d'argent ciselé, un pot d'or avec deux cercles de turquoise, composent ce mobilier simple, mais de bon goût.

Les murs sont revêtus de petits carreaux en porcelaine de la Chine, alternativement bleus et blancs, pour tout ornement on y voit suspendu dans un cadre à moulures un portrait de chienne par Decamp, Godefroy ou Jadin. C'est ordinaire-

ment le portrait de la maîtresse du chien qui habite ce logis, quelquefois un portrait de beauté idéale, une chienne vive et ardemment poursuivie par un don Juan quadrupède dans tous les chenils et tous les carrefours du monde.

Dans la seconde cour non moins magnifique que la première se trouve le sérail, le harem de ces messieurs ; on y remarque des danoises tendrement mouchetées, un œil noir et l'autre bleu, singularité piquante, des bichonnes inondées sous les écheveaux soyeux de leur toison, des carlines avec des nez capricieusement retroussés à la Roxelane et plus appétissants que des truffes ; des levrettes maniérées à museau de brochet et à taille de guêpe, des chiennes turques à peau rose ou café au lait, de vaillantes chiennes de Terre-Neuve aux robustes appas, des épagneules aux oreilles traînant par terre comme des cheveux de tragédiennes à la fin d'un cinquième acte, des chiennes de la race du roi Charles, race perdue depuis longtemps, et mille autres beautés qu'un poète chien louerait beaucoup mieux qu'un chien de poète comme moi.

La garde de ces beautés est confiée à M. Arsène Houssaye qui remplit dans le sérail des chiens une place correspondante à celle de kislragassi dans le harem du grand seigneur : c'est avec le produit de cette place plutôt qu'avec ses revenus littéraires que M. Arsène Houssaye suffit aux somptuosités effroyables qu'il déploie depuis quelque temps, l'on prétend même que sa probité n'est pas des plus intactes et qu'il a laissé pénétrer dans ce fieu de délices des chiens opulents du dehors, moyennant de fortes sommes ; mais ce sont des bruits que répand sa portière qui lui en veut.

MM. les chiens et M<sup>mes</sup> les chiennes font quatre repas par jour. Le premier se compose de quelques douzaines de côtelettes de pré-salé et d'un gigot d'agneau ; le second, d'un aloyau piqué et de chapons au blanc-manger ; le troisième, de laitances de surmulet et de cailles rôties au gratin ; le quatrième, de poulets au gros sel, de gimblettes, de laknouzes, de crèmes craquelées et autres ; pour boisson ils ont de l'eau parfumée ou de l'eau clarifiée à trois filtres, car les chiens qui sans doute sont de la religion mahométane ne

boivent en général ni vins ni liqueurs, cependant ceux qui désirent du vin de Bordeaux-Laffitte, du madère sec, et des cerises à l'eau-de-vie, n'ont qu'à aboyer sur trois tons différents, ils sont servis de suite par des domestiques en gants blancs, ces messieurs ont en outre chacun leur valet de chambre. Ce magnifique établissement est situé en France, tout près de la frontière de Belgique, et il est tenu par un contrebandier trillionnaire.

Quand on a enivré de délices ces braves chiens peu malicieux, on leur propose de faire une petite promenade d'agrément, ils acceptent très volontiers, et les voilà partis sous la conduite de gens affidés, on les mène en Belgique, et là on les fait entrer dans un endroit terrible, un chenil misérable qui rappelle l'*opitalle* des chiens galeux, une fois dans cet enfer, dans ce lieu de hurlements et de désolation, adieu les cailles rôties au gratin et les perdrix et les chapons, mais du pain de soldat, de la soupe à l'eau en très petite quantité, plus d'amourettes ni d'amours, mais l'isolement, la chaîne, la privation, la famine. À la place des quatre repas, quatre bastonnades administrées à

tour de bras, par des individus à mine féroce travestis en douaniers (ô malice !).

Après quelques jours de ce régime, on leur attache au cou un collier de marchandises prohibées du poids de six, sept ou huit livres, selon leur grandeur, et puis on leur ouvre la porte en les engageant avec force coups de pied au cul et force coups de fouet à gagner au large – ils ne se le font pas répéter deux fois. – Il n'est pas besoin de vous dire qu'au moyen de ce traitement, ils contractent une *octrophobie* caractérisée ; en très peu de jours, ils ont le douanier en horreur, ils ne peuvent le souffrir, ils aiment mieux autre chose, et l'ombre d'un gabelou, en revue à deux lieues de distance, les ferait fuir jusqu'au pôle antarctique et plus loin.

C'est sur cette haine et sur le souvenir des jouissances dont ils ont été comblés dans le paradis des chiens, que le contrebandier spirituel et goguenard a basé son système.

Les chiens, aussitôt qu'ils sont lâchés, reprennent le chemin de leur chenil thélémité au

quadruple galop, sans s'arrêter une minute au coin d'une borne, à flairer, quoi que ce soit.

Ils vont, ils vont comme si le diable les emportait beaucoup plus vite que les pigeons messagers et que les wagons de chemin de fer, ou que quelqu'un qui va chercher de l'argent. En quelques heures ils sont revenus chez le maître avec leur cargaison, on les comble de caresses, de nourriture et de prévenances jusqu'à nouvel ordre, et l'on fait partir un nouveau détachement de chiens qui revient au bout de quelques jours et passe à la barbe des douaniers qui n'en peuvent prendre la queue d'un, toutes sortes de marchandises précieuses.

Cette invention rappelle heureusement celle du financier Bourette, qui, pour faire sa cour à un grand personnage, amateur d'épagneuls, se mit à battre dans son costume ordinaire un charmant petit chien d'Espagne qu'il possédait, et dont ce seigneur avait envie, et à lui donner des gimblettes et des croquignoles, vêtu avec la propre robe de chambre de cet illustre personnage qu'il s'était procurée en corrompant un valet. Dès que

l'épagueul vit le grand seigneur donner des gimblettes, il s'échappa des mains de Bourette donneur de coups, et fit grande fête à la personne influente. Bourette lui fit cadeau du chien, et obtint tout ce qu'il voulut. C'est probablement là que le contrebandier a puisé l'idée de sa ruse.

Le prince des assassins employait, du reste, un moyen à peu près pareil pour fanatiser ses sicaires, il les faisait enivrer avec de l'opium, puis transporter dans un palais féerique plein de belles jeunes femmes, de danses, de jeux et de festins, puis il les faisait enlever et jeter dehors en leur promettant que s'ils étaient tués en exécutant sa volonté ils retourneraient bientôt dans le paradis.

Ce qui a réussi pour des hommes peut bien réussir pour des chiens.

Le gouvernement, effrayé de cette industrie nouvelle, a mis un droit de quatre francs sur l'exportation des chiens, mais comme la France n'est pas entourée d'une muraille de porcelaine comme le Céleste Empire, cette mesure ne fera qu'ajouter à l'agrément des contrebandiers et

rendre leur industrie plus facile. Ils auront le plaisir de ne payer ni le droit ni la taxe. Double jouissance.

# LA TOISON D'OR.

## CHAPITRE PREMIER.

Tiburce était réellement un jeune homme fort singulier ; sa bizarrerie avait surtout l'avantage de n'être pas affectée, il ne la quittait pas comme son chapeau et ses gants en rentrant chez lui : il était original entre quatre murs, sans spectateurs, pour lui tout seul.

N'allez pas croire, je vous prie, que Tiburce fut ridicule, et qu'il eût une de ces manies agressives, insupportables à tout le monde ; il ne mangeait pas d'araignées, ne jouait d'aucun instrument et ne lisait de vers à personne ; c'était un garçon posé, tranquille, parlant peu, écoutant moins, et dont l'œil à demi ouvert semblait regarder en dedans.

Il vivait accroupi sur le coin d'un divan, étayé de chaque côté par une pile de coussins, s'inquiétant aussi peu des affaires du temps que de ce qui se passe dans la lune. — Il y avait très peu de substantifs qui fissent de l'effet sur lui, et

jamais personne ne fut moins sensible aux grands mots. Il ne tenait en aucune façon à ses droits politiques et pensait que le peuple est toujours libre au cabaret.

Ses idées sur toutes choses étaient fort simples : il aimait mieux ne rien faire que de travailler ; il préférait le bon vin à la piquette, et une belle femme à une laide ; en histoire naturelle, il avait une classification on ne peut plus succincte : ce qui se mange et ce qui ne se mange pas. — Il était d'ailleurs parfaitement détaché de toute chose humaine, et tellement raisonnable qu'il paraissait fou.

Il n'avait pas le moindre amour-propre ; il ne se croyait pas le pivot de la création, et comprenait fort bien que la terre pouvait tourner sans qu'il s'en mêlât ; il ne s'estimait pas beaucoup plus que l'acarus du fromage ou les anguilles du vinaigre ; en face de l'éternité et de l'infini, il ne se sentait pas le courage d'être vaniteux ; ayant quelquefois regardé par le microscope et le télescope, il ne s'exagérait pas l'importance humaine ; sa taille était de cinq pieds quatre pouces, mais il se

disait que les habitants du soleil pouvaient bien avoir huit cents lieues de haut.

Tel était notre ami Tiburce.

On aurait tort de croire, d'après ceci, que Tiburce fut dénué de passions. Sous les cendres de cette tranquillité, couvait plus d'un tison ardent. Pourtant on ne lui connaissait pas de maîtresse en titre, et il se montrait peu galant envers les femmes. Tiburce, comme presque tous les jeunes gens d'aujourd'hui, sans être précisément un poète ou un peintre, avait lu beaucoup de romans et vu beaucoup de tableaux ; en sa qualité de paresseux, il préférait vivre sur la foi d'autrui ; il aimait avec l'amour du poète, il regardait avec les yeux du peintre, et connaissait plus de portraits que de visages ; la réalité lui répugnait, et, à force de vivre dans les livres et les peintures, il en était arrivé à ne plus trouver la nature vraie.

Les madones de Raphaël, les courtisanes du Titien lui rendaient laides les beautés les plus notoires : la Laure de Pétrarque, la Béatrix de Dante, l'Haïdée de Byron, la Camille d'André Chénier, lui

faisaient paraître vulgaires les femmes en chapeau, en robe et en mantelet dont il aurait pu devenir l'amant : il n'exigeait cependant pas un idéal avec des ailes à plumes blanches et une auréole autour de la tête ; mais ses études sur la statuaire antique, les écoles d'Italie, la familiarité des chefs-d'œuvre de l'art, la lecture des poètes, l'avaient rendu d'une exquise délicatesse en matière de forme, et il lui eût été impossible d'aimer la plus belle âme du monde, à moins qu'elle n'eût les épaules de la Vénus de Milo. — Aussi Tiburce n'était-il amoureux de personne.

Cette préoccupation de la beauté se trahissait par la quantité de statuette, de plâtres moulés, de dessins et de gravures qui encombraient et tapisaient sa chambre, qu'un bourgeois eût trouvée une habitation peu vraisemblable ; car il n'avait d'autres meubles que le divan cité plus haut et quelques carreaux de diverses couleurs épars sur le tapis. N'ayant pas de secrets, il se passait facilement de secrétaire, et l'incommodité des commodes était un fait démontré pour lui.

Tiburce allait rarement dans le monde, non par sauvagerie, mais par nonchalance ; il accueillait très bien ses amis et ne leur rendait jamais visite. — Tiburce était-il heureux ? non, mais il n'était pas malheureux ; seulement, il aurait bien voulu pouvoir s'habiller de rouge. Les gens superficiels l'accusaient d'insensibilité et les femmes entretenues ne lui trouvaient pas d'âme, mais au fond c'était un cœur d'or, et sa recherche de la beauté physique trahissait aux yeux attentifs d'amères déceptions dans le monde de la beauté morale. — À défaut de la suavité du parfum, il cherchait l'élégance du vase ; il ne se plaignait pas, il ne faisait pas d'élégies, il ne portait pas ses manchettes en pleureuse, mais l'on voyait bien qu'il avait souffert autrefois, qu'il avait été trompé et qu'il ne voulait plus aimer qu'à bon escient. Comme la dissimulation du corps est bien plus difficile que celle de l'âme, il s'en tenait à la perfection matérielle ; mais, hélas ! un beau corps est aussi rare qu'une belle âme. D'ailleurs, Tiburce, dépravé par les rêveries des romanciers, vivant dans la société idéale et charmante créée par les poètes, l'œil plein des chefs-d'œuvre de la sta-

tuale et de la peinture, avait le goût dédaigneux et superbe, et ce qu'il prenait pour de l'amour n'était que de l'admiration d'artiste. — Il trouvait des fautes de dessin dans sa maîtresse ; — sans qu'il s'en doutât, la femme n'était pour lui qu'un modèle.

Un jour, ayant fumé son hooka, regardé la triple Léda du Corrège dans son cadre à filets, retourné en tous sens la dernière figurine de Pradier, pris son pied gauche dans sa main droite et son pied droit dans sa main gauche, posé ses talons sur le bord de la cheminée, Tiburce, au bout de ses moyens de distraction, fut obligé de convenir vis-à-vis de lui-même qu'il ne savait que devenir, et que les grises araignées de l'ennui descendaient le long des murailles de sa chambre toute poudreuse de somnolence.

Il demanda l'heure — on lui répondit qu'il était 1 heure moins un quart, ce qui lui parut décisif et sans réplique. Il se fit habiller et se mit à courir les rues ; en marchant, il réfléchit qu'il avait le cœur vide et sentit le besoin de faire une passion, comme on dit en argot parisien.

Cette louable résolution prise, il se posa les questions suivantes : « Aimerai-je une Espagnole au teint d'ambre, aux sourcils violents, aux cheveux de jais ? une Italienne aux linéaments antiques, aux paupières orangées cernant un regard de flamme ? une Française fluette avec un nez à la Roxelane et un pied de poupée ? une Juive rouge avec une peau bleu de ciel et des yeux verts ? une négresse noire comme la nuit et luisante comme un bronze neuf ? Aurai-je une passion brune ou une passion blonde ? Perplexité grande ! »

Comme il allait tête baissée, songeant à tout cela, il se cogna contre quelque chose de dur qui fit un saut en arrière en proférant un horrible jurament. Ce quelque chose était un peintre de ses amis : ils entrèrent tous deux au Musée. — Le peintre, grand enthousiaste de Rubens, s'arrêtait de préférence devant les toiles du Michel-Ange néerlandais qu'il louait avec une furie d'admiration tout à fait communicative. Tiburce, rassasié de la ligne grecque, du contour romain, du ton fauve des maîtres d'Italie, prenait plaisir à ces formes rebondies, à ces chairs satinées, à ces

carnations épanouies comme des bouquets de fleurs, à toute cette santé luxurieuse que le peintre d'Anvers fait circuler sous la peau de ses figures en réseaux d'azur et de vermillon. Son œil caressait avec une sensualité complaisante ces belles épaules nacrées et ces croupes de sirènes inondées de cheveux d'or et de perles marines. Tiburce, qui avait une très grande faculté d'assimilation, et qui comprenait également bien les types les plus opposés, était en ce moment-là aussi flamand que s'il fût né dans les polders et n'eût jamais perdu de vue le fort de Lillo et le clocher d'Antwerpen.

« Voilà qui est convenu, se dit-il en sortant de la galerie, j'aimerais une Flamande. »

Comme Tiburce était l'homme le plus logique du monde, il se posa ce raisonnement tout à fait victorieux, à savoir que les Flamandes devaient être beaucoup plus communes en Flandre qu'ailleurs, et qu'il était urgent pour lui d'aller en Belgique – *au pourchas du blond*. – Ce Jason d'une nouvelle espèce, en quête d'une autre toison d'or, prit le soir même la diligence de Bruxelles avec la précipitation d'un banqueroutier las du

commerce des hommes et sentant le besoin de quitter la France, cette terre classique des beaux-arts, des belles manières et des gardes du commerce.

Au bout de quelques heures, Tiburce vit paraître, non sans joie, sur les enseignes des cabarets, le lion belge sous la figure d'un caniche en culotte de nankin, accompagné de l'inévitable *Verkoopt men dranken*. Le lendemain soir, il se promenait à Bruxelles sur la Magdalena-Strass, gravissait la Montagne-aux-herbes-potagères, admirait les vitraux de Sainte-Gudule et le beffroi de l'hôtel de ville, et regardait, non sans inquiétude, toutes les femmes qui passaient.

Il rencontra un nombre incalculable de négresses, de mulâtresses, de quarteronnes, de métisses, de griffes, de femmes jaunes, de femmes cuivrées, de femmes vertes, de femmes couleur de revers de botte, mais pas une seule blonde ; s'il avait fait un peu plus chaud, il aurait pu se croire à Séville ; rien n'y manquait, pas même la mantille noire.

Pourtant, en rentrant dans son hôtel, rue d'Or, il aperçut une jeune fille qui n'était que châtain foncé, mais elle était laide ; le lendemain, il vit aussi près de la résidence de Laeken une Anglaise avec des cheveux rouge carotte et des brodequins vert tendre ; mais elle avait la maigreur d'une grenouille enfermée depuis six mois dans un bocal pour servir de baromètre, ce qui la rendait peu propre à réaliser un idéal dans le goût de Rubens.

Voyant que Bruxelles n'était peuplé que d'Andalouses au *sein bruni*, ce qui s'explique du reste aisément par la domination espagnole qui pesa longtemps sur les Pays-Bas, Tiburce résolut d'aller à Anvers, pensant avec quelque apparence de raison que les types familiers à Rubens, et si constamment reproduits sur ses toiles, devaient se trouver fréquemment dans sa ville natale et bien-aimée.

En conséquence, il se rendit à la station du chemin de fer qui va de Bruxelles à Anvers. – Le cheval de vapeur avait déjà mangé son avoine de charbon, il renâclait d'impatience et soufflait par

ses naseaux enflammés, avec un râle strident, d'épaisses bouffées de fumée blanche, entremêlées d'aigrettes d'étincelles. Tiburce s'assit dans sa stalle en compagnie de cinq Wallons immobiles à leurs places comme des chanoines au chapitre, et le convoi partit. — La marche fut d'abord modérée : on n'allait guère plus vite que dans une chaise de poste à dix francs de guides ; bientôt le cheval s'anima et fut pris d'une incroyable furie de vitesse. Les peupliers du chemin fuyaient à droite et à gauche comme une armée en déroute, le paysage devenait confus et s'estompait dans une grise vapeur ; le colza et l'œillette tиграient vaguement de leurs étoiles d'or et d'azur les bandes noires du terrain ; de loin en loin une grêle silhouette de clocher se montrait dans les roulis des nuages et disparaissait sur-le-champ comme un mât de vaisseau sur une mer agitée ; de petits cabarets rose tendre ou vert pomme s'ébauchaient rapidement au fond de leurs courtils sous leurs guirlandes de vigne vierge ou de houblon ; çà et là des flaques d'eau encadrées de vase brune papillotaient aux yeux comme les miroirs des pièges d'alouettes. Cependant le monstre de fonte éruc-

tait avec un bruit toujours croissant son haleine d'eau bouillante ; il sifflait comme un cachalot asthmatique, une sueur ardente couvrait ses flancs de bronze. – Il semblait se plaindre de la rapidité insensée de sa course et demander grâce à ses noirs postillons qui l'éperonnaient à grandes pelletées de tourbe. – Un bruit de tampons et de chaînes qui se heurtaient se fit entendre : on était arrivé.

Tiburce se mit à courir à droite et à gauche sans dessein arrêté, comme un lapin qu'on sortirait tout à coup de sa cage ; il prit la première rue qui se présenta à lui, puis une seconde, puis une troisième, et s'enfonça bravement au cœur de la vieille ville, cherchant le blond avec une ardeur digne des anciens chevaliers d'aventures.

Il vit une grande quantité de maisons peintes en gris de souris, en jaune serin, en vert céladon, en lilas clair, avec des toits en escalier, des pignons à volute, des portes à bossages vermiculés, à colonnes trapues, ornées de bracelets quadrangulaires comme celles du Luxembourg, des fenêtres renaissance à mailles de plomb, des masca-

rons, des poutres sculptées, et mille curieux détails d'architecture qui l'auraient enchanté en toute autre occasion ; il jeta à peine un regard distrait sur les madones enluminées, sur les christes qui portent des lanternes au coin des carrefours, les saints de bois ou de cire avec leurs dorloteries et leur clinquant, tous ces emblèmes catholiques si étranges pour un habitant de nos villes voltairiennes. Un autre soin l'occupait : ses yeux cherchaient, à travers les teintes bitumineuses des vitres enfumées, quelque blanche apparition féminine, un bon et calme visage brabançon vermillonné des fraîcheurs de la pêche et souriant dans son auréole de cheveux d'or. Il n'aperçut que des vieilles femmes faisant de la dentelle, lisant des livres de prières, ou tapies dans des encoignures et guettant le passage de quelque rare promeneur réfléchi par les glaces de leur espion ou la boule d'acier poli suspendue à la voûte.

Les rues étaient désertes et plus silencieuses que celles de Venise ; l'on n'entendait d'autre bruit que celui des heures sonnant aux carillons des diverses églises sur tous les tons possibles au

moins pendant vingt minutes ; les pavés, encadrés d'une frange d'herbe comme ceux des maisons abandonnées, montraient le peu de fréquence et le petit nombre de passants. Rasant le sol comme les hirondelles furtives, quelques femmes, enveloppées discrètement dans les plis sombres de leur faille, filaient à petit bruit le long des maisons, suivies quelquefois d'un petit garçon portant leur chien. — Tiburce hâtait le pas pour découvrir leurs figures enfouies sous les ombres du capuchon, et trouvait des têtes maigres et pâles à lèvres serrées, avec des yeux cerclés de bistre, des mentons prudents, des nez fins et circonspects, de vraies physiologies de dévotes romaines ou de duègnes espagnoles ; son œillade ardente se brisait contre des regards morts, des regards de poisson cuit.

De carrefour en carrefour, de rue en rue, Tiburce finit par aboutir sur le quai de l'Escaut par la porte du Port. Ce spectacle magnifique lui arracha un cri de surprise : une quantité innombrable de mâts, d'agrès et de vergues simulait sur le fleuve une forêt dépouillée de feuilles et réduite au simple squelette. Les guibres et les antennes

s'appuyaient familièrement sur le parapet du quai comme des chevaux qui reposent leur tête sur le col de leur voisin d'attelage ; il y avait là des hourques hollandaises à croupe rebondie avec leurs voiles rouges, des bricks américains effilés et noirs avec leurs cordages menus comme des fils de soie ; des koffs norvégiens couleur de saumon, exhalant un pénétrant arôme de sapin raboté ; des chalands, des chasse-marée, des sauniers bretons, des charbonniers anglais, des vaisseaux de toutes les parties du monde. – Une odeur indéfinissable de hareng saur, de tabac, de suif rance, de goudron fondu, relevée par les âcres parfums des navires arrivant de Batavia, chargés de poivre, de cannelle, de gingembre, de cochenille, flottait dans l'air par épaisses bouffées comme la fumée d'une immense cassolette allumée en l'honneur du commerce.

Tiburce, espérant trouver dans la classe inférieure le vrai type flamand et populaire, entra dans les tavernes et les estaminets ; il y but du faro, du lambick, de la bière blanche de Louvain, de l'ale, du porter, du whiskey, voulant faire par la

même occasion connaissance avec le Bacchus septentrional. – Il fuma aussi des cigares de plusieurs espèces, mangea du saumon, de la sauer-kraut, des pommes de terre jaunes, du roastbeef saignant, et s'assimila toutes les jouissances du pays.

Pendant qu'il dînait, des Allemandes à figures busquées, basanées comme des Bohèmes, avec des jupons courts et des béguins d'Alsaciennes, vinrent piauler piteusement devant sa table un *lieder* lamentable en s'accompagnant du violon et autres instruments disgracieux. La blonde Allemagne, comme pour narguer Tiburce, s'était barbouillée du hâle le plus foncé ; il leur jeta tout en colère une poignée de *cents* qui lui valut un autre *lieder* de reconnaissance plus aigu et plus barbare que le premier.

Le soir, il alla voir dans les musicos les matelots danser avec leurs maîtresses ; toutes avaient d'admirables cheveux noirs vernis et brillants comme l'aile du corbeau ; une fort jolie créole vint même s'asseoir près de lui et trempa familièrement ses lèvres dans son verre, suivant la coutume du pays, et essaya de lier conversation avec

lui en fort bon espagnol, car elle était de La Havane ; elle avait des yeux d'un noir si velouté, un teint d'une pâleur si chaude et si dorée, un si petit pied, une taille si mince que Tiburce, exaspéré, l'envoya à tous les diables, ce qui surprit fort la pauvre créature, peu accoutumée à un pareil accueil.

Parfaitement insensible aux perfections brunes des danseuses, Tiburce se retira à son hôtel des Armes du Brabant. Il se déshabilla fort mécontent, et, en s'entortillant de son mieux dans ces serviettes ouvrées qui servent de draps en Flandre, il ne tarda pas à s'endormir du sommeil des justes.

Il fit les rêves les plus blonds du monde.

Les nymphes et les figures allégoriques de la galerie de Médicis dans le déshabillé le plus galant vinrent lui faire une visite nocturne ; elles le regardaient tendrement avec leurs larges prunelles azurées, et lui souriaient, de l'air le plus amical du monde, de leurs lèvres épanouies comme des fleurs rouges dans la blancheur de lait de leurs fi-

gures rondes et potelées. – L'une d'elles, la néréide du tableau du *Voyage de la reine*, poussait la familiarité jusqu'à passer dans les cheveux du dormeur éperdu d'amour ses jolis doigts effilés enluminés de carmin. Une draperie de brocart ramage cachait fort adroitement la difformité de ses jambes squameuses terminées en queue fourchue ; ses cheveux blonds étaient coiffés d'algues et de corail, comme il sied à une fille de la mer ; elle était adorable ainsi. Des groupes d'enfants joufflus et vermeils comme des roses nageaient dans une atmosphère lumineuse soutenant des guirlandes de fleurs d'un éclat insoutenable, et faisaient descendre du ciel une pluie parfumée. À un signe que fit la néréide, les nymphes se mirent sur deux rangs et nouèrent ensemble le bout de leurs longues chevelures rousses, de façon à former une espèce de hamac en filigrane d'or pour l'heureux Tiburce et sa maîtresse à nageoires de poisson ; ils s'y placèrent en effet, et les nymphes les balançaient en remuant légèrement la tête sur un rythme d'une douceur infinie.

Tout à coup un bruit sec se fit entendre, les fils d'or se rompirent, Tiburce roula par terre. Il ouvrit les yeux, et ne vit plus qu'une horrible figure couleur de bronze qui fixait sur lui de grands yeux d'émail dont le blanc seul paraissait.

« *Mein Herr*, voilà le déjeuner de vous », dit une vieille négresse hottentote, servante de l'hôtel, en posant sur un guéridon un plateau chargé de vaisselle et d'argenterie.

« Ah çà ! j'aurais dû aller en Afrique pour trouver des blondes », grommela Tiburce en attaquant son beefsteack d'une façon désespérée.

## CHAPITRE II.

Tiburce, convenablement repu, sortit de l'hôtel des Armes du Brabant dans l'intention consciencieuse et louable de continuer la recherche de son idéal. Il ne fut pas plus heureux que la veille ; de brunes ironies, débouchant de toutes les rues, lui jetaient des sourires sournois et railleurs ; l'Inde, l'Afrique, l'Amérique, défilèrent devant lui en échantillons plus ou moins cuivrés, on eût dit que la digne ville, prévenue de son dessein, cachait par moquerie, au fond de ses plus impénétrables arrière-cours et derrière ses plus obscurs vitrages toutes celles de ses filles qui eussent pu rappeler de près ou de loin les figures de Jordaens et de Rubens : avare de son or, elle prodiguait son ébène.

Outré de cette espèce de dérision muette, Tiburce visita, pour y échapper, les musées et les galeries. L'Olympe flamand rayonna de nouveau à ses yeux. Les cascades de cheveux recommencè-

rent à ruisseler par petites ondes rousses avec un frissonnement d'or et de lumière ; les épaules des allégories, ravivant leur blancheur argentée, étincelèrent plus vivement que jamais : l'azur des prunelles devint plus clair, les joues en fleur s'épanouirent comme des touffes d'œillets ; une vapeur rose réchauffa la pâleur bleuâtre des genoux, des coudes et des doigts de toutes ces blondes déesses ; des luisants satinés, des moires de lumière, des reflets vermeils glissèrent en se jouant sur les chairs rondes et potelées ; les draperies gorge-de-pigeon s'enflèrent sous l'haleine d'un vent invisible et se mirent à voltiger dans la vapeur azurée ; la fraîche et grasse poésie néerlandaise se révéla tout entière à notre voyageur enthousiaste.

Mais ces beautés sur toile ne lui suffisaient pas. Il était venu chercher des types vivants et réels. Depuis assez longtemps il se nourrissait de poésie écrite et peinte, et il avait pu s'apercevoir que le commerce des abstractions n'était pas des plus substantiels. — Sans doute, il eût été beaucoup plus simple de rester à Paris et de devenir

amoureux d'une jolie femme, ou même d'une laide comme tout le monde ; mais Tiburce ne comprenait pas la nature, et ne pouvait la lire que dans les traductions. Il saisissait admirablement bien tous les types réalisés dans les œuvres des maîtres, mais il ne les aurait pas aperçus de lui-même s'il les eût rencontrés dans la rue ou dans le monde ; en un mot, s'il eût été peintre, il aurait fait des vignettes sur les vers des poètes ; s'il eût été poète, il eût fait des vers sur les tableaux des peintres. L'art s'était emparé de lui trop jeune et l'avait corrompu et faussé ; ces caractères-là sont plus communs que l'on ne pense dans notre extrême civilisation, où l'on est plus souvent en contact avec les œuvres des hommes qu'avec celles de la nature.

Un instant Tiburce eut l'idée de transiger avec lui-même, et se dit cette phrase lâche et malsonnante : « C'est une jolie couleur de cheveux que la couleur châtain. » Il alla même, le sycophante, le misérable, l'homme de peu de foi, jusqu'à s'avouer que les yeux noirs étaient fort vifs et très agréables. Il est vrai de dire, pour l'excuser, qu'il

avait battu en tout sens, et cela sans le moindre résultat, une ville que tout autorisait à croire essentiellement blonde. Un peu de découragement lui était bien permis.

Au moment où il prononçait intérieurement ce blasphème, un charmant regard bleu, enveloppé d'une mantille, scintilla devant lui et disparut comme un feu follet par l'angle de la place de Meir.

Tiburce doubla le pas, mais il ne vit plus rien ; la rue était déserte dans toute sa longueur. Sans doute, la fugitive vision était entrée dans une des maisons voisines, ou s'était éclipsée par quelque passage inconnu ; Tiburce désappointé, après avoir regardé le puits à volutes de fer, forgé par Quintin-Metzys, le peintre serrurier, eut la fantaisie, faute de mieux, d'examiner la cathédrale, qu'il trouva badigeonnée de haut en bas d'un jaune serin abominable. Heureusement, la chaire en bois sculpté de Verbruggen, avec ses rinceaux chargés d'oiseaux, d'écureuils, de dindons faisant la roue, et de tout l'attirail zoologique qui entourait Adam et Ève dans le paradis terrestre, rachetait cet em-

pâtement général par la finesse de ses arêtes et le précieux de ses détails ; heureusement, les blasons des familles nobles, les tableaux d'Otto Venius, de Rubens et de Van Dyck cachaiert en partie cette odieuse teinte si chère à la bourgeoisie et au clergé.

Quelques béguines en prières étaient disséminées sur le pavé de l'église ; mais la ferveur de leur dévotion inclinait tellement leurs visages sur leurs livres de prières à tranche rouge, qu'il était difficile d'en distinguer les traits. D'ailleurs la sainteté du lieu et l'antiquité de leur tournure empêchaient Tiburce d'avoir envie de pousser plus loin ses investigations.

Cinq ou six Anglais, tout essoufflés d'avoir monté et descendu les quatre cent soixante et dix marches du clocher, que la neige de colombe dont il est recouvert en tout temps fait ressembler à une aiguille des Alpes, examinaient les tableaux, et, ne s'en rapportant qu'à demi à l'érudition bavarde de leur cicerone, cherchaient dans leur guide du voyageur les noms des maîtres, de peur d'admirer une chose pour l'autre, et répétaient à

chaque toile, avec un flegme imperturbable : « *It is a very fine exhibition.* » – Ces Anglais avaient des figures carrées, et la distance prodigieuse qui existait de leur nez à leur menton montrait la pureté de leur race. Quant à l'Anglaise qui était avec eux, c'était celle que Tiburce avait déjà vue près de la résidence de Laeken ; elle portait les mêmes brodequins verts et les mêmes cheveux rouges. Tiburce, désespérant du blond de la Flandre, fut presque sur le point de lui décocher une œillade assassine ; mais les couplets de vaudeville contre la perfide Albion lui revinrent à la mémoire fort à propos.

En l'honneur de cette compagnie, si évidemment britannique, qui ne se remuait qu'avec un cliquetis de guinées, le bedeau ouvrit les volets qui cachent les trois quarts de l'année les deux miraculeuses peintures de Rubens : le *Crucifiement* et la *Descente de croix*.

Le *Crucifiement* est une œuvre à part, et, lorsqu'il le peignit, Rubens rêvait de Michel-Ange. Le dessin est âpre, sauvage, violent comme celui de l'école romaine ; tous les muscles ressortent à

la fois, tous les os et tous les cartilages paraissent, des nerfs d'acier soulèvent des chairs de granit. — Ce n'est plus là le vermillon joyeux dont le peintre d'Anvers saupoudre insouciamment ses innombrables productions, c'est le bistre italien dans sa plus fauve intensité ; les bourreaux, colosses à formes d'éléphant, ont des mufles de tigre et des allures de férocité bestiale ; le Christ lui-même, participant à cette exagération, a plutôt l'air d'un Milon de Crotone cloué sur un chevalet par des athlètes rivaux, que d'un Dieu se sacrifiant volontairement pour le rachat de l'humanité. Il n'y a là de flamand que le grand chien de Sneyders, qui aboie dans un coin de la composition.

Lorsque les volets de la *Descente de croix* s'entrouvrirent, Tiburce éprouva un éblouissement vertigineux, comme s'il eût regardé dans un gouffre de lumière ; la tête sublime de la Madeleine flamboyait victorieusement dans un océan d'or, et semblait illuminer des rayons de ses yeux l'atmosphère grise et blafarde tamisée par les étroites fenêtres gothiques. Tout s'effaça autour de lui ; il se fit un vide complet, les Anglais carrés,

l'Anglaise rouge, le bedeau violet, il n'aperçut plus rien.

La vue de cette figure fut pour Tiburce une révélation d'en haut ; des écailles tombèrent de ses yeux, il se trouvait face à face avec son rêve secret, avec son espérance inavouée : l'image insaisissable qu'il avait poursuivie de toute l'ardeur d'une imagination amoureuse, et dont il n'avait pu apercevoir que le profil ou un dernier pli de robe, aussitôt disparu ; la chimère capricieuse et farouche, toujours prête à déployer ses ailes inquiètes, était là devant lui, ne fuyant plus, immobile dans la gloire de sa beauté. Le grand maître avait copié dans son propre cœur la maîtresse pressentie et souhaitée ; il lui semblait avoir peint lui-même le tableau ; la main du génie avait dessiné fermement et à grands traits ce qui n'était qu'ébauché confusément chez lui, et vêtu de couleurs splendides son obscure fantaisie d'inconnu. Il reconnaissait cette tête, qu'il n'avait pourtant jamais vue.

Il resta là, muet, absorbé, insensible, comme un homme tombé en catalepsie, sans remuer les

paupières et plongeant les yeux dans le regard infini de la grande repentante.

Un pied du Christ, blanc d'une blancheur exsangue, pur et mat comme une hostie, flottait avec toute la mollesse inerte de la mort sur la blonde épaule de la sainte, escabeau d'ivoire placé là par le maître sublime pour descendre le divin cadavre de l'arbre de rédemption. — Tiburce se sentit jaloux du Christ. — Pour un pareil bonheur, il eût volontiers enduré la passion. — La pâleur bleuâtre des chairs le rassurait à peine. Il fut aussi profondément blessé que la Madeleine ne détournât pas vers lui son œil onctueux et lustré, où le jour mettait ses diamants et la douleur ses perles ; la persistance douloureuse et passionnée de ce regard qui enveloppait le corps bien-aimé d'un suaire de tendresse, lui paraissait mortifiante pour lui et souverainement injuste. Il aurait voulu que le plus imperceptible mouvement lui donnât à entendre qu'elle était touchée de son amour ; il avait déjà oublié qu'il était devant une peinture, tant la passion est prompte à prêter son ardeur même aux objets incapables d'en ressentir. Pygmalion dut

être étonné comme d'une chose fort surprenante que sa Statue ne lui rendît pas caresse pour caresse ; Tiburce ne fut pas moins atterré de la froideur de son amante peinte.

Agenouillée dans sa robe de satin vert aux plis amples et puissants, elle continuait à contempler le Christ avec une expression de volupté douloureuse comme une maîtresse qui veut se rassasier des traits d'un visage adoré qu'elle ne doit plus revoir ; ses cheveux s'effilaient sur ses épaules en franges lumineuses ; – un rayon de soleil égaré par hasard rehaussait la chaude blancheur de son linge et de ses bras de marbre doré ; – sous la lueur vacillante, sa gorge semblait s'enfler et palpiter avec une apparence de vie ; les larmes de ses yeux fondaient et ruisselaient comme des larmes humaines.

Tiburce crut qu'elle allait se lever et descendre du tableau.

Tout à coup il se fit nuit : la vision s'éteignit.

Les Anglais s'étaient retirés après avoir dit : « *Very well, a pretty picture* », et le bedeau, en-

nuyé de la longue contemplation de Tiburce, avait poussé les volets et lui demandait la rétribution habituelle. Tiburce lui donna tout ce qu'il avait dans sa poche ; les amants sont généreux avec les duègnes ; – le bedeau anversois était la duègne de la Madeleine, et Tiburce, pensant déjà à une autre entrevue, avait à cœur de se le rendre favorable.

Le saint Christophe colossal et l'ermite portant une lanterne, peints sur l'extérieur des panneaux, morceaux cependant fort remarquables, furent loin de consoler Tiburce de la fermeture de cet éblouissant tabernacle, où le génie de Rubens étincelle comme un ostensor chargé de pierreries.

Il sortit de l'église emportant dans son cœur la flèche barbelée de l'amour impossible : il avait enfin rencontré la passion qu'il cherchait, mais il était puni par où il avait péché : il avait trop aimé la peinture, il était condamné à aimer un tableau. La nature délaissée pour l'art se vengeait d'une façon cruelle ; l'amant le plus timide auprès de la femme la plus vertueuse garde toujours dans un coin de son cœur une furtive espérance : pour Tiburce, il était sûr de la résistance de sa maîtresse

et savait parfaitement qu'il ne serait jamais heureux ; aussi sa passion était-elle une vraie passion, une passion extravagante, insensée et capable de tout ; – elle brillait surtout par le désintéressement.

Que l'on ne se moque pas trop de l'amour de Tiburce : combien ne rencontre-t-on pas de gens très épris de femmes qu'ils n'ont vues qu'encadrées dans une loge de théâtre, à qui ils n'ont jamais adressé la parole, et dont ils ne connaissent pas même le son de voix ? ces gens-là sont-ils beaucoup plus raisonnables que notre héros, et leur idole impalpable vaut-elle la Madeleine d'Anvers ?

Tiburce marchait d'un air mystérieux et fier comme un galant qui revient d'un premier rendez-vous. La vivacité de la sensation qu'il éprouvait le surprenait agréablement – lui qui n'avait jamais vécu que par le cerveau, il sentait son cœur ; c'était nouveau : aussi se laissa-t-il aller tout entier aux charmes de cette fraîche impression ; une femme véritable ne l'eût pas touché à ce point. Un homme factice ne peut être ému que par une

chose factice ; il y a harmonie : le vrai serait discordant. Tiburce, comme nous l'avons dit, avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup pensé et peu senti ; ses fantaisies étaient seulement des fantaisies de tête, la passion chez lui ne dépassait guère la cravate ; cette fois il était amoureux réellement, comme un écolier de rhétorique ; l'image éblouissante de la Madeleine voltigeait devant ses yeux en taches lumineuses, comme s'il eût regardé le soleil ; le moindre petit pli, le plus imperceptible détail se dessinait nettement dans sa mémoire, le tableau était toujours présent pour lui. Il cherchait sérieusement dans sa tête les moyens d'animer cette beauté insensible et de la faire sortir de son cadre ; – il songea à Prométhée, qui ravit le feu du ciel pour donner une âme à son œuvre inerte ; à Pygmalion, qui sut trouver le moyen d'attendrir et d'échauffer un marbre ; il eut l'idée de se plonger dans l'océan sans fond des sciences occultes, afin de découvrir un enchantement assez puissant pour donner une vie et un corps à cette vaine apparence. Il délirait, il était fou : vous voyez bien qu'il était amoureux.

Sans arriver à ce degré d'exaltation, n'avez-vous pas vous-même été envahi par un sentiment de mélancolie inexprimable dans une galerie d'anciens maîtres, en songeant aux beautés disparues représentées par leurs tableaux ? Ne voudrait-on pas donner la vie à toutes ces figures pâles et silencieuses qui semblent rêver tristement sur l'outremer verdi ou le noir charbonné qui leur sert de fond ? Ces yeux, dont l'étincelle scintille plus vivement sous le voile de la vétusté, ont été copiés sur ceux d'une jeune princesse ou d'une belle courtisane dont il ne reste plus rien, pas même un seul grain de cendre ; ces bouches, entrouvertes par des sourires peints, rappellent de véritables sourires à jamais envolés. Quel dommage, en effet, que les femmes de Raphaël, du Corrège et de Titien ne soient que des ombres impalpables ! et pourquoi leurs modèles n'ont-ils pas reçu comme leurs peintures le privilège de l'immortalité ? — Le sérail du plus voluptueux sultan serait peu de chose à côté de celui que l'on pourrait composer avec les odalisques de la peinture, et il est vraiment dommage que tant de beauté soit perdue.

Tous les jours Tiburce allait à la cathédrale et s'abîmait dans la contemplation de sa Madeleine bien-aimée, et chaque soir il en revenait plus triste, plus amoureux et plus fou que jamais. — Sans aimer de tableaux, plus d'un noble cœur a éprouvé les souffrances de notre ami en voulant souffler son âme à quelque morne idole qui n'avait de la vie que le fantôme extérieur, et ne comprenait pas plus la passion qu'elle inspirait qu'une figure coloriée.

À l'aide de fortes lorgnettes notre amoureux scrutait sa beauté jusque dans les touches les plus imperceptibles. Il admirait la finesse du grain, la solidité et la souplesse de la pâte, l'énergie du pinceau, la vigueur du dessin, comme un autre admire le velouté de la peau, la blancheur et la belle coloration d'une maîtresse vivante : sous prétexte d'examiner le travail de plus près, il obtint une échelle de son ami le bedeau, et, tout frémissant d'amour, il osa porter une main téméraire sur l'épaule de la Madeleine. Il fut très surpris, au lieu du moelleux satiné d'une épaule de femme, de ne trouver qu'une surface âpre et rude comme une

lime, gaufrée et martelée en tous sens par l'impétuosité de brosse du fougueux peintre. Cette découverte attrista beaucoup Tiburce, mais, dès qu'il fut redescendu sur le pavé de l'église, son illusion le reprit.

Tiburce passa ainsi plus de quinze jours dans un état de lyrisme transcendantal, tendant des bras éperdus à sa chimère, implorant quelque miracle du ciel. — Dans les moments lucides il se résignait à chercher dans la ville quelque type se rapprochant de son idéal, mais ses recherches n'aboutissaient à rien, car l'on ne trouve pas aisément, le long des rues et des promenades, un pareil diamant de beauté.

Un soir, cependant, il rencontra encore à l'angle de la place de Meïr le charmant regard bleu dont nous avons parlé : cette fois la vision disparut moins vite, et Tiburce eut le temps de voir un délicieux visage encadré d'opulentes touffes de cheveux blonds, un sourire ingénu sur les lèvres les plus fraîches du monde. Elle hâta le pas lorsqu'elle se sentit suivie, mais Tiburce, en se maintenant à distance, put la voir s'arrêter devant une

bonne vieille maison flamande, d'apparence pauvre, mais honnête. Comme on tardait un peu à lui ouvrir, elle se retourna un instant, sans doute par un vague instinct de coquetterie féminine, pour voir si l'inconnu ne s'était pas découragé du trajet assez long qu'elle lui avait fait parcourir. Tiburce, comme illuminé par une lueur subite, s'aperçut qu'elle ressemblait d'une manière frappante – à la Madeleine.

## CHAPITRE III.

La maison où était entrée la svelte figure avait un air de bonhomie flamande tout à fait patriarcal ; elle était peinte couleur rose sèche avec de petites raies blanches pour figurer les joints de la pierre ; le pignon denticulé en marches d'escalier, le toit fenestré de lucarnes à volutes, l'imposte représentant avec une naïveté toute gothique l'histoire de Noé raillé par ses fils, le nid de cigogne, les pigeons se toilettant au soleil, achevaient d'en compléter le caractère, on eût dit une de ces fabriques si communes dans les tableaux de Van der Heyden ou de Teniers.

Quelques brindilles de houblon tempéraient par leur verdoyant badinage ce que l'aspect général pouvait avoir de trop strict et de trop propre. Des barreaux faisant le ventre grillaient les fenêtres inférieures, et sur les deux premières vitres étaient appliqués des carrés de tulle semés de larges bouquets de broderie à la mode bruxel-

loise ; dans l'espace laisse vide par le renflement des barres de fer, se prélassaient deux pots de faïence de la Chine contenant quelques œillets étiolés et d'apparence malade, malgré le soin évident qu'en prenait leur propriétaire ; car leurs têtes languissantes étaient soutenues par des cartes à jouer et un système assez compliqué de petits échafaudages de brins d'osier. — Tiburce remarqua ce détail, qui indiquait une vie chaste et contenue, tout un poème de jeunesse et de pureté.

Comme il ne vit pas ressortir, au bout de deux heures d'attente, la belle Madeleine au regard bleu, il en conclut judicieusement qu'elle devait demeurer là ; ce qui était vrai : il ne s'agissait plus que de savoir son nom, sa position dans le monde, de lier connaissance avec elle et de s'en faire aimer : peu de chose en vérité. Un Lovelace de profession n'y eût pas été empêché cinq minutes ; mais le brave Tiburce n'était pas un Lovelace : au contraire, il était hardi en pensée, timide en action ; personne n'était moins habile à passer du général au particulier, et il avait en affaires d'amour le plus formel besoin d'un honnête Pan-

darus qui vantât ses perfections et lui arrangeât ses rendez-vous. Une fois en train, il ne manquait pas d'éloquence ; il débitait avec assez d'aplomb la tirade langoureuse, et faisait l'amoureux au moins aussi bien qu'un jeune premier de province ; mais, à l'opposé de Petit-Jean, l'avocat du chien Citron, ce qu'il savait le moins bien, c'était son commencement.

Aussi devons-nous avouer que le bon Tiburce nageait dans une mer d'incertitudes, combinant mille stratagèmes plus ingénieux que ceux de Polybe pour se rapprocher de sa divinité. Ne trouvant rien de présentable, comme don Cléofas du *Diable boiteux*, il eut l'idée de mettre le feu à la maison, afin d'avoir l'occasion d'arracher son infante du sein des flammes et lui prouver ainsi son courage et son dévouement ; mais il réfléchit qu'un pompier, plus accoutumé que lui à courir sur les poutres embrasées, pourrait le supplanter, et que d'ailleurs cette manière de faire connaissance avec une jolie femme était prévue par le Code.

En attendant mieux, il se grava bien nettement au fond de la cervelle la configuration du logis, prit le nom de la rue et s'en retourna à son auberge assez satisfait, car il avait cru voir se dessiner vaguement derrière le tulle brodé de la fenêtre la charmante silhouette de l'inconnue, et une petite main écarter le coin de la trame transparente, sans doute pour s'assurer de sa persistance vertueuse à monter la faction, sans espoir d'être relevé, au coin d'une rue déserte d'Antwerpen. — Était-ce une fatuité de la part de Tiburce, et n'avait-il pas une de ces bonnes fortunes ordinaires aux myopes qui prennent les linges pendus aux croisées pour l'écharpe de Juliette penchée vers Roméo, et les pots de giroflée pour des princesses en robe de brocart d'or ? Toujours est-il qu'il s'en alla fort joyeux, et se regardant lui-même comme un des séducteurs les plus triomphants. — L'hôtesse des Armes du Brabant et sa servante noire furent étonnées des airs d'Amilcar et de tambour-major qu'il se donnait. Il alluma son cigare de la façon la plus résolue, croisa ses jambes et se mit à faire danser sa pantoufle au bout de son pied avec la superbe nonchalance

d'un mortel qui méprise parfaitement la création et qui sait des bonheurs inconnus au vulgaire des hommes ; il avait enfin trouvé le blond. Jason ne fut pas plus heureux en décrochant de l'arbre enchanté la toison merveilleuse.

Notre héros est dans la meilleure des situations possibles : un vrai cigare de La Havane à la bouche, des pantoufles aux pieds, une bouteille de vin du Rhin sur sa table, avec les journaux de la semaine passée et une jolie petite contrefaçon des poésies d'Alfred de Musset.

Il peut boire un verre et même deux de tockayer, lire *Namouna* ou le compte rendu du dernier ballet : il n'y a donc aucun inconvénient à ce que nous le laissions seul pour quelques instants : nous lui donnons de quoi se désennuyer, si tant est qu'un amoureux puisse s'ennuyer. Nous retournerons sans lui, car ce n'est pas un homme à nous en ouvrir les portes, à la petite maison de la rue Kipdorp, et nous vous servirons d'introducteur. — Nous vous ferons voir ce qu'il y a derrière les broderies de la fenêtre basse, car pour premier renseignement nous devons vous

dire que l'héroïne de cette nouvelle habite au rez-de-chaussée, et qu'elle s'appelle Gretchen, nom qui, pour n'être pas si euphonique qu'Éthelwina ou Azélie, paraît d'une suffisante douceur aux oreilles allemandes et néerlandaises.

Entrez après avoir soigneusement essuyé vos pieds, car la propreté flamande règne ici despotiquement. — En Flandre l'on ne se lave la figure qu'une fois la semaine, mais en revanche les planchers sont échaudés et grattés à vif deux fois par jour. — Le parquet du couloir, comme celui du reste de la maison, est fait de planches de sapin dont on conserve le ton naturel, et dont aucun enduit n'empêche de voir les longues veines pâles et les nœuds étoilés ; il est saupoudré d'une légère couche de sable de mer soigneusement tamisé, dont le grain retient le pied et empêche les glissades si fréquentes dans nos salons, où l'on patine plutôt que l'on ne marche. — La chambre de Gretchen est à droite, c'est cette porte d'un gris modeste dont le bouton de cuivre écuré au tripoli reluit comme s'il était d'or ; frottez encore une fois vos semelles sur ce paillason de roseaux ;

l'empereur lui-même n'entrerait pas avec des bottes crottées.

Regardez un instant ce doux et tranquille intérieur ; rien n'y attire l'œil ; tout est calme, sobre, étouffé ; la chambre de Marguerite elle-même n'est pas d'un effet plus virginale ment mélancolique : c'est la sérénité de l'innocence qui préside à tous ces petits détails de charmante propreté.

Les murailles, brunes de ton et revêtues à hauteur d'appui d'un lambris de chêne, n'ont d'autre ornement qu'une madone de plâtre colorié, habillée d'étoffes comme une poupée, avec des souliers de satin, une couronne de moelle de roseau, un collier de verroterie et deux petits vases de fleurs artificielles placés devant elle. Au fond de la pièce, dans le coin le plus noyé d'ombre, s'élève un lit à quenouilles de forme ancienne et garni de rideaux de serge verte et de pentes à grandes dents ourlées de galons jaunes ; au chevet, un christ, dont le bas de la croix forme bénitier, étend ses bras d'ivoire sur le sommeil de la chaste créature.

Un bahut qui miroite comme une glace à contre-jour, tant il est bien frotté ; une table à pieds tors posée auprès de la fenêtre et chargée de pelotes, d'écheveaux de fil et de tout l'attirail de l'ouvrière en dentelle ; un grand fauteuil en tapisserie, quelques chaises à dossier de forme Louis XIII, comme on en voit dans les vieilles gravures d'Abraham Bosse, composent cet ameublement d'une simplicité presque puritaine.

Cependant nous devons ajouter que Gretchen, pour sage qu'elle fut, s'était permis le luxe d'un miroir en cristal de Venise à biseau entouré d'un cadre d'ébène incrusté de cuivre. Il est vrai que, pour sanctifier ce meuble profane, un rameau de buis bénit était piqué dans la bordure.

Figurez-vous Gretchen assise dans le grand fauteuil de tapisserie, les pieds sur un tabouret brodé par elle-même, brouillant et débrouillant avec ses doigts de fée les imperceptibles réseaux d'une dentelle commencée ; sa jolie tête penchée vers son ouvrage est égayée en dessous par mille reflets folâtres qui argentent de teintes fraîches et vaporeuses l'ombre transparente qui la baigne ;

une délicate fleur de jeunesse veloute la santé un peu hollandaise de ses joues dont le clair-obscur ne peut atténuer la fraîcheur ; la lumière, filtrée avec ménagement par les carreaux supérieurs, satine seulement le haut de son front, et fait briller comme des vrilles d'or les petits cheveux follets en rébellion contre la morsure du peigne. Faites courir un brusque filet de jour sur la corniche et sur le bahut, piquez une paillette sur le ventre des pots d'étain ; jaunissez un peu le christ, fouillez plus profondément les plis roides et droits des rideaux de serge, brunissez la pâleur modernement blafarde du vitrage, jetez au fond de la pièce la vieille Barbara armée de son balai, concentrez toute la clarté sur la tête, sur les mains de la jeune fille, et vous aurez une toile flamande du meilleur temps, que Terburg ou Gaspard Netscher ne refuserait pas de signer.

Quelle différence entre cet intérieur si net, si propre, si facilement compréhensible, et la chambre d'une jeune fille française, toujours encombrée de chiffons, de papier de musique, d'aquarelles commencées, où chaque objet est

hors de sa place, où les robes dépliées pendent sur le dos des chaises, où le chat de la maison déchiffre avec ses griffes le roman oublié à terre ! – Comme l'eau où trempe cette rose à moitié effeuillée est limpide et cristalline ! comme ce linge est blanc, comme ces verreries sont claires ! – Pas un atome voltigeant, pas une peluche égarée.

Metzu, qui peignait dans un pavillon situé au milieu d'une pièce d'eau pour conserver l'intégrité de ses teintes, eût travaillé sans inquiétude dans la chambre de Gretchen. La plaque de fonte du fond de la cheminée y reluit comme un bas-relief d'argent.

Maintenant une crainte vient nous saisir : est-ce bien l'héroïne qui convient à notre héros ? Gretchen est-elle véritablement l'idéal de Tiburce ? Tout cela n'est-il pas bien minutieux, bien bourgeois, bien positif ? n'est-ce pas là plutôt le type hollandais que le type flamand, et pensez-vous, en conscience, que les modèles de Rubens fussent ainsi faits ? N'était-ce pas de préférence de joyeuses commères, hautes en couleur, abondantes en appas, d'une santé violente, à l'allure

dégingandée et commune, dont le génie du peintre a corrigé la réalité triviale ? Les grands maîtres nous jouent souvent de ces tours-là. D'un site insignifiant, ils font un paysage délicieux ; d'une ignoble servante, une Vénus ; ils ne copient pas ce qu'ils voient, mais ce qu'ils désirent.

Pourtant Gretchen, quoique plus mignonne et plus délicate, ressemble vraiment beaucoup à la Madeleine de Notre-Dame d'Anvers, et la fantaisie de Tiburce peut s'y arrêter sans déception. Il lui sera difficile de trouver un corps plus magnifique au fantôme de sa maîtresse peinte.

Vous désirez sans doute, maintenant que vous connaissez aussi bien que nous-mêmes Gretchen et sa chambre – l'oiseau et le nid –, avoir quelques détails sur sa vie et sa position. – Son histoire est la plus simple du monde : – Gretchen, fille de petits marchands qui ont éprouvé des malheurs, est orpheline depuis quelques années ; elle vit avec Barbara, vieille servante dévouée, d'une petite rente, débris de l'héritage paternel, et du produit de son travail ; comme Gretchen fait ses robes et ses dentelles, qu'elle passe même chez les Fla-

mands pour un prodige de soin et de propreté, elle peut, quoique simple ouvrière, être mise avec une certaine élégance et ne guère différer des filles de bourgeois : son linge est fin, ses coiffes se font toujours remarquer par leur blancheur ; ses brodequins sont les mieux faits de la ville ; car, dût ce détail déplaire à Tiburce, nous devons avouer que Gretchen a un pied de comtesse andalouse, et se chausse en conséquence. C'est du reste une fille bien élevée ; elle sait lire, écrit joliment, connaît tous les points possibles de broderie, n'a pas de rivale au monde pour les travaux d'aiguille et ne joue pas du piano. Ajoutons qu'elle a en revanche un talent admirable pour les tartes de poires, les carpes au bleu et les gâteaux de pâte ferme, car elle se pique de cuisine comme toutes les bonnes ménagères, et sait préparer, d'après les recettes particulières, mille petites friandises fort recherchées.

Ces détails paraîtront sans doute d'une aristocratie médiocre, mais notre héroïne n'est ni une princesse diplomatique, ni une délicieuse femme de trente ans, ni une cantatrice à la mode ; c'est

tout uniment une simple ouvrière de la rue Kip-dorp, près du rempart, à Anvers ; mais, comme à nos yeux les femmes n'ont de distinction réelle que leur beauté, Gretchen équivaut à une duchesse à tabouret, et nous lui comptons ses seize ans pour seize quartiers de noblesse.

Quel est l'état du cœur de Gretchen ? – L'état de son cœur est des plus satisfaisants ; elle n'a jamais aimé que des tourterelles café au lait, des poissons rouges et d'autres menus animaux d'une innocence parfaite, dont le jaloux le plus féroce ne pourrait s'inquiéter. Tous les dimanches elle va entendre la grand-messe à l'église des Jésuites, modestement enveloppée dans sa faille et suivie de Barbara qui porte son livre, puis elle revient et feuillette une bible « où l'on voit Dieu le Père en habit d'empereur », et dont les images gravées sur bois font pour la millième fois son admiration. Si le temps est beau, elle va se promener du côté du fort de Lillo ou de la Tête de Flandre en compagnie d'une jeune fille de son âge, aussi ouvrière en dentelle : dans la semaine, elle ne sort guère que pour aller reporter son ouvrage ; encore Barbara

se charge-t-elle la plupart du temps de cette commission. – Une fille de seize ans qui n'a jamais songé à l'amour serait improbable sous un climat plus chaud ; mais l'atmosphère de Flandre, alourdie par les fades exhalaisons des canaux, voiture très peu de parcelles aphrodisiaques : les fleurs y sont tardives et viennent grasses, épaisses, pulpeuses ; leurs parfums, chargés de moiteur, ressemblent à des odeurs d'infusions aromatiques ; les fruits sont aqueux ; la terre et le ciel, saturés d'humidité, se renvoient des vapeurs qu'ils ne peuvent absorber, et que le soleil essaye en vain de boire avec ses lèvres pâles ; – les femmes plongées dans ce bain de brouillard n'ont pas de peine à être vertueuses, car – selon Byron – ce coquin de soleil est un grand séducteur, et il a fait plus de conquêtes que don Juan.

Il n'est donc pas étonnant que Gretchen, dans une atmosphère si morale, soit restée étrangère à toute idée d'amour, même sous la forme du mariage, forme légale et permise s'il en fut. Elle n'a pas lu de mauvais romans ni même de bons ; elle ne possède aucun parent mâle, cousin, ni arrière-

cousin. Heureux Tiburce ! – D’ailleurs, les mate-lots avec leur courte pipe culottée, les capitaines au long cours qui promènent leur désœuvrement, et les dignes négociants qui se rendent à la Bourse agitant des chiffres dans les plis de leur front, et jettent, en longeant le mur, leur silhouette fugitive dans l’espion de Gretchen, ne sont guère faits pour enflammer l’imagination.

Avouons cependant que, malgré sa virginale ignorance, l’ouvrière en dentelle avait distingué Tiburce comme un cavalier bien tourné et de figure régulière ; elle l’avait vu plusieurs fois à la cathédrale en contemplation devant la *Descente de croix*, et attribuait son attitude extatique à un excès de dévotion bien édifiant dans un jeune homme. Tout en faisant circuler ses bobines, elle pensait à l’inconnu de la place de Meïr, et s’abandonnait à d’innocentes rêveries. – Un jour même, sous l’impression de cette idée, elle se leva, et sans se rendre compte de son action, fut à son miroir qu’elle consulta longuement ; elle se regarda de face, de trois quarts, sous tous les jours possibles, et trouva, ce qui était vrai, que son teint

était plus soyeux qu'une feuille de papier de riz ou de camélia ; qu'elle avait des yeux bleus d'une admirable limpidité, des dents charmantes dans une bouche de pêche, et des cheveux du blond le plus heureux. – Elle s'apercevait pour la première fois de sa jeunesse et de sa beauté ; elle prit la rose blanche qui trempait dans le beau verre de cristal, la plaça dans ses cheveux et sourit de se voir si bien parée avec cette simple fleur : la coquetterie était née ; – l'amour allait bientôt la suivre.

Mais voici bien longtemps que nous avons quitté Tiburce ; qu'a-t-il fait à l'hôtel des Armes du Brabant pendant que nous donnions ces renseignements sur l'ouvrière en dentelle ! il a écrit sur une fort belle feuille de papier quelque chose qui doit être une déclaration d'amour, à moins que ce ne soit un cartel ; car plusieurs feuilles barbouillées et chargées de ratures, qui gisent à terre, montrent que c'est une pièce de rédaction très difficile et très importante. Après t'avoir achevée, il a pris son manteau et s'est dirigé de nouveau vers la rue Kipdorp.

La lampe de Gretchen, étoile de paix et de travail, rayonnait doucement derrière le vitrage, et l'ombre de la jeune fille penchée vers son œuvre de patience se projetait sur le tulle transparent. Tiburce, plus ému qu'un voleur qui va tourner la clef d'un trésor, s'approcha à pas de loup du grillage, passa la main entre les barreaux et enfonça dans la terre molle du vase d'œillets le coin de sa lettre pliée en trois doubles, espérant que Gretchen ne pourrait manquer de l'apercevoir lorsqu'elle ouvrirait la fenêtre le matin pour arroser les pots de fleurs.

Cela fait, il se retira d'un pas aussi léger que si les semelles de ses bottes eussent été doublées de feutre.

## CHAPITRE IV.

La lueur bleue et fraîche du matin faisait pâlir le jaune maladif des lanternes tirant à leur fin ; l'Escaut fumait comme un cheval en sueur, et le jour commençait à filtrer par les déchirures du brouillard, lorsque la fenêtre de Gretchen s'entrouvrit. Gretchen avait encore les yeux noyés de langueur, et la gaufrure imprimée à sa joue délicate par un pli de l'oreiller attestait qu'elle avait dormi sans changer de place dans son petit lit virginal, de ce sommeil dont la jeunesse a seule le secret. – Elle voulait voir comment ses chers œillets avaient passé la nuit, et s'était enveloppée à la hâte du premier vêtement venu ; ce gracieux et pudique désordre lui allait à merveille, et, si l'idée d'une déesse peut s'accorder avec un petit bonnet de toile de Flandre enjolivé de malines et un peignoir de basin blanc, nous vous dirons qu'elle avait l'air de l'Aurore *entrouvrant les portes de l'Orient* ; – cette comparaison est peut-être un peu

trop majestueuse pour une ouvrière en dentelle qui va arroser un jardin contenu dans deux pots de faïence ; mais à coup sûr l'Aurore était moins fraîche et moins vermeille – surtout l'Aurore de Flandre, qui a toujours les yeux un peu battus.

Gretchen, armée d'une grande carafe, se préparait à arroser ses œillets, et il ne s'en fallut pas de beaucoup que la chaleureuse déclaration de Tiburce ne fût noyée sous un moral déluge d'eau froide ; heureusement la blancheur du papier frappa Gretchen qui déplanta la lettre et fut bien surprise lorsqu'elle en eut vu le contenu. Il n'y avait que deux phrases, l'une en français, l'autre en allemand ; la phrase française était composée de deux mots : « Je t'aime » ; la phrase allemande de trois : « *Ich dich liebe* » – ce qui veut dire exactement la même chose. Tiburce avait pensé au cas où Gretchen n'entendrait que sa langue maternelle ; c'était, comme vous voyez, un homme d'une prudence parfaite !

Vraiment c'était bien la peine de barbouiller plus de papier que Malherbe n'en usait à fabriquer une Stance, et de boire, sous prétexte de s'exciter

l'imagination, une bouteille d'excellent tockayer, pour aboutir à cette pensée ingénieuse et nouvelle. Eh bien ! malgré son apparente simplicité, la lettre de Tiburce était peut-être un chef-d'œuvre de rouerie, à moins qu'elle ne fut une bêtise – ce qui est encore possible. Cependant, n'était-ce pas un coup de maître que de laisser tomber ainsi, comme une goutte de plomb brûlant, au milieu de cette tranquillité d'âme, ce seul mot : « Je t'aime », et sa chute ne devait-elle pas produire, comme à la surface d'un lac, une infinité d'irradiations et de cercles concentriques ?

En effet, que contiennent toutes les plus ardentes épîtres d'amour ? que reste-t-il de toutes les ampoules de la passion, quand on les pique avec l'épingle de la raison ? Toute l'éloquence de Saint-Preux se réduit à un mot, et Tiburce avait réellement atteint à une grande profondeur en concentrant dans cette courte phrase la rhétorique fleurie de ses brouillons primitifs.

Il n'avait pas signé ; d'ailleurs, qu'eût appris son nom ? il était étranger dans la ville, il ne connaissait pas celui de Gretchen, et, à vrai dire, s'en

inquiétait peu. – La chose était plus romanesque, plus mystérieuse ainsi. L'imagination la moins fertile pouvait bâtir là-dessus vingt volumes in-octavo plus ou moins vraisemblables. – Était-ce un sylphe, un pur esprit, un ange amoureux, un beau capitaine, un fils de banquier, un jeune lord, pair d'Angleterre et possesseur d'un million de rente ; un boyard russe avec un nom en *off*, beaucoup de roubles et une multitude de collets de fourrure ? Telles étaient les graves questions que cette lettre d'une éloquence si laconique allait immanquablement soulever. – Le tutoiement, qui ne s'adresse qu'à la divinité, montrait une violence de passion que Tiburce était loin d'éprouver, mais qui pouvait produire le meilleur effet sur l'esprit de la jeune fille – l'exagération paraissant toujours plus naturelle aux femmes que la vérité.

Gretchen n'hésita pas un instant à croire le jeune homme de la place de Meir auteur du billet : les femmes ne se trompent point en pareille matière, elles ont un instinct, un flair merveilleux, qui supplée à l'usage du monde et à la connais-

sance des passions. La plus sage en sait plus long que don Juan avec sa liste.

Nous avons peint notre héroïne comme une jeune fille très naïve, très ignorante et très honnête : nous devons pourtant avouer qu'elle ne ressentit point l'indignation vertueuse que doit éprouver une femme qui reçoit un billet écrit en deux langues, et contenant une aussi formelle incongruité. – Elle sentit plutôt un mouvement de plaisir, et un léger nuage rose passa sur sa figure. Cette lettre était pour elle comme un certificat de beauté ; elle la rassurait sur elle-même et lui donnait un rang ; c'était le premier regard qui eût plongé dans sa modeste obscurité ; la modicité de sa fortune empêchait qu'on ne la recherchât. – Jusque-là on ne l'avait considérée que comme une enfant, Tiburce la sacrait jeune fille ; elle eut pour lui cette reconnaissance que la perle doit avoir pour le plongeur qui l'a découverte dans son écaille grossière sous le ténébreux manteau de l'océan.

Ce premier effet passé, Gretchen éprouva une sensation bien connue de tous ceux dont l'enfance

a été maintenue sévèrement, et qui n'ont jamais eu de secret ; la lettre la gênait comme un bloc de marbre, elle ne savait qu'en faire. Sa chambre ne lui paraissait pas avoir d'assez obscurs recoins, d'assez impénétrables cachettes pour la dérober aux yeux : elle la mit dans le bahut derrière une pile de linge ; mais au bout de quelques instants elle la retira ; la lettre flamboyait à travers les planches de l'armoire comme le microcosme du docteur Faust dans l'eau-forte de Rembrandt. Gretchen chercha un autre endroit plus sûr ; Barbara pouvait avoir besoin de serviettes ou de draps, et la trouver. — Elle prit une chaise, monta dessus et posa la lettre sur la corniche de son lit ; le papier lui brûlait les mains comme une plaque de fer rouge. — Barbara entra pour faire la chambre. — Gretchen, affectant l'air le plus détaché du monde, se mit à sa place ordinaire, et reprit son travail de la veille ; mais à chaque pas que Barbara faisait du côté du lit, elle tombait dans des transes horribles ; ses artères sifflaient dans ses tempes, la chaude sueur de l'angoisse lui perlait sur le front, ses doigts s'enchevêtraient dans les fils, il lui semblait qu'une main invisible lui

serrât le cœur. – Barbara lui paraissait avoir une mine inquiète et soupçonneuse qui ne lui était pas habituelle. – Enfin la vieille sortit, un panier au bras, pour aller faire son marché. – La pauvre Gretchen respira et reprit sa lettre qu'elle serra dans sa poche ; mais bientôt elle la démangea ; les craquements du papier l'effrayaient, elle la mit dans sa gorge ; car c'est là que les femmes logent tout ce qui les embarrasse. – Un corset est une armoire sans clef, un arsenal complet de fleurs, de tresses de cheveux, de médaillons et d'épîtres sentimentales ; une espèce de boîte aux lettres où l'on jette à la poste toute la correspondance du cœur.

Pourquoi donc Gretchen ne brûlait-elle pas ce chiffon de papier insignifiant qui lui causait une si vive terreur ? D'abord Gretchen n'avait pas encore éprouvé de sa vie une si poignante émotion ; elle était à la fois effrayée et ravie – puis dites-nous pourquoi les amants s'obstinent à ne pas détruire les lettres qui, plus tard, peuvent les faire découvrir et causer leur perte ? C'est qu'une lettre est une âme visible ; c'est que la passion a traversé de son fluide électrique cette vaine feuille et lui a

communiqué la vie. Brûler une lettre, c'est faire un meurtre moral ; dans les cendres d'une correspondance anéantie, il y a toujours quelques parcelles de deux âmes.

Gretchen garda donc sa lettre dans le pli de son corset, à côté d'une petite croix d'or bien étonnée de se trouver en voisinage d'un billet d'amour.

En jeune homme bien appris, Tiburce laissa le temps à sa déclaration d'opérer. Il fit le mort et ne reparut plus dans la rue Kipdorp. Gretchen commençait à s'inquiéter, lorsqu'un beau matin elle aperçut dans le treillage de la fenêtre un magnifique bouquet de fleurs exotiques. — Tiburce avait passé par là, c'était sa carte de visite.

— Ce bouquet fit beaucoup de plaisir à la jeune ouvrière, qui s'était accoutumée à l'idée de Tiburce, et dont l'amour-propre était secrètement choqué du peu d'empressement qu'il avait montré après un si chaud début ; elle prit la gerbe de fleurs, remplit d'eau un de ses jolis pots de Saxe rehaussés de dessins bleus, délia les tiges et les

mit tremper pour les conserver plus longtemps. – Elle fit, à cette occasion, le premier mensonge de sa vie, en disant à Barbara que ce bouquet était un présent d'une dame chez qui elle avait porté de la dentelle et qui connaissait son goût pour les fleurs.

Dans la journée, Tiburce vint faire le pied de grue devant la maison, sous prétexte de tirer le crayon de quelque architecture bizarre ; il resta là fort longtemps, labourant avec un style épointé un méchant carré de vélin. – Gretchen fit la morte à son tour ; pas un pli ne remua, pas une fenêtre ne s'ouvrit ; la maison semblait endormie. Retranchée dans un angle, elle put, au moyen du miroir de son *espion*, considérer Tiburce tout à son aise. – Elle vit qu'il était grand, bien fait, avec un air de distinction sur toute sa personne, la figure régulière, l'œil triste et doux, la physionomie mélancolique – ce qui la toucha beaucoup, accoutumée qu'elle était à la santé rubiconde des visages brabançons. – D'ailleurs, Tiburce, quoiqu'il ne fût ni un lion ni un merveilleux, ne manquait pas d'élégance naturelle, et devait paraître un fashio-

nable accompli à une jeune fille aussi naïve que Gretchen : au boulevard de Gand il eût semblé à peine suffisant, rue Kipdorp il était superbe.

Au milieu de la nuit, Gretchen, par un enfantillage adorable, se leva pieds nus pour aller regarder son bouquet ; elle plongea sa figure dans les touffes et elle baisa Tiburce sur les lèvres rouges d'un magnifique dahlia ; – elle roula sa tête avec passion dans les vagues bigarrées de ce bain de fleurs, savourant à longs traits leurs enivrants parfums, aspirant à pleines narines jusqu'à sentir son cœur se fondre et ses yeux s'alanguir. Quand elle se redressa, ses joues scintillaient tout emperlées de gouttelettes, et son petit nez charmant, barbouillé le plus gentiment du monde par la poussière d'or des étamines, était d'un très beau jaune. Elle s'essuya en riant, se recoucha et se rendormit ; vous pensez bien qu'elle vit passer Tiburce dans tous ses rêves.

Dans tout ceci qu'est devenue la Madeleine de la *Descente de croix* ? Elle règne toujours sans rivale au cœur de notre jeune enthousiaste ; elle a sur les plus belles femmes vivantes l'avantage

d'être impossible : – avec elle point de déception, point de satiété ! elle ne désenchante pas par des phrases vulgaires ou ridicules ; elle est là immobile, gardant religieusement la ligne souveraine dans laquelle l'a renfermée le grand maître, sûre d'être éternellement belle et racontant au monde dans son langage silencieux le rêve d'un sublime génie.

La petite ouvrière de la rue Kipdorp est vraiment une charmante créature ; mais comme ses bras sont loin d'avoir ce contour onduleux et souple, cette puissante énergie enveloppée de grâce ! Comme ses épaules ont encore la gracilité juvénile ! et que le blond de ses cheveux est pâle auprès des tons étranges et riches dont Rubens a réchauffé la ruisselante chevelure de la sainte pécheresse. – Tel était le langage que tenait Tiburce à part lui, en se promenant sur le quai de l'Escaut.

Pourtant, voyant qu'il n'avancait guère dans ses amours en peinture, il se fit les raisonnements les plus sensés du monde sur son insigne folie. Il revint à Gretchen, non sans pousser un long soupir de regret ; il ne l'aimait pas, mais du moins

elle lui rappelait son rêve comme une fille rappelle une mère adorée qui est morte. — Nous n'insisterons pas sur les détails de cette liaison, chacun peut aisément les supposer. — Le hasard, ce grand entremetteur, fournit à nos deux amants une occasion très naturelle de se parler. — Gretchen était allée se promener, selon son habitude, à la Tête de Flandre, de l'autre côté de l'Escaut, avec sa jeune amie. — Elles avaient couru après les papillons, fait des couronnes de bluets, et s'étaient roulées sur le foin des meules, tant et si bien que le soir était venu, et que le passeur avait fait son dernier voyage sans qu'elles l'eussent remarqué. — Elles étaient là toutes deux assez inquiètes, un bout du pied dans l'eau, et criant de toute la force de leurs petites voix argentines qu'on eût à les venir prendre ; mais la folle brise emportait leurs cris, et rien ne leur répondait que la plainte douce du flot sur le sable. Heureusement Tiburce courait des bordées dans un petit canot à voiles ; il les entendit et leur offrit de les passer ! ce que l'amie s'empressa d'accepter, malgré l'air embarrassé et la rougeur de Gretchen. Tiburce la reconduisit chez elle et eut soin d'organiser une partie de ca-

not pour le dimanche suivant, avec l'agrément de Barbara, que son assiduité aux églises et sa dévotion au tableau de la *Descente de croix* avaient très favorablement disposée.

Tiburce n'éprouva pas une grande résistance de la part de Gretchen. Elle était si pure qu'elle ne se défendit pas, faute de savoir qu'on l'attaquait, et d'ailleurs elle aimait Tiburce ; – car, bien qu'il parlât fort gaiement et qu'il s'exprimât sur toutes choses avec une légèreté ironique, elle le devinait malheureux, et l'instinct de la femme, c'est d'être consolatrice : la douleur les attire comme le miroir les alouettes.

Quoique le jeune Français fût plein d'attentions pour elle et la traitât avec une extrême douceur, elle sentait qu'elle ne le possédait pas entièrement, et qu'il y avait dans son âme des recoins où elle ne pénétrait jamais. – Quelque pensée supérieure et cachée paraissait l'occuper, et il était évident qu'il faisait des voyages fréquents dans un monde inconnu ; sa fantaisie enlevée par des battements d'ailes involontaires perdait pied à chaque instant et battait le plafond,

cherchant, comme un oiseau captif, une issue pour se lancer dans le bleu du ciel. – Souvent il l'examinait avec une attention étrange pendant des heures entières, ayant l'air tantôt satisfait, tantôt mécontent. – Ce regard-là n'était pas le regard d'un amant. – Gretchen ne s'expliquait pas ces façons d'agir, mais, comme elle était sûre de la loyauté de Tiburce, elle ne s'en alarmait pas autrement.

Tiburce, prétendant que le nom de Gretchen était difficile à prononcer, l'avait baptisée Madeleine, substitution qu'elle avait acceptée avec plaisir, sentant une secrète douceur à être appelée par son amant d'un nom mystérieux et différent, comme si elle était pour lui une autre femme. – Il faisait aussi de fréquentes visites à la cathédrale, irritant sa manie par d'impuissantes contemplations ; ces jours-là Gretchen portait la peine des rigueurs de la Madeleine ; le réel payait pour l'idéal. – Il était maussade, ennuyé, ennuyeux, ce que la bonne créature attribuait à des maux de nerfs ou bien à des lectures trop prolongées.

Cependant Gretchen est une charmante fille qui vaut d'être aimée pour elle-même. Dans toutes les Flandres, le Brabant et le Hainaut, vous ne trouveriez pas une peau plus blanche et plus fraîche, et des cheveux d'un plus beau blond ; elle a une main potelée et fine à la fois, avec des ongles d'agate, une vraie main de princesse, et – perfection rare au pays de Rubens – un petit pied.

Ah ! Tiburce, Tiburce, qui voulez enfermer dans vos bras un idéal réel, et baiser votre chimère à la bouche, prenez garde, les chimères, malgré leur gorge ronde, leurs ailes de cygne et leur sourire scintillant, ont les dents aiguës et les griffes tranchantes. Les méchantes pomperont le pur sang de votre cœur et vous laisseront plus sec et plus creux qu'une éponge ; n'ayez pas de ces ambitions effrénées, ne cherchez pas à faire descendre les marbres de leurs piédestaux, et n'adressez pas des supplications à des toiles muettes ; tous vos peintres et vos poètes étaient malades du même mal que vous ; ils ont voulu faire une création à part dans la création de Dieu. – Avec le marbre, avec la couleur, avec le rythme,

ils ont traduit et fixé leur rêve de beauté : leurs ouvrages ne sont pas les portraits des maîtresses qu'ils avaient, mais de celles qu'ils auraient voulu avoir, et c'est en vain que vous chercheriez leurs modèles sur la terre. Allez acheter un autre bouquet pour Gretchen qui est une belle et douce fille ; laissez là les morts et les fantômes, et tâchez de vivre avec les gens de ce monde.

## CHAPITRE V.

Oui, Tiburce, dût la chose vous étonner beaucoup, Gretchen vous est très supérieure. Elle n'a pas lu les poètes, et ne connaît seulement pas les noms d'Homère ou de Virgile ; les complaints du Juif errant, d'Henriette et Damon, imprimées sur bois et grossièrement coloriées, forment toute sa littérature, en y joignant le latin de son livre de messe, qu'elle épelle consciencieusement chaque dimanche ; Virginie n'en savait guère plus au fond de son paradis de magnoliers et de jamroses.

Vous êtes, il est vrai, très au courant des choses de la littérature. Vous possédez à fond l'esthétique, l'ésotérique, la plastique, l'architectonique et la poétique ; Marphurius et Pancrace n'ont pas une plus belle liste de connaissances en *ique*. Depuis Orphée et Lycophron jusqu'au dernier volume de M. de Lamartine, vous avez dévoré tout ce qui s'est forgé de mètres, aligné de rimes et jeté de strophes dans tous les

moules possibles ; aucun roman ne vous est échappé. Vous avez parcouru de l'un à l'autre bout le monde immense de la fantaisie ; vous connaissez tous les peintres depuis André Rico de Candie et Bizzamano, jusqu'à MM. Ingres et Delacroix ; vous avez étudié la beauté aux sources les plus pures : les bas-reliefs d'Égine, les frises du Parthénon, les vases étrusques, les sculptures hiéroglyphiques de l'Égypte, l'art grec et l'art romain, le gothique et la Renaissance ; vous avez tout analysé, tout fouillé ; vous êtes devenu une espèce de maquignon de beauté dont les peintres prennent conseil lorsqu'ils veulent faire choix d'un modèle, comme l'on consulte un écuyer pour l'achat d'un cheval. Assurément, personne ne connaît mieux que vous le côté physique de la femme ; – vous êtes sur ce point de la force d'un statuaire athénien ; mais vous avez, tant la poésie vous occupait, supprimé la nature, le monde et la vie. Vos maîtresses n'ont été pour vous que des tableaux plus ou moins réussis ; – pour les belles et les jolies, votre amour était dans la proportion d'un Titien à un Boucher ou à un Vanloo ; mais vous ne vous êtes jamais inquiété si quelque chose palpait et

vibrant sous ces apparences. – Quoique vous ayez le cœur bon, la douleur et la joie vous semblent deux grimaces qui dérangent la tranquillité des lignes : la femme est pour vous une statue tiède.

Ah ! malheureux enfant, jetez vos livres au feu, déchirez vos gravures, brisez vos plâtres, oubliez Raphaël, oubliez Homère, oubliez Phidias, puisque vous n'avez pas le courage de prendre un pinceau, une plume ou un ébauchoir ; à quoi vous sert cette admiration stérile ? où aboutiront ces élans insensés ? N'exigez pas de la vie plus qu'elle ne peut donner. Les grands génies ont seuls le droit de n'être pas contents de la création. Ils peuvent aller regarder le sphinx entre les deux yeux, car ils devinent ses énigmes. – Mais vous n'êtes pas un grand génie ; soyez simple de cœur, aimez qui vous aime, et, comme dit Jean-Paul, ne demandez ni clair de lune, ni gondole sur le lac Majeur, ni rendez-vous à l'Isola-Bella.

Faites-vous avocat philanthrope ou portier, mettez vos ambitions à devenir électeur et caporal dans votre compagnie ; ayez ce que dans le monde on appelle un état, devenez un bon bourgeois. À

ce mot, sans doute, votre longue chevelure va se hérissier d'horreur, car vous avez pour le bourgeois le même mépris que le Bursch allemand professe pour le philistin, le militaire pour le pékin, et le brahme pour le paria. Vous écrasez d'un ineffable dédain tout honnête commerçant qui préfère un couplet de vaudeville à un tercet du Dante, et la mousseline des peintres de portraits à la mode à un écorché de Michel-Ange. Un pareil homme est pour vous au-dessous de la brute ; cependant il est de ces bourgeois dont l'âme (ils en ont) est riche de poésie, qui sont capables d'amour et de dévouement, et qui éprouvent des émotions dont vous êtes incapable, vous dont la cervelle a anéanti le cœur.

Voyez Gretchen qui n'a fait toute sa vie qu'arroser des œillets et croiser des fils ; elle est mille fois plus poétique que vous, monsieur l'artiste, comme on dit maintenant ; – elle croit, elle espère, elle a le sourire et les larmes ; un mot de vous fait le soleil et la pluie sur son charmant visage ; elle est là dans son grand fauteuil de tapisserie, à côté de sa fenêtre, sous un jour mélancolique.

colique, accomplissant sa tâche habituelle ; mais comme sa jeune tête travaille ! comme son imagination marche ! que de châteaux en Espagne elle élève et renverse ! La voici qui rougit et qui pâlit, qui a chaud et qui a froid comme l'amoureuse de l'ode antique ; sa dentelle lui échappe des mains, elle a entendu sur la brique du trottoir un pas qu'elle distingue entre mille, avec toute l'acuité de perception que la passion donne aux sens ; quoique vous arriviez à l'heure dite, il y a longtemps que vous êtes attendu. Toute la journée vous avez été son occupation unique ; elle se demandait : « Où est-il maintenant ? – que fait-il ? – pense-t-il à moi qui pense à lui ? – Peut-être est-il malade ; – hier il m'a semblé plus pâle qu'à l'ordinaire, il avait l'air triste et préoccupé en me quittant ; – lui serait-il arrivé quelque chose ? – aurait-il reçu de Paris des nouvelles désagréables ? » – et toutes ces questions que se pose la passion dans sa sublime inquiétude.

Cette pauvre enfant si opulente de cœur a déplacé le centre de son existence, elle ne vit plus qu'en vous et par vous. – En vertu du magnifique

mystère de l'incarnation d'amour, son âme habite votre corps, son esprit descend sur vous et vous visite ; – elle se jetterait au-devant de l'épée qui menacerait votre poitrine, le coup qui vous atteindrait la ferait mourir – et cependant vous ne l'avez prise que comme un jouet, pour la faire servir de mannequin à votre fantaisie. Pour mériter tant d'amour, vous avez lancé quelques œillades, donné quelques bouquets et débité d'un ton chaleureux des lieux communs de roman. – Un mieux aimant eût échoué peut-être ; car, hélas ! pour inspirer de l'amour il faut n'en pas ressentir soi-même. – Vous avez de sang-froid troublé à tout jamais la limpidité de cette modeste existence. – En vérité, maître Tiburce, adorateur du blond et contempteur du bourgeois, vous avez fait là une méchante action ; nous sommes fâchés de vous le dire.

Gretchen n'était pas heureuse ; elle devinait entre elle et son amant une rivale invisible, la jalousie la prit : elle épia les démarches de Tiburce, et vit qu'il n'allait qu'à son hôtel des Armes du

Brabant et à la cathédrale sur la place de Meïr. – Elle se rassura.

« Qu’avez-vous donc, lui dit-elle une fois, à regarder toujours la figure de la sainte Madeleine qui soutient le corps du Sauveur dans le tableau de la *Descente de croix* ?

– C’est qu’elle te ressemble », avait répondu Tiburce. Gretchen rougit de plaisir et courut à la glace vérifier la justesse de ce rapprochement ; elle reconnut qu’elle avait les yeux onctueux et lustrés, les cheveux blonds, le front bombé, toute la coupe de la figure de la sainte.

« C’est donc pour cela que vous m’appelez Madeleine et non pas Gretchen ou Marguerite qui est mon véritable nom ?

– Précisément, répondit Tiburce d’un air embarrassé.

– Je n’aurais jamais cru être si belle, fit Gretchen, et cela me rend toute joyeuse, car vous m’en aimerez mieux. »

La sérénité se rétablit pour quelque temps dans l'âme de la jeune fille, et nous devons avouer que Tiburce fit de vertueux efforts pour combattre sa passion insensée. La crainte de devenir monomane se présenta à son esprit ; et, pour couper court à cette obsession, il résolut de retourner à Paris.

Avant de partir, il se rendit une dernière fois à la cathédrale, et se fit ouvrir les volets de la *Descente de croix* par son ami le bedeau.

La Madeleine lui sembla plus triste et plus éplorée que de coutume ; de grosses larmes coulaient sur ses joues pâlies, sa bouche était contractée par un spasme douloureux, un iris bleuâtre entourait ses yeux attendris, le rayon du soleil avait quitté ses cheveux, et il y avait, dans toute son attitude, un air de désespoir et d'affaissement ; on eût dit qu'elle ne croyait plus à la résurrection de son bien-aimé. — En effet, le Christ avait ce jour-là des tons si blafards, si verdâtres, qu'il était difficile d'admettre que la vie pût revenir jamais dans ses chairs décomposées. Tous les autres personnages du tableau partageaient cette crainte ; ils

avaient des regards ternes, des mines lugubres, et leurs auréoles ne lançaient plus que des lueurs plombées : la lividité de la mort s'était étendue sur cette toile naguère si chaude et si vivace.

Tiburce fut touché de l'expression de suprême tristesse répandue sur la physionomie de la Madeleine, et sa résolution de départ en fut ébranlée. Il aima mieux l'attribuer à une sympathie occulte qu'à un jeu de lumière. — Le temps était gris, la pluie hachait le ciel à fils menus, et un filet de jour trempé d'eau et de brouillard filtrait péniblement à travers les vitres inondées et fouettées par l'aile de la rafale ; cette raison était beaucoup trop plausible pour être admise par Tiburce.

« Ah ! » se dit-il à voix basse — en se servant du vers d'un de nos jeunes poètes, « comme je t'aimerais demain si tu vivais ! » — « Pourquoi n'es-tu qu'une ombre impalpable, attachée à jamais aux réseaux de cette toile et captive derrière cette mince couche de vernis ? — Pourquoi as-tu le fantôme de la vie sans pouvoir vivre ? — Que te sert d'être belle, noble et grande, d'avoir dans les yeux la flamme de l'amour terrestre et de l'amour

divin, et sur la tête la splendide auréole du repentir – n'étant qu'un peu d'huile et de couleur étalées d'une certaine manière ? – Ô belle adorée, tourne un peu vers moi ce regard si velouté et si éclatant à la fois ; – pécheresse, aie pitié d'une folle passion, toi, à qui l'amour a ouvert les portes du ciel ; descends de ton cadre, redresse-toi dans ta longue jupe de satin vert ; car il y a longtemps que tu es agenouillée devant le sublime gibet ; – les saintes femmes garderont bien le corps sans toi et suffiront à la veillée funèbre.

« Viens, viens, Madeleine, tu n'as pas versé toutes tes buires de parfums sur les pieds du maître céleste, il doit rester assez de nard et de cinname au fond du vase d'onyx pour redonner leur lustre à tes cheveux souillés par la cendre de la pénitence. Tu auras comme autrefois des unions de perles, des pages nègres et des couvertures de pourpre de Sidon. Viens, Madeleine, quoique tu sois morte il y a deux mille ans, j'ai assez de jeunesse et d'ardeur pour ranimer ta poussière. – Ah ! spectre de beauté, que je te tienne une minute entre mes bras, et que je meure ! »

Un soupir étouffé, faible et doux comme le gémissement d'une colombe blessée à mort, résonna tristement dans l'air. – Tiburce crut que la Madeleine lui avait répondu.

C'était Gretchen qui, cachée derrière un pilier, avait tout vu, tout entendu, tout compris. Quelque chose s'était rompu dans son cœur : – elle n'était pas aimée.

Le soir, Tiburce vint la voir ; il était pâle et défait. Gretchen avait une blancheur de cire. L'émotion du matin avait fait tomber les couleurs de ses joues, comme la poudre des ailes d'un papillon.

« Je pars demain pour Paris ; – veux-tu venir avec moi ?

– À Paris et ailleurs ; où vous voudrez », répondit Gretchen, en qui toute volonté semblait éteinte ; « ne serai-je pas malheureuse partout ? »

Tiburce lui lança un coup d'œil clair et profond.

« Venez demain matin, je serai prête, je vous ai donné mon cœur et ma vie. – Disposez de votre servante. »

Elle alla avec Tiburce aux Armes du Brabant pour l'aider dans ses préparatifs de départ ; elle lui rangea ses livres, son linge et ses gravures, puis elle revint à sa petite chambre de la rue Kipdorp ; elle ne se coucha pas et se jeta tout habillée sur son lit.

Une invincible mélancolie s'était emparée de son âme ; tout semblait attristé autour d'elle : les bouquets étaient fanés dans leur cornet de verre bleu, la lampe grésillait et jetait des lueurs intermittentes et pâles ; le christ d'ivoire inclinait sa tête désespérée sur sa poitrine, et le buis bénit prenait des airs de cyprès trempé dans l'eau lustrale.

La petite vierge de sa petite chambre la regardait étrangement avec ses yeux d'émail, et la tempête, appuyant son genou sur le vitrage de la fenêtre, faisait gémir et craquer les mailles de plomb.

Les meubles les plus lourds, les ustensiles les plus insignifiants avaient un air de compassion et d'intelligence ; ils craquaient douloureusement et rendaient des sons lugubres. Le fauteuil étendait ses grands bras désœuvrés ; le houblon du treillage passait familièrement sa petite main verte par un carreau cassé ; la bouilloire se plaignait et pleurait dans les cendres ; les rideaux du lit pendaient en plis plus flasques et plus désolés ; toute la chambre semblait comprendre qu'elle allait perdre sa jeune maîtresse.

Gretchen appela sa vieille servante qui pleurait, lui remit ses clefs et les titres de la petite rente, puis elle ouvrit la cage de ses deux tourterelles café au lait et leur rendit la liberté.

Le lendemain, elle était en route pour Paris avec Tiburce.

## CHAPITRE VI.

Le logis de Tiburce étonna beaucoup la jeune Anversoise, accoutumée à la rigidité et à l'exactitude flamande ; ce mélange de luxe et d'abandon renversait toutes ses idées. – Ainsi une housse de velours incarnadin était jetée sur une méchante table boiteuse ; de magnifiques candélabres du goût le plus fleuri, qui n'eussent pas déparé le boudoir d'une maîtresse de roi, ne portaient que de misérables bobèches de verre commun que la bougie avait fait éclater en brûlant jusqu'à la racine ; un pot de la Chine d'une pâte admirable et du plus grand prix avait reçu un coup de pied dans le ventre, et des points de suture en fil de fer maintenaient ses morceaux étoilés ; – des gravures très rares et avant la lettre étaient accrochées au mur par des épingles ; un bonnet grec coiffait une Vénus antique, et une multitude d'ustensiles incongrus, tels que pipes turques, narguilés, poignards, yatagans, souliers

chinois, babouches indiennes encombraient les chaises et les étagères.

La soigneuse Gretchen n'eut pas de repos que tout cela ne fût nettoyé, accroché, étiqueté ; comme Dieu, qui tira le monde du chaos, elle tira de ce fouillis un délicieux appartement. Tiburce, qui avait l'habitude de son désordre, et qui savait parfaitement où les choses ne devaient pas être, eut d'abord peine à s'y retrouver ; mais il finit par s'y faire. Les objets qu'il dérangeait retournaient à leur place comme par enchantement. Il comprit, pour la première fois, le confortable. Comme tous les gens d'imagination, il négligeait les détails. La porte de sa chambre était dorée et couverte d'arabesques, mais elle n'avait pas de bourrelet ; en vrai sauvage qu'il était, il aimait le luxe et non le bien-être ; il eût porté, comme les Orientaux, des vestes de brocart d'or doublées de toile à torchon.

Cependant, quoiqu'il parût prendre goût à ce train de vie plus humain et plus raisonnable, il était souvent triste et préoccupé ; il restait des journées entières sur son divan, flanqué de deux

pires de coussins, sans sonner mot, les yeux fermés et les mains pendantes ; Gretchen n'osait l'interroger, tant elle avait peur de sa réponse. La scène de la cathédrale était restée gravée dans sa mémoire en traits douloureux et ineffaçables.

Il pensait toujours à la Madeleine d'Anvers ; – l'absence la lui faisait plus belle : il la voyait devant lui comme une lumineuse apparition. Un soleil idéal criblait ses cheveux de rayons d'or, sa robe avait des transparences d'émeraude, ses épaules scintillaient comme du marbre de Paros. – Ses larmes s'étaient évaporées, et la jeunesse brillait dans toute sa fleur sur le duvet de ses joues vermeilles ; elle semblait tout à fait consolée de la mort du Christ, dont elle ne soutenait plus le pied bleuâtre qu'avec négligence, et détournait la tête du côté de son amant terrestre. – Les contours sévères de la sainteté s'amollissaient en lignes onduoyantes et souples ; la pécheresse reparaissait à travers la repentie ; sa gorgerette flottait plus librement, sa jupe bouffait à plis provocants et mondains, ses bras se déployaient amoureusement et comme prêts à saisir une proie volup-

tueuse. La grande sainte devenait courtisane et se faisait tentatrice. — Dans un siècle plus crédule, Tiburce aurait vu là quelque sombre machination de celui qui va rôdant, *quaerens quem devoret* ; il se serait cru la griffe au diable sur l'épaule et bien et dûment ensorcelé.

Comment se fait-il que Tiburce, aimé d'une jeune fille charmante, simple d'esprit, spirituelle de cœur, ayant la beauté, l'innocence, la jeunesse, tous les vrais dons qui viennent de Dieu et que nul ne peut acquérir, s'entête à poursuivre une folle chimère, un rêve impossible, et comment cette pensée si nette et si puissante a-t-elle pu arriver à ce degré d'aberration ? Cela se voit tous les jours ; n'avons-nous pas chacun dans notre sphère été aimés obscurément par quelque humble cœur, tandis que nous cherchions de plus hautes amours ? n'avons-nous pas foulé aux pieds une pâle violette au parfum timide, en cheminant les yeux baissés vers une étoile brillante et froide qui nous jetait son regard ironique du fond de l'infini ? l'abîme n'a-t-il pas son magnétisme et l'impossible sa fascination ?

Un jour, Tiburce entra dans la chambre de Gretchen portant un paquet – il en tira une jupe et un corsage à la mode antique, en satin vert, une chemisette de forme surannée et un fil de grosses perles. – Il pria Gretchen de se revêtir de ces habits qui ne pouvaient manquer de lui aller à ravir et de les garder dans la maison ; il lui dit par manière d'explication qu'il aimait beaucoup les coutumes du XVI<sup>e</sup> siècle, et qu'en se prêtant à cette fantaisie elle lui ferait un plaisir extrême. Vous pensez bien qu'une jeune fille ne se fait guère prier pour essayer une robe neuve : elle fut bientôt habillée, et, quand elle entra dans le salon, Tiburce ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

Seulement il trouva quelque chose à redire à la coiffure, et, délivrant les cheveux pris dans les dents du peigne, il les étala par larges boucles sur les épaules de Gretchen comme ceux de la Madeleine de la *Descente de croix*. Cela fait, il donna un tour différent à quelques plis de la jupe, lâcha les lacets du corsage, fripa la gorgerette trop roide et

trop empesée ; et, reculant de quelques pas, il contempla son œuvre.

Vous avez sans doute, à quelque représentation extraordinaire, vu ce qu'on appelle des *tableaux vivants*. On choisit les plus belles actrices du théâtre, on les habille et on les pose de manière à reproduire une peinture connue : Tiburce venait de faire le chef-d'œuvre du genre – vous eussiez dit un morceau découpé de la toile de Rubens.

Gretchen fit un mouvement.

« Ne bouge pas, tu vas perdre la pose ; – tu es si bien ainsi ! » cria Tiburce d'un ton suppliant.

La pauvre fille obéit et resta immobile pendant quelques minutes. Quand elle se retourna, Tiburce s'aperçut qu'elle avait le visage baigné de larmes.

Tiburce sentit qu'elle savait tout.

Les larmes de Gretchen coulaient silencieusement le long de ses joues, sans contraction, sans efforts, comme des perles qui débordaient du ca-

lice trop plein de ses yeux, délicieuses fleurs d'azur d'une limpidité céleste : la douleur ne pouvait troubler l'harmonie de son visage, et ses larmes étaient plus gracieuses que le sourire des autres.

Gretchen essuya ses pleurs avec le dos de sa main, et, s'appuyant sur le bras d'un fauteuil, elle dit d'une voix amollie et trempée d'émotion :

« Oh ! Tiburce, que vous m'avez fait souffrir !  
– Une jalousie d'une espèce nouvelle me torturait le cœur ; quoique je n'eusse pas de rivale, j'étais cependant trahie : vous aimiez une femme peinte, elle avait vos pensées, vos rêves, elle seule vous paraissait belle, vous ne voyiez qu'elle au monde ; abîmé dans cette folle contemplation, vous ne vous aperceviez seulement pas que j'avais pleuré.  
– Moi qui avais cru un instant être aimée de vous, tandis que je n'étais qu'une doublure, une contre-épreuve de votre passion ! Je sais bien qu'à vos yeux je ne suis qu'une petite fille ignorante qui parle français avec un accent allemand qui vous fait rire ; ma figure vous plaît comme souvenir de votre maîtresse idéale : vous voyez en moi un joli

mannequin que vous drapez à votre fantaisie ; mais, je vous le dis, le mannequin souffre et vous aime... »

Tiburce essaya de l'attirer sur son cœur, mais elle se dégagea et continua :

« Vous m'avez tenu de ravissants propos d'amour, vous m'avez appris que j'étais belle et charmante à voir, vous avez loué mes mains et prétendu qu'une fée n'en avait pas de plus mignonnes, vous avez dit de mes cheveux qu'ils valaient mieux que le manteau d'or d'une princesse, et de mes yeux que les anges descendaient du ciel pour s'y mirer, et qu'ils y restaient si longtemps qu'ils s'attardaient et se faisaient gronder par le Bon Dieu ; et tout cela avec une voix douce et pénétrante, un accent de vérité à tromper de plus expérimentées. – Hélas ! ma ressemblance avec la Madeleine du tableau vous allumait l'imagination et vous prêtait cette éloquence factice ; elle vous répondait par ma bouche ; je lui prêtais la vie qui lui manque, et je servais à compléter votre illusion. Si je vous ai donné quelques moments de bonheur, je vous pardonne le rôle que vous m'avez

fait jouer. – Après tout, ce n'est pas votre faute si vous ne savez pas aimer, si l'impossible seul vous attire, si vous n'avez envie que de ce que vous ne pouvez atteindre. Vous avez l'ambition de l'amour, vous vous trompez sur vous-même, vous n'aimerez jamais. Il vous faut la perfection, l'idéal et la poésie : – tout ce qui n'existe pas. – Au lieu d'aimer dans une femme l'amour qu'elle a pour vous, de lui savoir gré de son dévouement et du don de son âme, vous cherchez si elle ressemble à cette Vénus de plâtre qui est dans votre cabinet. Malheur à elle, si la ligne de son front n'a pas la coupe désirée ! Vous vous inquiétez du grain de sa peau, du ton de ses cheveux, de la finesse de ses poignets et de ses chevilles, de son cœur jamais. – Vous n'êtes pas amoureux, mon pauvre Tiburce, vous n'êtes qu'un peintre. – Ce que vous avez pris pour de la passion n'était que de l'admiration pour la forme et la beauté ; vous étiez épris du talent de Rubens, et non de Madeleine ; votre vocation de peintre s'agitait confusément en vous et produisait ces élans désordonnés dont vous n'étiez pas le maître. De là viennent toutes les dépravations de votre fantaisie. – J'ai compris cela,

parce que je vous aimais. – L'amour est le génie des femmes – leur esprit ne s'absorbe pas dans une égoïste contemplation ! Depuis que je suis ici j'ai feuilleté vos livres, j'ai relu vos poètes, je suis devenue presque savante. – Le voile m'est tombé des yeux. J'ai deviné bien des choses que je n'aurais jamais soupçonnées. Ainsi j'ai pu lire clairement dans votre cœur. – Vous avez dessiné autrefois, reprenez vos pinceaux. Vous fixerez vos rêves sur la toile, et toutes ces grandes agitations se calmeront d'elles-mêmes. Si je ne puis être votre maîtresse, je serai du moins votre modèle. »

Elle sonna et dit au domestique d'apporter un chevalet, une toile, des couleurs et des brosses.

Quand le domestique eut tout préparé, la chaste fille fit tomber ses vêtements avec une impudeur sublime, et, relevant ses cheveux comme Aphrodite sortant de la mer, elle se tint debout sous le rayon lumineux.

« Ne suis-je pas aussi belle que votre Vénus de Milo ? » dit-elle avec une petite moue délicate.

Au bout de deux heures la tête vivait déjà et sortait à demi de la toile : en huit jours tout fut terminé. Ce n'était pas cependant un tableau parfait ; mais un sentiment exquis d'élégance et de pureté, une grande douceur de tons et la noble simplicité de l'arrangement le rendaient remarquable, surtout pour les connaisseurs. Cette svelte figure blanche et blonde se détachant sans effort sur le double azur du ciel et de la mer, et se présentant au monde souriante et nue, avait un reflet de poésie antique et faisait penser aux belles époques de la sculpture grecque.

Tiburce ne se souvenait déjà plus de la Madeleine d'Anvers.

« Eh bien ! dit Gretchen, êtes-vous content de votre modèle ?

– Quand veux-tu publier nos bans ? répondit Tiburce.

– Je serai la femme d'un grand peintre », dit-elle en sautant au cou de son amant ; « mais n'oubliez pas, monsieur, que c'est moi qui ai dé-

couvert votre génie, ce précieux diamant – moi, la  
petite Gretchen de la rue Kipdorp ! »

# L'ÂME DE LA MAISON.

# I

Lorsque je suis seul, et que je n'ai rien à faire, ce qui m'arrive souvent, je me jette dans un fauteuil, je croise les bras ; puis, les yeux au plafond, je passe ma vie en revue.

Ma mémoire, pittoresque magicienne, prend la palette, trace, à grands traits et à larges touches, une suite de tableaux diaprés de couleurs les plus étincelantes et les plus diverses ; car, bien que mon existence extérieure ait été presque nulle, au-dedans j'ai beaucoup vécu.

Ce qui me plaît surtout dans ce panorama, ce sont les derniers plans, la bande qui bleuit et touche à l'horizon, les lointains ébauchés dans la vapeur, vagues comme le souvenir d'un rêve, doux à l'œil et au cœur.

Mon enfance est là, joueuse et candide, belle de la beauté d'une matinée d'avril, vierge de corps et d'âme, souriant à la vie comme à une bonne chose. Hélas ! mon regard s'arrête complaisam-

ment à cette représentation de mon moi d'alors, qui n'est plus mon moi d'aujourd'hui ! J'éprouve, en me voyant, une espèce d'hésitation ; comme lorsqu'on rencontre par hasard un ami ou un parent, après une si longue absence qu'on a eu le temps d'oublier ses traits, j'ai quelquefois toutes les peines du monde à me reconnaître. À dire vrai, je ne me ressemble guère.

Depuis, tant de choses ont passé par ma pauvre tête ! Ma physionomie physique et morale est totalement changée.

Au souffle glacial du prosaïsme, j'ai perdu une à une toutes mes illusions ; elles sont tombées de mon âme, comme les fleurs de l'amandier par une bise froide, et les hommes ont marché dessus avec leurs pieds de fange ; ma pensée adolescente, touchée et polluée par leurs mains grossières, n'a rien conservé de sa fraîcheur et de sa pureté primitives ; sa fleur, son velouté, son éclat, tout a disparu ; comme l'aile de papillon qui laisse aux doigts une poussière d'or, d'azur et de carmin, elle a laissé son principe odorant sur l'index et le pouce de

ceux qui voulaient la saisir dans son vol de sylphide.

Avec la jeunesse de ma pensée, celle de mon corps s'en est allée aussi ; mes joues, rebondies et roses comme des pommes, se sont profondément creusées ; ma bouche, qui riait toujours, et qu'on eût prise pour un coquelicot noyé dans une jatte de lait, est devenue horizontale et pâle ; mon profil se dessine en méplats fortement accusés ; une ride précoce commence à se dessiner sur mon front ; mes yeux n'ont plus cette humidité limpide et bleue qui les faisait briller comme deux sources ou le soleil donne : les veilles, les chagrins les ont fatigués et rougis, leur orbite s'est cavée, de sorte qu'on peut déjà comprendre les os sous la chair, c'est-à-dire le cadavre sous l'homme, le néant sous la vie.

Oh ! s'il m'était donné de revenir sur moi-même ! Mais ce qui est fait est fait, n'y pensons plus.

Parmi tous ces tableaux, un surtout se détache nettement, de même qu'au bout d'une

plaine uniforme, un bouquet de bois, une flèche d'église dorée par le couchant.

C'est le prieuré de mon oncle le chanoine ; je le vois encore d'ici, au revers de la colline, entre les grands châtaigniers, à deux pas de la chapelle de Saint-Caribert.

Il me semble être, en ce moment, dans la cuisine : je reconnais le plafond rayé de solives de chêne noircies par la fumée ; la lourde table aux pieds massifs ; la fenêtre étroite taillée à vitraux qui ne laissent passer qu'un demi-jour vague et mystérieux, digne d'un intérieur de Rembrandt ; les tablettes disposées par étages qui soutiennent une grande quantité d'ustensiles de cuivre jaune et rouge, de formes bizarres, les unes fondues dans l'ombre, les autres se détachant du fond, une paillette saillante sur la partie lumineuse et des reflets sur le bord ; rien n'est changé ! Les assiettes, les plats d'étain, clairs comme de l'argent ; les pots de faïence à fleurs, les bouteilles à large ventre, les fioles grêles à goulot allongé, ainsi qu'on les trouve dans les tableaux des vieux maîtres flamands ; tout est à la même place, le

plus petit détail est religieusement conservé. À l'angle du mur, irisée par un rayon de soleil, j'aperçois la toile de l'araignée à qui, tout enfant, je donnais des mouches après leur avoir coupé les ailes, et le profil grotesque de Jacobus Pragmater, sur une porte condamnée où le plâtre est plus blanc. Le feu brille dans la cheminée ; la fumée monte en tourbillonnant le long de la plaque armoriée aux armes de France ; des gerbes d'étincelles s'échappent des tisons qui craquent ; la fine poularde, préparée pour le dîner de mon oncle, tourne lentement devant la flamme. J'entends le tic-tac du tournebroche, le pétilllement des charbons, et le grésillement de la graisse qui tombe goutte à goutte dans la lèche-frite brûlante. Berthe, son tablier blanc retroussé sur la hanche, l'arrose, de temps en temps, avec une cuiller de bois et veille sur elle, comme une mère sur sa fille.

Et la porte du jardin s'ouvre. Jacobus Pragmater, le maître d'école, entre à pas mesurés, tenant d'une main un bâton de houx, et de l'autre main la petite Maria, qui rit et chante...

Pauvre enfant ! en écrivant ton nom, une larme tremble au bout de mes cils humides. Mon cœur se serre.

Dieu te mette parmi ses anges, douce et bonne créature ! tu le mérites, car tu m'aimais bien, et, depuis que tu ne m'accompagnes plus dans la vie, il me semble qu'il n'y a rien autour de moi.

L'herbe doit croître bien haute sur ta fosse, car tu es morte là-bas, et personne n'y est allé : pas même moi, que tu préférerais à tout autre, et que tu appelais ton petit mari.

Pardonne, ô Maria ! je n'ai pu, jusqu'à présent, faire le voyage ; mais j'irai, je chercherai la place ; pour la découvrir, j'interrogerai les inscriptions de toutes les croix, et, quand je l'aurai trouvée, je me mettrai à genoux, je prierai longtemps, bien longtemps, afin que ton ombre soit consolée ; je jetterai sur la pierre, verte de mousse, tant de guirlandes blanches et de fleurs d'oranger, que ta fosse semblera une corbeille de mariage.

Hélas ! la vie est faite ainsi. C'est un chemin âpre et montueux : avant que d'être au but, beaucoup se lassent ; les pieds endoloris et sanglants, beaucoup s'asseyent sur le bord d'un fossé, et ferment leurs yeux pour ne plus les rouvrir. À mesure que l'on marche, le cortège diminue : l'on était parti vingt, on arrive seul à cette dernière hôtellerie de l'homme, le cercueil ; car il n'est pas donné à tous de mourir jeunes... et tu n'es pas, ô Maria, la seule perte que j'aie à déplorer.

Jacobus Pragmater est mort, Berthe est morte ; ils reposent oubliés au fond d'un cimetière de campagne. Tom, le chat favori de Berthe, n'a pas survécu à sa maîtresse : il est mort de douleur sur la chaise vide où elle s'asseyait pour filer, et personne ne l'a enterré, car qui s'intéressait au pauvre Tom, excepté Jacobus Pragmater et la vieille Berthe !

Moi seul, je suis resté pour me souvenir d'eux et écrire leur histoire, afin que la mémoire ne s'en perde pas.

## II

C'était un soir d'hiver ; le vent, en s'engouffrant dans la cheminée, en faisait sortir des lamentations et des gémissements étranges : on eût dit ces soupirs vagues et inarticulés qu'envoie l'orgue aux échos de la cathédrale. Les gouttes de pluie cinglaient les vitres avec un son clair et argenté.

Moi et Maria, nous étions seuls. Assis tous les deux sur la même chaise, paresseusement appuyés l'un sur l'autre, mon bras autour d'elle, le sien autour de moi, nos joues se touchant presque, les boucles de nos cheveux mêlées ensemble : si tranquilles, si reposés, si détachés du monde, si oublieux de toute chose, que nous entendions notre chair vivre, nos artères battre et nos nerfs tressaillir. Notre respiration venait se briser à temps égaux sur nos lèvres, comme la vague sur le sable, avec un bruit doux et monotone ; nos cœurs palpitaient à l'unisson, nos pau-

pières s'élevaient et s'abaissaient simultanément ; tout, dans nos âmes et dans nos corps, était en harmonie et vivait de concert, ou plutôt nous n'avions qu'une âme à deux, tant la sympathie avait fondu nos existences dans une seule et même individualité.

Un fluide magnétique entrelaçait autour de nous, comme une résille de soie aux mille couleurs, ses filaments magiques ; il en partait un de chaque atome de mon être, qui allait se nouer à un atome de Maria ; nous étions si puissamment, si intimement liés, que je suis sûr que la balle qui aurait frappé l'un aurait tué l'autre sans le toucher.

Oh ! qui pourrait, au prix de ce qui me reste à vivre, me rendre une de ces minutes si courtes et si longues, dont chaque seconde renferme tout un roman intérieur, tout un drame complet, toute une existence entière, non pas d'homme, mais d'ange ! Âge fortuné des premières émotions, où la vie nous apparaît comme à travers un prisme, fleurie, pailletée, chatoyante, avec les couleurs de l'arc-en-ciel, où le passé et l'avenir sont rattachés

à un présent sans chagrin, par de douces souvenances et un espoir qui n'a pas été trompé, âge de poésie et d'amour, où l'on n'est pas encore méchant, parce qu'on n'a pas été malheureux, pourquoi faut-il que tu passes si vite, et que tous nos regrets ne puissent te faire revenir une fois passé !

Sans doute, il faut que cela soit ainsi, car qui voudrait mourir et faire place aux autres, s'il nous était donné de ne pas perdre cette virginité d'âme et les riantes illusions qui l'accompagnent ? L'enfant est un ange descendu de là-haut, à qui Dieu a coupé les ailes en le posant sur le monde, mais qui se souvient encore de sa première patrie. Il s'avance d'un pas timide dans les chemins des hommes, et tout seul ; son innocence se déflore à leur contact, et bientôt il a tout à fait oublié qu'il vient du ciel et qu'il doit y retourner.

Abîmés dans la contemplation l'un et l'autre, nous ne pensions pas à notre propre vie ; spectateurs d'une existence en dehors de nous, nous avons oublié la nôtre.

Cependant cette espèce d'extase ne nous empêchait pas de saisir jusqu'aux moindres bruits intérieurs, jusqu'aux moindres jeux de lumière dans les recoins obscurs de la cuisine et les interstices des poutres : les ombres, découpées en atomes baroques, se dessinaient nettement au fond de notre prunelle ; les reflets étincelants des chaudrons, les diamants phosphoriques allumés aux reflets des cafetières argentées, jetaient des rayons prismatiques dans chacun de nos cils. Le son monotone du coucou juché dans son armoire de chêne, le craquement des vitrages de plomb, les jérémiades du vent, le caquetage des fagots flambants dans l'âtre, toutes les harmonies domestiques parvenaient distinctement à notre oreille, chacune avec sa signification particulière. Jamais nous n'avions aussi bien compris le bonheur de la maison et les voluptés indéfinissables du foyer !

Nous étions si heureux d'être là, cois et chauds, dans une chambre bien close, devant un feu clair, seuls et libres de toute gêne, tandis qu'il pleuvait, ventait et grêlait au-dehors ; jouissant d'une tiède atmosphère d'été, tandis que l'hiver,

faisant craqueter ses doigts blancs de givre, mugissait à deux pas, séparé de nous par une vitre et une planche. À chaque sifflement aigu de la bise, à chaque redoublement de pluie, nous nous serrions l'un contre l'autre, pour être plus forts, et nos lèvres, lentement déjointes, laissaient aller un « Ah ! mon Dieu ! » profond et sourd.

« Ah ! mon Dieu ! qu'ils sont à plaindre, les pauvres gens qui sont en route ! »

Et puis nous nous taisions, pour écouter les abois du chien de la ferme, le galop heurté d'un cheval sur le grand chemin, le criaillement de la girouette enrouée ; et, pardessus tout, le cri du grillon tapi entre les briques de l'âtre, vernissées et bistrées par une fumée séculaire.

« J'aimerais bien être grillon », dit la petite Maria en mettant ses mains roses et potelées dans les miennes, « surtout en hiver : je choisirais une crevasse aussi près du feu que possible, et j'y passerais le temps à me chauffer les pattes. Je tapisserais bien ma cellule avec de la barbe de chardon et de pissenlit ; je ramasserais les duvets qui flot-

tent en l'air, je m'en ferais un matelas et un oreiller bien souples, bien moelleux, et je me coucherais dessus. Du matin jusqu'au soir, je chanterais ma petite chanson de grillon, et je ferais *cri cri* ; et puis je ne travaillerais pas, je n'irais pas à l'école. Oh ! quel bonheur !... Mais je ne voudrais pas être noir comme ils sont... N'est-ce pas, Théophile, que c'est vilain d'être noir ?... »

Et, en prononçant ces mots, elle jeta une œillade coquette sur la main que je tenais.

« Tu es une folle ! lui dis-je en l'embrassant. Toi qui ne peux rester un seul instant tranquille, tu t'ennuierais bien vite de cette vie égale et dormante. Ce pauvre reclus de grillon ne doit guère s'amuser dans son ermitage ; il ne voit jamais le soleil, le beau soleil aux cheveux d'or, ni le ciel de saphir, avec ses beaux nuages de toutes couleurs ; il n'a pour perspective que la plaque noircie de l'âtre, les chenets et les tisons ; il n'entend d'autre musique que la bise et le tic-tac du tournebroche...

« Quel ennui !...

« Si je voulais être quelque chose, j'aimerais bien mieux être demoiselle ; parle-moi de cela, à la bonne heure, c'est si joli !... On a un corset d'émeraude, un diamant pour œil, de grandes ailes de gaze d'argent, de petites pattes frêles, veloutées. Oh ! si j'étais demoiselle !... comme je volerais par la campagne, à droite, à gauche, selon ma fantaisie... au long des haies d'aubépine, des mûriers sauvages et des églantiers épanouis ! Effleurant du bout de l'aile un bouton-d'or, une pâquerette ployée au vent, j'irais, je courrais du brin d'herbe au bouleau, du bouleau au chêne, tantôt dans la nue, tantôt rasant le sol, égratignant les eaux transparentes de la rivière, dérangeant dans les feuilles de nénuphar les criocères écarlates, effrayant de mon ombre les petits goujons qui s'agitent frétilleurs et peureux...

« Au lieu d'un trou dans la cheminée, j'aurais pour logis la coupe d'albâtre d'un lis, ou la campanule d'azur de quelque volubilis, tapissée à l'intérieur de perles de rosée. J'y vivrais de parfums et de soleil, loin des hommes, loin des villes, dans une paix profonde, ne m'inquiétant de rien,

que de jouer autour des roseaux panaches de l'étang, et de me mêler en bourdonnant aux quadrilles et aux valse des moucheron... »

J'allais commencer une autre phrase, quand Maria m'interrompit.

« Ne te semble-t-il pas, dit-elle, que le cri du grillon a tout à fait changé de nature ? J'ai cru plusieurs fois, pendant que tu parlais, saisir, parmi ses notes, des mots clairement articulés ; j'ai d'abord pensé que c'était l'écho de ta voix, mais je suis à présent bien certaine du contraire. Écoute, le voici qui recommence. »

En effet, une voix grêle et métallique partait de la loge du grillon :

« Enfant, si tu crois que je m'ennuie, tu te trompes étrangement : j'ai mille sujets de distraction que tu ne connais pas ; mes heures, qui te paraissent être si longues, coulent comme des minutes. La bouilloire me chante à demi-voix sa chanson ; la sève qui sort en écumant par l'extrémité des bûches me siffle des airs de chasse ; les braises qui craquent, les étincelles qui

pétillent me jouent des duos dont la mélodie échappe à vos oreilles terrestres. Le vent qui s'engouffre dans la cheminée me fredonne des ballades fantastiques, et me raconte de mystérieuses histoires.

« Puis les paillettes de feu, dirigées en l'air par des salamandres de mes amies, forment, pour me récréer, des gerbes éblouissantes, des globes lumineux rouges et jaunes, des pluies d'argent qui retombent en réseaux bleuâtres ; des flammes de mille nuances, vêtues de robes de pourpre, dansent le fandango sur les tisons ardents, et moi, penché au bord de mon palais, je me chauffe, je me chauffe jusqu'à faire rougir mon corset noir, et je savoure à mon aise toutes les voluptés du non-chaloir et le bien-être du chez-soi.

« Quand vient le soir, je vous écoute causer et lire. L'hiver dernier, Berthe vous répétait, tout en filant, de beaux contes de fées : *L'Oiseau bleu*, *Riquet à la houppe*, *Maguelonne* et *Pierre de Provence*. J'y prenais un singulier plaisir, et je les sais presque tous par cœur. J'espère que, cette année,

elle en aura appris d'autres, et que nous passerons encore de joyeuses soirées.

« Eh bien, cela ne vaut-il pas mieux que d'être demoiselle et de vagabonder par les champs ?

« Passe pour l'été ; mais, quand arrive l'automne, que les feuilles, couleur de safran, tourbillonnent dans les bois, qu'il commence à geler blanc ; quand la brume, froide et piquante, raye le ciel gris de ses innombrables filaments, que le givre enveloppe les branches dépouillées d'une peluche scintillante ; quand on n'a plus de fleurs pour se gîter le soir, que devenir, où réchauffer ses membres engourdis, où sécher son aile trempée de pluie ? Le soleil n'est plus assez fort pour percer les brouillards ; on ne peut plus voler, et, d'ailleurs, quand on le pourrait, où irait-on ?

« Adieu, les haies d'aubépine, les boutons-d'or et les pâquerettes ! La neige a tout couvert ; les eaux qu'on égratignait en passant ne forment plus qu'un cristal solide ; les roses sont mortes, les parfums évaporés ; les oiseaux gourmands vous

prennent dans leur bec, et vous portent dans leur nid pour se repaître de vos chairs. Affaiblis par le jeûne et le froid, comment fuir ? les petits polis-sons du village vous attrapent sous leur mouchoir, et vous piquent à leur chapeau avec une longue épingle. Là, vivante cocarde, vous souffrez mille morts avant de mourir. Vous avez beau agiter vos pattes suppliantes, on n'y fait pas attention, car les enfants sont, comme les vieillards, cruels : les uns, parce qu'ils ne sentent pas encore ; les autres, parce qu'ils ne sentent plus. »

### III

Comme vous n'avez probablement pas vu la caricature de Jacobus Pragmater, dessinée au charbon sur la porte de la cuisine de mon oncle le chanoine, et qu'il est peu probable que vous alliez à \*\*\* pour la voir, vous vous contenterez d'un portrait à la plume.

Jacobus Pragmater, qui joue en cette histoire le rôle de la fatalité antique, avait toujours eu soixante ans : il était né avec des rides, la nature l'avait jeté en moule tout exprès pour faire un be-deau ou un maître d'école de village ; en nourrice, il était déjà pédant.

Étant jeune, il avait écrit en petite bâtarde l'*Ave* et le *Credo* dans un rond de parchemin de la grandeur d'un petit écu. Il l'avait présenté à M. le marquis de \*\*, dont il était le filleul ; celui-ci, après l'avoir considéré attentivement, s'était écrié à plusieurs reprises :

« Voilà un garçon qui n'est pas manchot ! »

Il se plaisait à nous raconter cette anecdote, ou, comme il l'appelait, cet apophtegme ; le dimanche, quand il avait bu deux doigts de vin, et qu'il était en belle humeur, il ajoutait, par manière de réflexion, que M. le marquis de \*\*\* était bien le gentilhomme de France le plus spirituel et le mieux appris qu'il eût jamais connu.

Quoique aux importantes fonctions de maître d'école, il ajoutât celles non moins importantes de bedeau, de chantre, de sonneur, il n'en était pas plus fier. À ses heures de relâche, il soignait le jardin de mon oncle, et, l'hiver, il lisait une page ou deux de Voltaire ou de Rousseau en cachette ; car, étant plus d'à moitié prêtre, comme il le disait, une pareille lecture n'eût pas été convenable en public.

C'était un esprit sec, exact cependant, mais sans rien d'onctueux. Il ne comprenait rien à la poésie, il n'avait jamais été amoureux, et n'avait pas pleuré une seule fois dans sa vie. Il n'avait aucune des charmantes superstitions de campagne,

et il grondait toujours Berthe quand elle nous racontait une histoire de fée ou de revenant. Je crois qu'au fond il pensait que la religion n'était bonne que pour le peuple. En un mot, c'était la prose incarnée, la prose dans toute son étroitesse, la prose de Barême et de Lhomond.

Son extérieur répondait parfaitement à son intérieur. Il avait quelque chose de pauvre, d'étriqué, d'incomplet, qui faisait peine à voir et donnait envie de rire en même temps. Sa tête, bizarrement bossuée, luisait à travers quelques cheveux gris ; ses sourcils blancs se hérissaient en buisson sur deux petits yeux vert de mer, clignotants et enfouis dans une patte-d'oie de rides horizontales. Son nez, long comme une flûte d'alambic, tout diapré de verrues, tout barbouillé de tabac, se penchait amoureusement sur son menton. Aussi, lorsqu'on jouait aux petits jeux, et qu'il fallait embrasser quelqu'un par pénitence, c'était toujours lui que les jeunes filles choisissaient en présence de leur mère ou de leur amant.

Ces avantages naturels étaient merveilleusement rehaussés par le costume de leur proprié-

taire : il portait d'habitude un habit noir râpé, avec des boutons larges comme des tabatières, les bas et la culotte de couleur incertaine ; des souliers à boucles et un chapeau à trois cornes que mon oncle avait porté deux ans avant de lui en faire cadeau.

Ô digne Jacobus Pragmater, qui aurait pu s'empêcher de rire en te voyant arriver par la porte du jardin, le nez au vent, les manches pendantes de ton grand habit flottant au long de ton corps, comme si elles eussent été un rouleau de papier sortant à demi de ta poche ! Tu aurais déridé le front du spleen en personne.

Il nous embrassa selon sa coutume, piqua les joues potelées de Maria à la brosse de sa barbe, me donna un petit coup sur l'épaule, et tira de sa poche un cœur de pain d'épice enveloppé d'un papier chamarré d'or et de paillon qu'il partagea entre Maria et moi.

Il nous demanda si nous avions été bien sages. La réponse, sans hésiter, fut affirmative, comme on peut le croire.

Pour nous récompenser, il nous promit à chacun une image coloriée.

Les galoches de Berthe sonnèrent dans le haut de l'escalier, le service de mon oncle ne la retenait plus, elle vint s'asseoir au coin du feu avec nous.

Maria quitta aussitôt le genou où Pragmater la retenait presque malgré elle ; car, en dépit de toutes ses caresses, elle ne le pouvait souffrir, et courut se mettre sur les genoux de Berthe.

Elle lui raconta ce que nous avions entendu, et lui répéta même quelques couplets de la ballade qu'elle avait retenus.

Berthe l'écouta gravement et avec bonté et dit, quand elle eut fini, qu'il n'y avait rien d'impossible à Dieu ; que les grillons étaient le bonheur de la maison, et qu'elle se croirait perdue si elle en tuait un, même par mégarde.

Pragmater la tança vivement d'une croyance aussi absurde, et lui dit que c'était pitié d'inculquer des superstitions de bonne femme à

des enfants, et que, s'il pouvait attraper celui de la cheminée, il le tuerait, pour nous montrer que la vie ou la mort d'une méchante bête était parfaitement insignifiante.

J'aimais assez Pragmater, parce qu'il me donnait toujours quelque chose ; mais, en ce moment, il me parut d'une férocité de cannibale, et je l'aurais volontiers dévisagé. Même à présent que l'habitude de la vie et le train des choses m'ont usé l'âme et durci le cœur, je me reprocherais comme un crime le meurtre d'une mouche, trouvant, comme le bon Tobie, que le monde est assez large pour deux.

Pendant cette conversation, le grillon jetait imperturbablement ses notes aiguës et vibrantes à travers la voix sourde et cassée de Pragmater, la couvrant quelquefois et l'empêchant d'être entendue.

Pragmater, impatienté, donna un coup de pied si violent du côté d'où le chant paraissait venir, que plusieurs flocons de suie se détachèrent et avec eux la cellule du grillon, qui se mit à courir

sur la cendre aussi vite que possible pour regagner un autre trou.

Par malheur pour lui, le rancunier maître d'école l'aperçut, et, malgré nos cris, le saisit par une patte au moment où il entrait dans l'interstice de deux briques. Le grillon, se voyant perdu, abandonna bravement sa patte, qui resta entre les doigts de Pragmater comme un trophée, et s'enfonça profondément dans le trou.

Pragmater jeta froidement au feu la patte toute frémissante encore.

Berthe leva les yeux au ciel avec inquiétude, en joignant les mains. Maria se mit à pleurer ; moi, je lançai à Pragmater le meilleur coup de poing que j'eusse donné de ma vie ; il n'y prit seulement pas garde.

Cependant la figure triste et sérieuse de Berthe lui donna un moment d'inquiétude sur ce qu'il avait fait : il eut une lueur de doute ; mais le voltairianisme reprit bientôt le dessus, et un « bah ! » fortement accentué résuma son plaidoyer intérieur.

Il resta encore quelques minutes ; mais, ne sachant trop quelle contenance faire, il prit le parti de se retirer.

Nous nous en allâmes coucher, le cœur gros de pressentiments funestes.

## IV

Plusieurs jours s'écoulèrent tristement ; mais rien d'extraordinaire n'était venu réaliser les appréhensions de Berthe.

Elle s'attendait à quelque catastrophe : le mal fait à un grillon porte toujours malheur.

« Vous verrez, disait-elle, Pragmater, qu'il nous arrivera quelque chose à quoi nous ne nous attendons pas. »

Dans le courant du mois, mon oncle reçut une lettre venant de loin, toute constellée de timbres, toute noire à force d'avoir roulé. Cette lettre lui annonçait que la maison du banquier T\*\*\*, sur laquelle son argent était placé, venait de faire banqueroute, et était dans l'impossibilité de solder ses créanciers.

Mon oncle était ruiné, il ne lui restait plus rien que sa modique prébende.

Pragmater, à demi ébranlé dans sa conviction, se faisait, à part lui, de cruels reproches. Berthe pleurait, tout en filant avec une activité triple pour aider en quelque chose.

Le grillon, malade ou irrité, n'avait pas fait entendre sa voix depuis la soirée fatale. Le tournebroche avait inutilement essayé de lier conversation avec lui, il restait muet au fond de son trou.

La cuisine se ressentit bientôt de ce revers de fortune. Elle fut réduite à une simplicité évangélique. Adieu les poulardes blondes, si appétissantes dans leur lit de cresson, la fine perdrix au corset de lard, la truite à la robe de nacre semée d'étoiles rouges ! Adieu, les mille gourmandises dont les religieuses et les gouvernantes des prêtres connaissent seules le secret ! Le bouilli finlandeux avec sa couronne de persil, les choux et les légumes du jardin, quelques quartiers aigus de fromage, composaient le modeste dîner de mon oncle.

Le cœur saignait à Berthe quand il lui fallait servir ces plats simples et grossiers ; elle les posait

dédaigneusement sur le bord de la table, et en détournait les yeux. Elle se cachait presque pour les apprêter, comme un artiste de haut talent qui fait une enseigne pour dîner. La cuisine, jadis si gaie et si vivante, avait un air de tristesse et de mélancolie.

Le brave Tom lui-même semblait comprendre le malheur qui était arrivé : il restait des journées entières assis sur son derrière, sans se permettre la moindre gambade ; le coucou retenait sa voix d'argent et sonnait bien bas ; les casseroles, inoccupées, avaient l'air de s'ennuyer à périr ; le gril étendait ses bras noirs comme un grand désœuvré ; les cafetières ne venaient plus faire la causerie auprès du feu ; la flamme était toute pâle, et un maigre filet de fumée rampait tristement au long de la plaque.

Mon oncle, malgré toute sa philosophie, ne put venir à bout de vaincre son chagrin. Ce beau vieillard, si gras, si vermeil, si épanoui, avec ses trois mentons et son mollet encore ferme ; ce gai convive qui chantait après boire la petite chanson, vous ne l'auriez certainement pas reconnu.

Il avait plus vieilli dans un mois que dans trente ans. Il n'avait plus de goût à rien. Les livres qui lui faisaient le plus de plaisir dormaient oubliés sur les rayons de la bibliothèque. Le magnifique exemplaire (Elzévir) des *Confessions* de saint Augustin, exemplaire auquel il tenait tant et qu'il montrait avec orgueil aux curés des environs, n'était pas remué plus souvent que les autres ; une araignée avait eu le temps de tisser sa toile sur son dos.

Il restait des journées entières dans son fauteuil de tapisserie à regarder passer les nuages par les losanges de sa fenêtre, plongé dans une mer de douloureuses réflexions ; il songeait avec amertume qu'il ne pourrait plus, les jours de Pâques et de Noël, réunir ses vieux camarades d'école qui avaient mangé avec lui la maigre soupe du séminaire, et se réjouir d'être encore si vert et si gaillard après tant d'anniversaires célébrés ensemble.

Il fallait devenir ménager de ces bonnes bouteilles de vin vieux, toutes blanches de poussière, qu'il tenait sous le sable, au profond de sa cave, et qu'il réservait pour les grandes occasions ; celles-

là bues, il n'y avait plus d'argent pour en acheter d'autres. Ce qui le chagrinait surtout, c'était de ne pouvoir continuer ses aumônes, et de mettre ses pauvres dehors avec un « Dieu vous garde ! »

Ce n'était qu'à de rares intervalles qu'il descendait au jardin ; il ne prenait plus aucun intérêt aux plantations de Pragmater, et l'on aurait marché sur les tournesols sans lui faire dire : « Ah ! »

Le printemps vint. Ses fleurs avaient beau pencher la tête pour lui dire bonjour, il ne leur rendait pas leur salut, et la gaieté de la saison semblait même augmenter sa mélancolie.

Ses affaires ne s'arrangeant pas, il crut que sa présence serait nécessaire pour les vider entièrement.

Un voyage à \*\*\* était pour lui une entreprise aussi terrible que la découverte de l'Amérique : il le différa autant qu'il put ; car il n'avait jamais quitté, depuis sa sortie du séminaire, son village, enfoui au milieu des bois comme un nid d'oiseau, et il lui en coûtait beaucoup pour se séparer de son presbytère aux murailles blanches, aux con-

trevents verts, où il avait si longtemps caché sa vie aux yeux méchants des hommes.

En partant, il remit entre les mains de Berthe une petite bourse assez plate pour subvenir aux besoins de la maison pendant son absence, et promit de revenir bientôt.

Il n'y avait là rien que de fort naturel sans doute ; pourtant nous étions profondément émus, et je ne sais pourquoi il me semblait que nous ne le reverrions plus, et que c'était pour la dernière fois qu'il nous parlait. Aussi, Maria et moi, nous l'accompagnâmes jusqu'au pied de la colline, trottant, de toutes nos forces, de chaque côté de son cheval, pour être plus longtemps avec lui.

« Assez, mes petits, nous dit-il ; je ne veux pas que vous alliez plus loin, Berthe serait inquiète de vous. »

Puis il nous hissa sur son étrier, nous appuya un baiser bien tendre sur les joues, et piqua des deux : nous le suivîmes de l'œil pendant quelques minutes.

Étant parvenu au haut de l'éminence, il retourna la tête pour voir encore une fois, avant qu'il s'enfonçât tout à fait sous l'horizon, le clocher de l'église paroissiale et le toit d'ardoise de sa petite maison.

Nous ayant aperçus à la même place, il nous fit un geste amical de la main, comme pour nous dire qu'il était content ; puis il continua sa route.

Un angle du chemin l'eut bientôt dérobé à nos yeux.

Alors, un frisson me prit, et les pleurs tombèrent de mes yeux. Il me parut qu'on venait de fermer sur lui le couvercle de la bière, et d'y planter le dernier clou.

« Oh ! mon Dieu ! » dit Maria avec un grand soupir, « mon pauvre oncle ! il était si bon ! »

Et elle tourna vers moi ses yeux purs nageant dans un fluide abondant et clair.

Une pie, perchée sur un arbre, au bord de la route, déploya, à notre aspect, ses ailes bigarrées,

s'envola en poussant des cris discordants, et s'alla reposer sur un autre arbre.

« Je n'aime pas à entendre les pies », dit Maria, en se serrant contre moi, d'un air de doute et de crainte.

« Bah ! répliquai-je, je vais lui jeter une pierre, il faudra bien qu'elle se taise, la vilaine bête. »

Je quittai le bras de Maria, je ramassai un caillou, et je le jetai à la pie ; la pierre atteignit une branche au-dessus, dont elle écorcha l'écorce : l'oiseau sautilla, et continua ses criailles moqueuses et enrouées.

« Ah ! c'est trop fort ! m'écriai-je ; tu me veux donc narguer ? »

Et une seconde pierre se dirigea, en sifflant, vers l'oiseau ; mais j'avais mal visé, elle passa entre les premières feuilles et alla tomber, de l'autre côté, dans un champ de luzerne.

« Laisse-la tranquille », dit la petite en posant sa main délicate sur mon épaule, « nous ne pouvons l'empêcher.

– Soit », répondis-je.

Et nous continuâmes notre chemin.

Le temps était gris terne, et, quoiqu'on fut au printemps, il soufflait une bise assez piquante ; il y avait de la tristesse dans l'air comme aux derniers jours d'automne. Maria était pâle, une légère auréole bleuâtre cernait ses yeux languissants : elle avait l'air fatigué, et s'appuyait plus fortement que d'habitude ; j'étais fier de la soutenir, et, quoique je fusse presque aussi las qu'elle, j'aurais marché encore deux heures.

Nous rentrâmes.

Le prieuré n'avait plus le même aspect : lui, naguère si gai, si vivant, il était silencieux et mort ; l'âme de la maison était partie, ce n'était plus que le cadavre.

Pragmater, malgré son incrédulité, hochait soucieusement la tête. Berthe filait toujours, et Tom, assis en face d'elle, et agitant gravement sa queue, suivait les mouvements du rouet.

Je me serais mortellement ennuyé sans les promenades que nous allions faire, avec Maria, dans les grands bois, le long des champs, pour prendre des hannetons et des demoiselles.

## V

Le grillon ne chantait que rarement, et nous n'entendions plus rien à son chant ; nous en vînmes à croire que nous étions le jouet d'une illusion.

Cependant, un soir, nous nous retrouvâmes seuls dans la cuisine, assis tous deux sur la même chaise, comme au jour où il nous avait parlé. Le feu flambait à peine. Le grillon éleva la voix, et nous pûmes parfaitement comprendre ce qu'il disait : il se plaignait du froid. Pendant qu'il chantait, le feu s'était éteint presque tout à fait.

Maria, touchée de la plainte du grillon, s'agenouilla, et se mit à souffler avec sa bouche ; le soufflet était accroché à un clou, hors de notre portée.

C'était un plaisir de la voir, les joues gonflées, illuminées des reflets de la flamme ; tout le reste du corps était plongé dans l'ombre : elle ressem-

blait à ces têtes de chérubin, cravatées d'une paire d'ailes que l'on voit dans les tableaux d'église, dansant en rond autour des gloires mystiques de la Vierge et des saints.

Au bout de quelques minutes, moyennant une poignée de branches sèches que j'y jetai, l'âtre se trouva vivement éclairé, et nous pûmes voir, sur le bord de son trou, notre ami le grillon tendant ses pattes de devant au feu, comme deux petites mains, et ayant l'air de prendre un singulier plaisir à se chauffer ; ses yeux, gros comme une tête d'épingle, rayonnaient de satisfaction ; il chantait avec une vivacité surprenante, et sur un air très gai, des paroles sans suite que je n'entendais pas bien, et que je n'ai pas retenues.

Quelques mois se passèrent, pas plus de nouvelles de mon oncle que s'il était mort !

Un soir, Pragmater, ne sachant à quoi tuer le temps, monta dans la bibliothèque pour prendre un livre ; quand il ouvrit la porte, un violent courant d'air éteignit sa chandelle ; mais, comme il faisait clair de lune, et qu'il connaissait les êtres

de la maison, il ne jugea pas à propos de redescendre chercher de la lumière.

Il alla du côté où il savait qu'était placée la bibliothèque. La porte se ferma violemment, comme si quelqu'un l'eût poussée. Un rayon de lune, plus vif et plus chatoyant, traversa les vitres jaunes de la fenêtre.

À sa grande stupéfaction, Pragmater vit descendre sur ce filet de lumière, comme un acrobate sur une corde tendue, un fantôme d'une espèce singulière : c'était le fantôme de mon oncle, c'est-à-dire le fantôme de ses habits ; car lui-même était absent : son habit tombait à longs plis, et, au bout des manches vides, une paire de gants moulait ses mains ; une perruque tenait la place de sa tête, et à l'endroit des yeux scintillait, comme des vers phosphoriques, une énorme paire de besicles. Cet étrange personnage entra droit dans la chambre, et se dirigea droit à la bibliothèque ; on eût dit que les semelles de ses souliers étaient doublées de velours, car il glissait sur les dalles sans que le moindre craquement, le son le plus fugitif pût faire croire qu'il les eût effleurées.

Après avoir touché et déplacé quelques volumes, il enleva de sa planche le saint Augustin (Elzévir) et le porta sur la table ; puis il s'assit dans le grand fauteuil à ramages, éleva un de ses gants à la hauteur où son menton aurait dû être, ouvrit le livre à un passage marqué par un signet de faveur bleue, comme quelqu'un que l'on aurait interrompu, et se prit à lire en tournant les feuillets avec vivacité.

La lune se cacha ; Pragmater crut qu'il ne pourrait point continuer. Mais les verres de ses lunettes, semblables aux yeux des chats et des hiboux, étaient lumineux par eux-mêmes, et reluisaient dans l'ombre comme des escarboucles. Il en partait des lueurs jaunes qui éclairaient les pages du livre, aussi bien qu'une bougie l'eût pu faire. L'activité qu'il mettait à sa lecture était telle, qu'il tira de sa poche un mouchoir blanc, qu'il passa à plusieurs reprises sur la place vide qui représentait son front, comme s'il eût sué à grosses gouttes...

L'horloge sonna successivement, avec sa voix fêlée, 10 heures, 11 heures, minuit... Au dernier

coup de minuit, le fantôme se leva, remit le précieux bouquin à sa place.

Le ciel était gris, les nues, échevelées, couraient rapidement de l'est à l'ouest ; la lune remontra sa face blanche par une déchirure, un rayon parti de ses yeux bleus plongea dans la chambre. Le mystérieux lecteur monta dessus en s'appuyant sur sa canne, et sortit de la même manière qu'il était entré.

Abasourdi de tant de prodiges, mourant de peur, claquant des dents, ses genoux cagneux se heurtant en rendant un son sec comme une crécelle, le digne maître d'école ne put se tenir plus longtemps sur ses pieds : un frisson de fièvre le prit aux cheveux, et il tomba tout de son long à la renverse. Berthe, ayant entendu la chute, accourut tout effrayée ; elle le trouva gisant sur le carreau, sans connaissance, sa main étreignant la chandelle éteinte.

Pragmater, malgré ses idées voltairiennes, eut beaucoup de peine à s'expliquer la vision étrange qu'il venait d'avoir ; sa physionomie en était toute

troublée. Cependant le doute ne lui était pas permis, il était lui-même son propre garant, il n'y avait pas de supercherie possible ; aussi tomba-t-il dans une profonde rêverie, et restait-il des heures entières sur sa chaise, dans l'attitude d'un homme singulièrement perplexe.

Vainement Tom, le brave matou, venait-il frotter sa moustache contre sa main pendante, et Berthe lui demandait-elle, du ton le plus engageant :

« Pragmater, croyez-vous que la vendange sera bonne ? »

## VI

On n'avait aucune nouvelle de mon oncle.

Un matin, Pragmater le vit raser, comme un oiseau, le sable de l'allée du jardin, sur le bord de laquelle ses soleils favoris penchaient mélancoliquement leurs disques d'or pleins de graines noires ; avec sa main d'ombre, ou son ombre de main, il essayait de relever une des fleurs que le vent avait courbée, et tâchait de réparer de son mieux la négligence des vivants.

Le ciel était clair, un gai rayon d'automne illuminait le jardin ; deux ou trois pigeons, posés sur le toit, se toilettaient au soleil ; une bise nonchalante jouait avec quelques feuilles jaunes, et deux ou trois plumes blanches, tombées de l'aile des colombes, tournoyaient mollement dans la tiède atmosphère. Ce n'était guère la mise en scène d'une apparition, et un fantôme un peu

adroit ne se serait pas montré dans un lieu si positif et à une heure aussi peu fantastique.

Une plate-bande de soleils, un carré de choux, des oignons montés, du persil et de l'oseille, à 11 heures du matin, rien n'est moins allemand.

Jacobus Pragmater fut convaincu, cette fois, qu'il n'y avait pas moyen de mettre l'apparition sur le dos d'un effet de lune et d'un jeu de lumière.

Il entra dans la cuisine, tout pâle et tout tremblant, et raconta à Berthe ce qui venait de lui arriver.

« Notre bon maître est mort », dit Berthe en sanglotant : « mettons-nous à genoux, et prions pour le repos de son âme ! »

Nous récitâmes ensemble les prières funèbres. Tom, inquiet, rôdait autour de notre groupe, en nous jetant avec ses prunelles vertes des regards intelligents et presque surhumains ; il semblait nous demander le secret de notre douleur subite, et poussait, pour attirer l'attention sur lui, de petits miaulements plaintifs et suppliants.

« Hélas ! pauvre Tom », dit Berthe en lui flattant le dos de la main, « tu ne te chaufferas plus, l'hiver, sur le genou de Monsieur, dans la belle chambre rouge, et tu ne mangeras plus les têtes de poisson sur le coin de son assiette ! »

Le grillon ne chantait que bien rarement. La maison semblait morte, le jour avait des teintes blafardes, et ne pénétrait qu'avec peine les vitres jaunes, la poussière s'entassait dans les chambres inoccupées, les araignées jetaient sans façon leur toile d'un angle à l'autre, et provoquaient inutilement le plumeau ; l'ardoise du toit, autrefois d'un bleu si vif et si gai, prenait des teintes plombées, les murailles verdissaient comme des cadavres, les volets se déjetaient, les portes ne joignaient plus ; la cendre grise de l'abandon descendait fine et tamisée sur tout cet intérieur naguère si riant et d'une si curieuse propreté.

La saison avançait ; les collines frileuses avaient déjà sur leurs épaules les rouses fourrures de l'automne, de larges bancs de brouillard montaient du fond de la vallée, et la bruine rayait de ses grêles hachures un ciel couleur de plomb.

Il fallait rester des journées entières à la maison, car les prairies mouillées, les chemins défoncés ne nous permettaient plus que rarement le plaisir de la promenade.

Maria dépérissait à vue d'œil, et devenait d'une beauté étrange ; ses yeux s'agrandissaient et s'illuminaient de l'aurore de la vie céleste ; le ciel prochain y rayonnait déjà. Ils roulaient moelleusement sur leurs longues paupières comme deux globes d'argent bruni, avec des langueurs de clair de lune et des rayons d'un bleu velouté que nul peintre ne saurait rendre : les couleurs de ses joues, concentrées sur le haut des pommettes en petit nuage rose, ajoutaient encore à l'éclat divin de ces yeux surnaturels où se concentrait une vie près de s'envoler ; les anges du ciel semblaient regarder la terre par ces yeux-là.

À l'exception de ces deux taches vermeilles, elle était pâle comme de la cire vierge ; ses tempes et ses mains transparentes laissaient voir un délicat lavis de veines azurées ; ses lèvres décolorées s'exfoliaient en petites pellicules lamelleuses : elle était poitrinaire.

Comme j'avais l'âge d'entrer au collège, mes parents me firent revenir à la ville, d'autant plus qu'ils avaient appris la mort de mon oncle, qui avait fait une chute de cheval dans un chemin difficile, et s'était fendu la tête.

Un testament trouvé dans sa poche instituait Berthe et Pragmater ses uniques héritiers, à l'exception de sa bibliothèque, qui devait me revenir, et d'une bague en diamants de sa mère, destinée à Maria.

Mes adieux à Maria furent des plus tristes ; nous sentions que nous ne nous reverrions plus. Elle m'embrassa sur le seuil de la porte, et me dit à l'oreille :

« C'est ce vilain Pragmater qui est cause de tout ; il a voulu tuer le grillon. Nous nous reverrons chez le Bon Dieu. Voilà une petite croix en perles de couleur que j'ai faite pour toi ; garde-la toujours. »

Un mois après, Maria s'éteignit. Le grillon ne chanta plus à dater de ce jour-là : l'âme de la maison s'en était allée. Berthe et Pragmater ne lui

survécurent pas longtemps ; Tom mourut, bientôt après, de langueur et d'ennui.

J'ai toujours la croix de perles de Maria. Par une délicatesse charmante dont je ne me suis aperçu que plus tard, elle avait mis quelques-uns de ses beaux cheveux blonds pour enfiler les grains de verre qui la composent ; chaste amour enfantin si pur, qu'il pouvait confier son secret à une croix !

## VII

Ces scènes de ma première enfance m'ont fait une impression qui ne s'est pas effacée ; j'ai encore au plus haut degré le sentiment du foyer et des voluptés domestiques.

Comme celle du grillon, ma vie s'est écoulée, près de l'âtre, à regarder les tisons flamber. Mon ciel a été le manteau de la cheminée ; mon horizon, la plaque noire de suie et blanche de fumée ; un espace de quatre pieds où il faisait moins froid qu'ailleurs, mon univers.

J'ai passé de longues années avec la pelle et la pincette ; leurs têtes de cuivre ont acquis sous mes mains un éclat pareil à celui de l'or, si bien que j'en suis venu à les considérer comme une partie intégrante de mon être. La pomme de mes chenets a été usée par mes pieds, et la semelle de mes pantoufles s'est couverte d'un vernis métallique dans ses fréquents rapports avec elle. Tous les ef-

fets de lumière, tous les jeux de la flamme, je les sais par cœur ; tous les édifices fantastiques que produit l'écroulement d'une bûche ou le déplacement d'un tison, je pourrais les dessiner sans les voir.

Je ne suis jamais sorti de ce microcosme.

Aussi, je suis de première force pour tout ce qui regarde l'intérieur de la cheminée ; aucun poète, aucun peintre n'est capable d'en tracer un tableau plus exact et plus complet. J'ai pénétré tout ce que le foyer a d'intime et de mystérieux, je puis le dire sans orgueil, car c'est l'étude de toute mon existence.

Pour cela, je suis resté étranger aux passions de l'homme, je n'ai vu du monde que ce qu'on en pouvait voir par la fenêtre. Je me suis replié en moi ; cependant j'ai vécu heureux, sans regret d'hier, sans désir de demain. Mes heures tombent une à une dans l'éternité, comme des plumes d'oiseau au fond d'un puits, doucement, doucement ; et si l'horloge de bois, placée à l'angle de la muraille, ne m'avertissait de leur chute avec sa

voix criarde et éraillée comme celle d'une vieille femme, certes je ne m'en apercevrais pas.

Quelquefois seulement, au mois de juin, par un de ces jours chauds et clairs où le ciel est bleu comme la prunelle d'une Anglaise, où le soleil caresse d'un baiser d'or les façades sales et noires des maisons de la ville ; lorsque chacun se retire au plus profond de son appartement, abat ses jalousies, ferme ses rideaux, et reste étendu sur sa molle ottomane, le front perlé de gouttes de sueur, je me hasarde à sortir.

Je m'en vais me promener, habillé comme à mon ordinaire, c'est-à-dire en drap, ganté, cravaté et boutonné jusqu'au cou.

Je prends alors dans la rue le côté où il n'y a pas d'ombre, et je marche les mains dans mes poches, le chapeau sur l'oreille et penché comme la tour de Pise, les yeux à demi fermés, mes lèvres comprimant avec force une cigarette dont la blonde fumée se roule, autour de ma tête, en manière de turban ; tout droit devant moi, sans savoir où ; insoucieux de l'heure ou de toute autre

pensée que celle du présent ; dans un état parfait de quiétude morale et physique.

Ainsi je vais... vivant pour vivre, ni plus ni moins qu'un dogue qui se vautre dans la poussière, ou que ce bambin qui fait des ronds sur le sable.

Lorsque mes pieds m'ont porté longtemps, et que je suis las, alors je m'assois au bord du chemin, le dos appuyé contre un tronc d'arbre, et je laisse flotter mes regards à droite, à gauche, tantôt au ciel, tantôt sur la terre.

Je demeure là des demi-journées, ne faisant aucun mouvement, les jambes croisées, les bras pendants, le menton dans la poitrine, ayant l'air d'une idole chinoise ou indienne, oubliée dans le chemin par un bonze ou un brahmine.

Pourtant, n'allez pas croire que le temps ainsi passé soit du temps perdu. Cette mort apparente est ma vie.

Cette solitude et cette inaction, insupportables pour tout autre, sont pour moi une source de voluptés indéfinissables.

Mon âme ne s'éparpille pas au-dehors, mes idées ne s'en vont pas à l'aventure parmi les choses du monde, sautant d'un objet à un autre ; toute ma puissance d'animation, toute ma force intellectuelle se concentrent en moi ; je fais des vers, excellente occupation d'oisif, ou je pense à la petite Maria, qui avait des taches roses sur les joues.

## UNE VISITE NOCTURNE

J'ai un ami, je pourrais en avoir deux ; son nom, je l'ignore ; sa demeure, je ne la soupçonne pas. Perche-t-il sur un arbre ? se terre-t-il dans une carrière abandonnée ? Nous autres de la bohème, nous ne sommes pas curieux, et je n'ai jamais pris le moindre renseignement sur lui. Je le rencontre de loin en loin, dans des endroits invraisemblables, par des temps impossibles. Suivant l'usage des romanciers à la mode, je devrais vous donner le signalement de cet ami inconnu ; je présume que son passeport doit être rédigé ainsi : « Visage ovale, nez ordinaire, bouche moyenne, menton rond, yeux bruns, cheveux châtain ; signes distinctifs : aucun. » C'est cependant un homme très singulier. Il m'aborde toujours en

criant comme Archimède : « J'ai trouvé ! » car mon ami est un inventeur. Tous les jours, il fait le plan d'une machine nouvelle. Avec une demi-douzaine de gaillards pareils, l'homme deviendrait inutile dans la création. Tout se fait tout seul : les mécaniques sont produites par d'autres mécaniques, les bras et les jambes passent à l'état de pures superfluités. Mon ami, vrai puits de Grenelle de science, ne néglige rien, pas même l'alchimie. Le Dragon vert, le Serviteur rouge et la Femme blanche sont à ses ordres ; il a dépassé Raymond Lulle, Paracelse, Agrippa, Cardan, Flamel et tous les hermétiques.

« Vous avez donc fait de l'or ? » lui dis-je un jour d'un air de doute, en regardant son chapeau presque aussi vieux que le mien.

« Oui, me répondit-il avec un parfait dédain, j'ai eu cet enfantillage ; j'ai fabriqué des pièces de vingt francs qui m'en coûtaient quarante ; du reste, tout le monde fait de l'or, rien n'est plus commun : Esq., d'Abad., de Ru., en ont fait ; c'est ruineux. J'ai aussi composé du tissu cellulaire en faisant traverser des blancs d'œuf par un courant

électrique ; c'est un bifteck médiocre et qui ressemble toujours un peu à de l'omelette. J'ai obtenu le poulet à tête humaine, et la mandragore qui chante, deux petits monstres assez désagréables ; comme maître Wagner, j'ai un homunculus dans un flacon de verre ; mais, décidément, les femmes sont de meilleures mères que les bouteilles. Ce qui m'occupe maintenant, c'est de sortir de l'atmosphère terrestre. Peut-être Newton s'est-il trompé, la loi de la gravitation n'est vraie que pour les corps : les corps se précipitent, mais les gaz remontent. Je voudrais me jeter du haut d'une tour et tomber dans la lune. Adieu ! »

Et mon ami disparut si subitement, que je dus croire qu'il était rentré dans le mur comme Cardillac.

Un soir, je revenais d'un théâtre lointain situé vers le pôle arctique du boulevard ; il commençait à tomber une de ces pluies fines, pénétrantes, qui finissent par percer le feutre, le caoutchouc, et toutes les étoffes qui abusent du prétexte d'être imperméables pour sentir la poix et le goudron. Les voitures de place étaient partout, excepté,

bien entendu, sur les places. À la douteuse clarté d'un réverbère qui faisait des tours d'acrobate sur la corde lâche, je reconnus mon ami, qui marchait à petits pas comme s'il eût fait le plus beau temps du monde.

« Que faites-vous maintenant ? » lui dis-je en passant mon bras sous le sien.

« Je m'exerce à voler.

– Diable ! » répondis-je avec un mouvement involontaire et en portant la main sur ma poche.

« Oh ! je ne travaille pas à la tire, soyez tranquille, je méprise les foulards ; je m'exerce à voler, mais non sur un mannequin chargé de grelots comme Gringoire dans la cour des Miracles. Je vole en l'air, j'ai loué un jardin du côté de la barrière d'Enfer, derrière le Luxembourg, et, la nuit, je me promène à cinquante ou soixante pieds d'élévation ; quand je suis fatigué, je me mets à cheval sur un tuyau de cheminée. C'est commode.

– Et par quel procédé ?...

– Mon Dieu, rien n'est plus simple. »

Et, là-dessus, mon ami m'expliqua son invention ; en effet, c'était fort simple, simple comme les deux verres qui, posés aux deux bouts d'un tube, font apercevoir des mondes inconnus, simple comme la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon et la vapeur.

Je fus très étonné de ne pas avoir fait moi-même cette découverte ; c'est le sentiment qu'on éprouve en face des révélations du génie.

« Gardez-moi le secret », me dit mon ami en me quittant. « J'ai trouvé pour ma découverte un prospectus fort efficace. Les annonces des journaux sont trop chères, et, d'ailleurs, personne ne les lit ; j'irai de nuit m'asseoir sur le toit de la Madeleine, et, vers 11 heures du matin, je commencerai une petite promenade d'agrément au-dessus de la zone des réverbères ; promenade que je prolongerai en suivant la ligne des boulevards jusqu'à la place de la Bastille, où j'irai embrasser le génie de la liberté sur sa colonne de bronze. »

Cela dit, l'homme singulier me quitta. Je ne le revis plus pendant trois ou quatre mois.

Une nuit, je venais de me coucher, je ne dormais pas encore. J'entendis frapper distinctement trois coups contre mes carreaux. J'avouerai courageusement que j'éprouvai une frayeur horrible. Au moins si ce n'était qu'un voleur, m'écriai-je dans une angoisse d'épouvante, mais ce doit être le diable, l'inconnu, celui qui rôde la nuit, *quaerens quem devoret*. On frappa encore, et je vis se dessiner à travers la vitre des traits qui ne m'étaient pas étrangers. Une voix prononça mon nom et me dit :

« Ouvrez donc, il fait un froid atroce. »

Je me levai. J'ouvris la fenêtre, et mon ami sauta dans la chambre. Il était entouré d'une ceinture gonflée de gaz ; des ligatures et des ressorts couraient le long de ses bras et de ses jambes ; il se défit de son appareil et s'assit devant le feu, dont je ranimai les tisons. Je tirai de l'armoire deux verres et une bouteille de vieux bordeaux. Puis je remplis les verres, que mon ami avala tous

deux par distraction, c'est-à-dire dont il avala le contenu. Sa figure était radieuse. Une espèce de lumière argentée brillait sur son front, ses cheveux jouaient l'auréole à s'y méprendre.

« Mon cher, me dit-il après une pause, j'ai réussi tout à fait ; l'aigle n'est qu'un dindon à côté de moi. Je monte, je descends, je tourne, je fais ce que je veux, c'est moi qui suis Raimond le roi des airs. Et cela, par un moyen si facile, si peu embarrassant ! mes ailes ne coûtent guère plus qu'un parapluie ou une paire de socques. Quelle étrange chose ! Un petit calcul grand comme la main, griffonné par moi sur le dos d'une carte, quelques ressorts arrangés par moi d'une certaine manière, et le monde va être changé. Le vieil univers a vécu ; religion, morale, gouvernement, tout sera renouvelé. D'abord, revêtu d'un costume étincelant, je descendrai de ce que jusqu'à présent l'on a appelé le ciel et je promulguerai un petit décalogue de ma façon. Je *révélerai* aux hommes le secret de voler. Je les délivrerai de l'antique pesanteur ; je les rendrai semblables à des anges, on serait Dieu à moins. Beaucoup le sont qui n'en ont pas tant

fait. Avec mon invention, plus de frontières, plus de douanes, plus d'octroi, plus de péages ; l'emploi d'invalides au pont des Arts deviendra une sinécure. Allez donc saisir un contrebandier passant des cigares à trente mille pieds du niveau de la mer ; car, au moyen d'un casque rempli d'air respirable que j'ai ajouté à mon appareil comme appendice, on peut s'élever à des hauteurs incommensurables. Les fleuves, les mers ne séparent plus les royaumes. L'architecture est renversée de fond en comble ; les fenêtres deviennent des portes, les cheminées des corridors, les toits des places publiques. Il faudra griller les cours et les jardins comme des volières. Plus de guerre ; la stratégie est inutile, l'artillerie ne peut plus servir ; pointez donc les bombes contre les hommes qui passent au-dessus des nuages et essuient leurs bottes sur la tête des condors. Dans quelque temps d'ici, comme on rira des chemins de fer, de ces marmites qui courent sur des tringles en fer et font à peine dix lieues à l'heure ! »

Et mon ami ponctuait chaque phrase d'un verre de vin. Son enthousiasme tournait au dithy-

rambe, et, pendant deux heures, il ne cessa de parler sur ce ton, décrivant le nouveau monde, que son invention allait nécessiter, avec une richesse de couleurs et d'images à désespérer un disciple de Fourier. Puis, voyant que le jour allait paraître, il reprit son appareil et me promit de venir bientôt me rendre une autre visite. Je lui ouvris la fenêtre, il s'élança dans les profondeurs grises du ciel, et je restai seul, doutant de moi-même et me pinçant pour savoir si je veillais ou si je dormais.

J'attends encore la seconde visite de mon ami-volatile et ne l'ai plus rencontré sur aucun boulevard, même extérieur.

Sa machine l'a-t-elle laissé en route ? S'est-il cassé le cou ou s'est-il noyé dans un océan quelconque ? A-t-il eu les yeux arrachés par l'oiseau Rock sur les cimes de l'Himalaya ? C'est ce que j'ignore profondément. Je vous ferai savoir les premières nouvelles que j'aurai de lui.

# L'OREILLER D'UNE JEUNE FILLE.

## Conte.

Ninette était la plus charmante petite fille du monde. Elle surpassait en beauté, en transparence, ces délicieux enfants anglais des peintures de Joshua Reynolds et de Sir Thomas Lawrence, dont la chair semble faite avec des roses pétries dans du lait ; si elle n'avait eu un joli tablier noir découpé à dents de loup, on l'eût prise pour un chérubin, mais on sait que les chérubins ne portent pas de tablier noir. Ses beaux yeux limpides, naïvement étonnés, abritaient, sous des franges de cils, un ciel plus azuré que l'autre, car il n'y

passait jamais de nuage. Vous dire que sa mère en était folle, c'est chose inutile : une mère trouverait Quasimodo supportable, et Ninette, c'était Esméralda blonde, et qui n'avait pas été élevée chez les truands.

Cette jolie tête renfermait un charmant esprit, esprit de sept ans, bien entendu, et cette douce petite poitrine blanche un bon petit cœur palpitant au récit des belles actions, et s'attendrissant aux malheurs vrais ou imaginaires ; car, si Ninette aimait bien les poupées, elle aimait encore plus les histoires, et surtout les contes de fées, qui sont peut-être les seules histoires vraies.

Ce qui la frappait surtout, c'étaient ces beaux contes où l'on voit des fées accourir pour douer une princesse nouvellement née : les unes dans une noix traînée par des scarabées verts, les autres dans un carrosse d'écorce de potiron attelé de rats harnachés en toile d'araignée ; celle-ci en aérostat dans une bulle d'eau savonneuse avec une barbe de chardon pour nacelle, celle-là à cheval sur un rayon de clair de lune soigneusement fourbi. Ninette regrettait fort ce temps-là, et se

demandait pourquoi les bonnes fées ne s'empressaient plus autour du berceau des petites filles, comme si elle n'eût pas été aussi richement douée que toutes les princesses des contes de Perrault et de M<sup>me</sup> d'Aulnoy ; mais Ninette était modeste, et ne savait pas que les fées n'auraient pas un grand cadeau à lui faire.

Un jour, Ninette, assise à côté de sa maman, sur un coussin de tapisserie brodé par elle-même, feuilletait un livre plein de ses histoires favorites ; bientôt elle poussa un soupir comme une colombe étouffée, et jeta le volume avec un geste d'humeur et d'impatience.

« Oh ! que je voudrais, moi aussi, avoir quelque talisman merveilleux comme le miroir magnifique ou la bague du prince Chéri, qui m'avertisse quand je fais bien ou mal ; de cette façon, je serais toujours gentille, et maman ne me gronderait jamais. »

Il y avait ce jour-là, chez la mère de Ninette, une dame jeune encore, mais étrangère, et, quoique parfaitement belle, d'un aspect assez bi-

zarre. Sa figure pâle, d'un ovale un peu long, était éclairée par deux yeux d'une fixité insupportable. D'étroits sourcils d'un noir bleuâtre, qui se rejoignaient presque, donnaient à sa physionomie quelque chose d'inquiétant et qui aurait été dur sans le demi-sourire qui jouait mélancoliquement sur ses lèvres d'un incarnat très vif. Elle était vêtue d'une robe de satin noir, et portait pour tout ornement un collier et des bracelets de corail. Le contraste de ces deux couleurs éminemment cabalistiques contribuait encore à rendre plus frappant le caractère surnaturel de sa figure. Dans une époque de superstition, on l'eût prise aisément pour une nonne ou pour une walkyrie. Ses mouvements majestueux et lents commandaient le respect, et, en présence de cette beauté calme et triste, les esprits les plus sceptiques recevaient une impression involontaire. Aussi n'est-il pas étonnant que Ninette eût pour la dame étrangère une vénération mêlée de terreur.

« Mais il n'y a plus de fées aujourd'hui », dit Ninette en reprenant son livre.

« Qui vous fait croire cela ? » dit la dame de sa voix au timbre grave et résonnant des notes cuivrées, en laissant tomber d'aplomb son regard magnétique sur la petite fille, qui tressaillit malgré elle.

« Il faut bien qu'il n'y en ait plus, puisqu'on n'en voit jamais ; et pourtant j'aurais bien désiré en rencontrer une, au risque d'avoir un peu peur ! Une bonne fée vêtue d'une robe toute semée d'étoiles, tenant une baguette d'or fin, qui m'aurait accordé le don que je lui aurais demandé.

– Chère enfant, c'est peut-être qu'aujourd'hui les fées se font habiller chez Palmyre comme de simples femmes du monde ; quoique fée, on aime à suivre la mode ; les robes constellées, les ceintures cabalistiques, cela était bon autrefois, et la baguette, pour s'être déguisée en manche d'ombrelle, n'en est pas moins puissante. »

Pendant qu'elle parlait ainsi, les prunelles de la dame semblaient s'illuminer d'un jour intérieur et lancer des éclairs, sa haute taille se redressait, et Ninette crut voir trembler autour de la mysté-

rieuse amie de sa mère comme une espèce d'auréole.

Des visiteurs qui survinrent firent changer la conversation, et la dame au collier de corail, à la robe de satin noir, reprit un aspect ordinaire ; cependant la corde touchée en passant vibrait encore dans l'âme de Ninette ; le regard perçant de M<sup>me</sup> \*\*\* l'avait pénétrée ; elle ne pouvait s'empêcher de se dire tout bas :

« Si M<sup>me</sup> \*\*\* était une fée ! »

Quelques jours après, M<sup>me</sup> \*\*\* vint pour voir la mère de Ninette, qui était sortie.

Ninette, seule dans le salon, chiffonnait gaiement pour sa poupée, et lui taillait des jupons dans un vieux mouchoir de batiste que la femme de chambre lui avait abandonné. L'épaisseur du tapis avait étouffé le pas de M<sup>me</sup> \*\*, qui se trouva tout près de Ninette sans que cette dernière s'en aperçût, tout occupée qu'elle était de son travail. L'enfant poussa un léger cri lorsque, levant les yeux par hasard, elle vit la dame aux sourcils d'ébène debout devant elle.

« Est-ce que je vous fais peur, petite ? » demanda la dame en ne se servant que des notes les plus veloutées de sa voix.

« Oh ! non », répondit Ninette d'un ton de voix peu rassuré.

« Vous vous figurez peut-être que je suis descendue du plafond, où je me tenais cachée dans le lustre ; que je suis sortie des vases du Japon qui ornent la cheminée, ou que je viens de jaillir du plancher dans une flamme de Bengale ?

– Je ne crois pas cela ; mais j'étais si affairée à ma couture que je ne vous ai ni vue ni entendue.

– J'ai le pas fort léger, en effet », dit M<sup>me</sup> \*\*\* avec un accent singulier ; « quand j'étais à Java dans mon pays natal, il y a des gens qui auraient juré m'avoir vue traverser un torrent sur un fil d'araignée. »

À cette assertion étrange, Ninette releva son joli museau, moitié étonné, moitié crédule.

M<sup>me</sup> \*\*\* vit qu'elle avait fait impression sur Ninette, et lui lança un regard si plein de puissance et de calme, que Ninette, subjuguée, abandonna le poupard bourré de son avec lequel elle s'essayait vainement à la maternité, et se tint à quelque distance, dans une attitude de fascination admirative.

« À Java, dans les forêts où brillent les prunelles jaunes de la panthère noire, où les fleurs ouvrent comme des urnes leurs calices énormes, où l'arbre upa jette son ombre qui donne la mort, où la vase est rayée par le ventre des serpents boas, pétrie par les pieds monstrueux de l'hippopotame ; où la chauve-souris vampire fouette de ses ailes velues l'air chargé de miasmes, je me promenais, seule, en chapeau de paille, en robe de mousseline, une baguette à la main.

– Une baguette ! vous êtes donc une fée ? Je l'avais toujours pensé », s'écria Ninette.

M<sup>me</sup> \*\*\* ne fit aucun signe d'adhésion ; pourtant elle ne dit rien qui pût détromper l'enfant. Ninette, encouragée par son silence, lui demanda

avec toute la naïveté de cet âge, où la foi est si facile, au milieu des premiers étonnements de la vie :

« Est-ce que vous pourriez me faire un don pour me rendre meilleure, comme je le vois dans les contes ?

– Je le peux, reprit gravement M<sup>me</sup> \*\*\*. Vous trouverez, en vous couchant, ce soir, sur le chevet de votre lit, un oreiller magique. Il répondra à vos questions ; mais ne le consultez que pour des choses importantes, et non dans un motif de vaine curiosité. Sans cela, il deviendrait bientôt muet. Si, dans la journée, vous avez fait quelque chose de répréhensible, il n’attendra pas que vous l’interrogiez, il prendra la parole de lui-même ; mais ne dites rien de ceci à personne, les fées aiment la discrétion, et qui ne sait pas garder un secret, n’est pas digne de leurs faveurs. »

La mère de Ninette rentra, et la conversation en resta là.

Nous vous laissons à penser si la journée parut longue à la pauvre fille ; elle comptait les

heures, les minutes ; ses petits pieds frémissaient d'impatience sur les bâtons de sa chaise ; elle répondait à peine à ce qu'on lui disait, ou bien elle répondait tout de travers. Elle crut que le soleil voulait passer la nuit ce jour-là. Enfin, 9 heures sonnèrent, et jamais Ninette n'avait trouvé le timbre plus clair, plus joyeux, plus argentin.

Elle monta dans sa chambre sans se faire prier, et, lorsque sa bonne se fut retirée, elle entra ouvrit les rideaux de son lit d'une main tremblante d'émotion...

Ô prodige ! bien que personne ne fût entré dans la chambre de Ninette, l'oreiller magique se trouvait là, délicatement posé sur le traversin. Au reste, rien qu'à le voir, on comprenait que ce n'était pas un oreiller ordinaire. Pour le gonfler, l'eider de Norvège avait fourni son duvet le plus soyeux et le plus léger ; la Frise, sa toile la plus égale, la plus blanche, pour former la taie, entourée d'une précieuse dentelle de Malines large de deux doigts. Et puis avec cela, si l'on peut dire qu'un oreiller a une physionomie, celui-ci avait un air si candide, si calme, si pur, si bienveillant ; il

ballonnait si parfaitement, il exhalait une si suave odeur de lessive et de poudre d'iris, qu'il eût donné à l'activité même l'envie d'y reposer sa tête.

Ninette, après avoir fait sa prière, se coucha, et enterra, non sans quelque appréhension, les roses de sa joue dans la neige de l'oreiller. Avec son petit bonnet garni d'une ruche de tulle, elle était, comme on dit, en style de loup, gentille... à croquer. Une ou deux boucles de cheveux blonds s'échappaient de dessous le béguin avec des ondulations et des luisants de soie grège. La chère enfant aurait bien voulu entrer tout de suite en conversation avec son talisman ; mais elle se souvint de la recommandation de M<sup>me</sup> \*\*\*, et elle eut la force de ne rien demander. Au bout de quelques minutes, comme elle allait s'endormir, un murmure presque insaisissable sortit de l'oreiller, et les phrases suivantes furent chuchotées à Ninette, mais si bas, si bas, qu'elle seule, s'il y eût eu d'autres personnes dans la chambre, aurait pu les entendre :

« Chère Ninette, comme vous avez été impatiente tantôt, et nerveuse, et préoccupée ! Vous

avez dit plus de vingt fois en vous-même : “Je voudrais bien être à ce soir.” Le temps est à celui qui a fait l'éternité ; pourquoi vouloir hâter ou retarder sa marche ? Chaque heure vient à son tour, même celle qu'on attend. Si Dieu vous avait écoutée toutes les fois que vous avez désiré arriver à cette époque, votre vie eût été raccourcie de moitié : désirer l'avenir, c'est le plus sûr moyen de gâter le présent ! »

Ce conseil donné, l'oreiller se tut, et Ninette ne tarda pas à s'endormir. Elle fit les plus jolis rêves du monde ; il lui semblait être dans un paysage aux gazons de laine, aux arbres en chenille, aux maisons en bois de Spa, peuplé de poupées à ressorts si bien articulées, qu'on aurait cru leurs mouvements naturels ; puis le paysage s'envola, et Ninette fut transportée dans le royaume de Nacre-de-Perle, dans un palanquin de fils de la Vierge porté par deux oiseaux-mouches en grande livrée ; enfin elle vit, assise sur un trône de diamant, une femme d'une beauté merveilleuse, qui tenait un petit enfant debout sur son genou ; l'enfant avait comme des marques dans les mains et une raie

rouge au côté. Il regardait Ninette d'un air si amical et si doux, qu'il lui semblait retrouver le frère qu'elle n'avait jamais eu. La divine mère, laissant tomber son regard ineffable sur Ninette, lui dit :

« Si tu es bien sage, tu joueras éternellement dans le jardin du paradis avec mon fils, et tu auras des ménages d'or fin et de cristal de roche, des jeux de toute sorte, si bien peints, si bien vernis, que les enfants de rois n'en ont jamais eu de pareils ! Tu pourras les casser tous les jours sans qu'ils cessent d'être tout neufs et tout entiers. »

Ces beaux rêves conduisirent agréablement Ninette jusqu'au réveil. Jamais elle ne fit mieux ses devoirs, n'étudia ses leçons avec plus de soin que ce jour-là. Jamais les points de sa couture ne furent plus égaux et plus nets ; car le travail des mains, tout humble qu'il est, ne doit point être méprisé par une jeune fille chrétienne, même quand elle est dans une position à n'en pas avoir besoin.

Nous ne rapporterons pas toutes les conversations de Ninette avec son oreiller, cela serait

trop long ; nous en choisirons seulement quelques-unes.

Un jour, c'était l'hiver, il avait tombé beaucoup de neige pendant la nuit, tout le parc était enfariné : les arbres, emmaillotés d'une peluche blanche, avec leurs rameaux déliés et brillants, faisaient l'effet d'un immense ouvrage en filigrane d'argent. Le froid était vif, et les oiseaux, sautillant sur la neige, y marquaient de petites étoiles avec leurs pieds. Ninette, pour aller à l'église, s'enveloppa de sa palatine à bordure de cygne, mit ses mains dans son manchon, où se trouvaient déjà son livre de messe et son mouchoir, et fit le trajet sans s'apercevoir autrement de la rigueur de la saison que par le baiser un peu âcre de la bise sur sa joue.

À quelque distance de l'église, au coin d'une borne, sur quelques brins de paille qu'il avait ramassés, grelottait un enfant, à peine couvert de misérables haillons, dont les trous laissaient voir la chair nue. Il tenait dans une de ses mains ses pieds rouges de froid, pour tâcher de se réchauffer

un peu ; il tendait l'autre, en tremblant, aux gens qui passaient.

Quand Ninette fut devant lui, il répéta sa prière d'un ton lamentable :

« Ma chère demoiselle, la charité, s'il vous plaît ! »

Ninette eut d'abord envie de s'arrêter ; mais il fallait retirer ses mains de son manchon, et, d'ailleurs, elle voulait arriver des premières à l'église ; elle répondit donc : « Je n'ai pas de monnaie », et passa.

L'impression de pitié que lui avait causée la misère de l'enfant fut bientôt dissipée. L'objet n'était plus devant ses yeux, et c'est à cet âge-là surtout que le proverbe italien *lontano degli occhi lontano del cuore* est plein de vérité. Le spectacle du monde est si nouveau, si merveilleux pour une imagination de sept ans !

Le soir, Ninette se coucha, vaguement mécontente d'elle-même, bien qu'elle eût oublié la scène du matin ; elle eut de la peine à s'endormir, et se

retourna vingt fois sur l'oreiller sans pouvoir en venir à bout. L'oreiller, ainsi tourmenté, prit la parole :

« Ninette, ce que vous avez fait ce matin est mal. Vous avez manqué de charité et vous avez dit un mensonge ; vous saviez bien, lorsque vous avez répondu : “Je n'ai pas de monnaie” que, dans le coin de votre mouchoir, du côté de la marque, étaient nouées quatre pièces de cinq sous toutes neuves et toutes brillantes. Une seule de ces pièces eût peut-être sauvé la vie de ce pauvre enfant, qui n'a plus de père, hélas ! et plus de mère. Vous aviez peur de manquer le commencement de la messe ? Mais croyez-vous que le Bon Dieu vous en aurait voulu ? Qui travaille, prie ; qui fait l'aumône, prie pour lui-même et pour la personne qu'il aime le mieux. D'ailleurs, ce n'était pas pour être exacte à vos devoirs religieux que vous marchiez si vite, c'était pour être placée au premier rang, afin qu'on vit la palatine de satin bordée de cygne que votre bonne mère vous a donnée. »

L'oreiller disait vrai, car la Javanaise aux sourcils d'ébène lui avait donné le pouvoir de lire

couramment au fond des âmes. Ninette, confuse et repentante, s'endormit l'esprit troublé, le cœur gros, d'un sommeil agité et pénible comme celui des mauvaises consciences.

Elle fit des rêves affreux, lugubres. Il lui semblait voir le petit mendiant sur ses quatre brins de paille ; le ciel était tout noir et la neige descendait à flocons pressés ; la couche épaississait toujours sur le malheureux, qui finit par être presque entièrement recouvert. Ninette essayait de dégager le pauvre enfant ; elle jetait avec ses mains la neige à droite et à gauche, sans pouvoir y réussir ; elle-même commençait à s'enfoncer, et le lit glacial lui montait déjà jusqu'aux genoux. Enfin il passa une dame vêtue d'une tunique rose et d'un manteau bleu, qui releva l'enfant et plaça Ninette sur un terrain plus ferme. Le mendiant, secouant la neige attachée comme un duvet aux inégalités de ses haillons, parut tout rayonnant et tout illuminé ; des marques rouges étincelaient dans ses mains comme des flammes ; il jeta sur Ninette un regard plein de reproche et de tristesse, et lui dit :

« Tu ne veux donc pas venir jouer avec moi sur la prairie céleste, et courir dans l'éternité après les papillons qui ont des yeux de diamant sur les ailes ? »

Le mendiant, à qui Ninette avait refusé sa pièce de cinq sous neuve, n'était autre que l'Enfant Jésus, qui avait voulu l'éprouver.

Cette leçon lui suffit, et jamais Ninette ne répondit à un pauvre : « Je n'ai pas de monnaie. » Eût-il neigé comme sur le mont Blanc, et plu comme le jour du déluge, elle se fut arrêtée pour chercher au fond de ses poches le sou demandé.

Aussi M<sup>me</sup> \*\*\* lui parlait-elle avec sa voix la plus caressante et lui réservait-elle son plus charmant sourire.

Une autre fois, l'oreiller donna une leçon profitable à Ninette. Le jour des prix approchait ; Ninette travaillait son piano avec tout le zèle imaginable ; elle recommençait vingt fois la même sonate jusqu'à ce qu'elle eût réussi à son gré ; elle se martyrisait les doigts comme si elle eût voulu s'essayer aux tours de force de Liszt ou de Dreys-

choc ; sa mère, sa maîtresse, tout le monde était enchanté d'elle : l'oreiller ne fut pas de cet avis.

« Sans doute, lui dit-il un soir à l'oreille, l'émulation est une belle chose, et la musique est un art divin ; mais est-ce bien l'amour du piano et le désir de bien remplir vos devoirs qui vous fait travailler depuis deux mois avec tant d'acharnement ? N'est-ce pas plutôt l'envie de faire de la peine à votre amie Lucy, qui, selon toute apparence, doit avoir le prix, et semble y compter ? En outre, je vous avertis d'une chose : vous ne jouez qu'avec vos doigts et votre volonté ; Lucy joue avec son âme, et, fussiez-vous cent fois plus habile, elle l'emportera sur vous. Ce qui vient du cœur y retourne. »

Lucy partagea le prix avec Ninette.

Grâce à son conseiller de plumes et de toile de Hollande, Ninette devint la plus charmante jeune personne que puisse souhaiter l'amour d'une mère ; elle fit une première communion exemplaire, et le corps de Dieu fut la nourriture d'un ange.

Quand elle fut tout à fait une jeune fille en âge d'être mariée, l'oreiller lui donna encore de bons conseils, qu'elle eut la sagesse de suivre.

Deux jeunes gens venaient dans la maison de sa mère : tous deux honorables sans doute, puisqu'ils y venaient, mais de caractères bien différents.

L'un spirituel, brillant, mais un peu vain, un peu superficiel, et peut-être plus occupé de sa toilette qu'il ne convient ; l'autre, plus modeste, s'effaçant le plus possible, mais plein de talent et d'une instruction solide.

Ninette préféra d'abord le premier ; cela est tout naturel, l'habit se voit avant le cœur, le gant avant la main ; mais une conversation qu'elle eut avec son oreiller lui fit changer de sentiment.

« Alfred est honnête sans doute ; mais, pendant qu'il court les bals, Eugène, à la lueur de la lampe, veille, étudie, médite, et se couche le matin l'esprit et le cœur pleins de bonnes pensées, tandis que l'autre rentre le corps harassé, l'âme vide ou occupée de fantaisies frivoles. Le patrimoine de

l'un ne peut que diminuer, celui de l'autre augmentera toujours, et même, fût-il pauvre, il sera considéré ; car des mœurs pures, un travail opiniâtre joint à un heureux génie naturel, ne peuvent manquer de rendre un nom célèbre. Eugène n'aimera que vous au monde, et ses livres. Il n'a pas encore osé parler, mais je lis dans son cœur comme dans le vôtre. »

Eugène était, en effet, celui que la mère de Ninette avait choisi pour mari à sa fille.

Le soir du mariage, la dame javanaise entra dans la chambre nuptiale, et, voyant le petit oreiller blanc encore à sa place, elle dit en souriant à Ninette :

« Vous m'avez crue plus sorcière que je ne l'étais, ma chère enfant ; l'oreiller que je vous ai donné est comme tous les autres oreillers, un sac de toile bourré de plumes ; il n'a jamais dit un mot. Vous avez pris sa voix pour la voix de votre conscience, qui se faisait entendre dans le recueillement de la nuit ; votre imagination, frappée, aidait à l'illusion. Vous avez cru entendre ce que

vous disiez vous-même : cela ne vaut-il pas la bague du prince Chéri et tous les talismans possibles ? Maintenant, votre raison est formée, vous avez un mari qui répondra à toutes vos questions, qui éclairera tous vos doutes. Vous n'avez plus besoin de l'oreiller, mettez-le de côté, et gardez-le pour votre première fille. »

# **Ce livre numérique :**

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande

**<http://www.ebooks-bnr.com/>**

en novembre 2012.

## **– Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

## – Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Théophile Gautier, *Nouvelles*, Paris, Charpentier, éditions de 1845 et de 1856 et *Jeunes Frances, Contes humoristiques*, Paris, Charpentier, 1873 ainsi que Théophile Gautier, *La Peau du tigre*, Paris, Lévy, 1865 (1866). Nous avons également consulté l'édition des œuvres complètes de Théophile Gautier de la Pléiade, *Romans, contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, dont nous suivons notamment l'idée de présenter les nouvelles par ordre chronologique. La photo de première page est tirée de Wikimedia et de *The York Projekt : 10.000 Meisterwerke der Malerei*. Il s'agit d'un extrait d'un tableau de Vittore Carpaccio, *Gemäldezyklus der Kapelle der Scuola di San Giorgio degli Schiavoni, Szene: Vision des Hl. Augustinus, Detail*, 1502.

## – Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

## – Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

## – Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des livres numériques gratuits auprès des <http://www.ebooksgratuits.com> et partenaires :

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://fr.wikisource.org>,

<http://www.gutenberg.org>.